This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

327 stack
Mem

ASHMOLEAN MUSEUM
LIBRARY

PRESENTED BY

Sir Alan Gardiner.

NOUVEAUX MEMOIRES DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS, DANS LE LEVANT.

TOME II.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques proche S. Yves, à l'Image S. Lambert.

M. DCC. XVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

8 JUL 1962

LETTRE

D'UN

MISSIONNAIRE

EN EGYPTE,

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE DE TOULOUSE.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

8 JUL 1962

LETTRE

D'UN

MISSIONNAIRE

EN EGYPTE,

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE TOULOUSE.

MONSEIGNEUR,

NOUS apprenons avec beaucoup de joïe & de reconnoissance, que VOSTRE ALTESSE SERENISSIME a la bonté

de s'interesser à tout ce qui se passe dans les Missions, que nôtre Compagnie a établies depuis plus d'un siecle, dans les differens Royaumes du Levant.

Henry III. y envoya les premiers Missionnaires à la requisition de Gregoire XIII. & sur les offres que fit alors le Pere Aquaviva General des Jesuites, de donner des Ouvriers, pour porter les lumieres de l'Evangile à toutes ces differentes Nations, qui marchoient dans les tenebres de l'erreur & de l'infidelité.

Henry IV. & Loüis XIII. informez des fruits de ces premiers Missionnaires, en firent augmenter le nombre, & leur assignerent des fonds pour leur entretien & pour leur subsistance.

Ces Miſſions ont fait de grands progrès dans le Levant depuis leur établiſſement, & ſur-tout depuis qu'elles ont été protegées par le feu Roy Loüis XIV. honoré, reſpecté & craint de toutes les Puiſſances Ottomannes, qui le regardoient comme le plus grand Monarque qui ait jamais été ſur le trône. Après une auſſi grande perte, que celle que nous avons faite, nous recevons, comme un nouveau bienfait de la Providence divine, qui veille ſur le bien de nos Miſſions, la puiſſante protection, dont V. A. S. veut bien les honorer.

Le zele que je dois avoir particulierement pour la Miſſion d'Egypte, où mes Superieurs m'ont attaché, me fait oſer prendre la liberté de preſenter à V. A. S. une Carte Geogra-

phique, qui mettra sous ses yeux les Villes & les Bourgades, que j'ay parcouruës le long du Nil : depuis les grandes Cataractes, jusques à son embouchure dans la Mediterrannée.

Je supplie trés-humblement V. A. S. d'avoir pour agréable ce petit present d'un Missionnaire, & de luy permettre de joindre à cette Carte une relation des voyages & des Missions, que j'ay faites dans la haute & basse Egypte, pour m'instruire à fonds de la Religion, des erreurs & des mœurs des Coptes, dont la conversion fait depuis long-temps l'objet de mes vœux & de mes travaux.

Lorsque dans mes courses Evangeliques le hazard a permis que je découvrisse quelques restes de l'antiquité dignes de la curiosité de V. A. S, j'ay crû sui-

vre ſes intentions en les faiſant deſſigner. Je l'ay fait avec toute l'exactitude, & la fidelité qui en fait le merite.

Je ſouhaite, MONSEIGNEUR, que V. A. S. puiſſe être ſatisfaite de tout ce que j'ay l'honneur de luy preſenter. Si ces Memoires ne luy paroiſſent pas écrits d'un ſtile poli & agréable, elle le pardonnera, s'il luy plaît, à un Miſſionnaire plus accoûtumé à parler Arabe, qu'à écrire en François.

Il y a dix-neuf ans qu'il plût au feu Roy de nous envoyer au grand Caire capitale de ce Royaume, pour y établir une Miſſion. Le Sieur Maillet, alors Conſul de la Nation Françoiſe, ayant reçû ordre de nous procurer un logement, & les moyens de faire nos fonctions en cette Ville, s'en acquita avec tout le

soin & le succès que nous pouvions desirer.

Nos premiers Missionnaires s'appliquerent d'abord à connoître le caractere des esprits & les mœurs des peuples, qu'ils avoient à instruire. Ils ne furent pas long-temps sans comprendre, qu'ils devoient beaucoup plus compter, pour la conversion de ces Nations, sur les graces toute-puissantes de Dieu, qui peut des pierres mêmes faire naître des enfans d'Abraham, que sur les favorables dispositions des cœurs de ces hommes endurcis.

L'experience que m'a donné mon séjour dans ce païs-cy depuis plusieurs années, ne m'a pas fait prendre un sentiment different du leur. En effet le peu qui reste en Egypte de l'ancien Christianisme, annoncé autrefois aux Egyptiens par les Apô-

tres, & nommément par S. Marc premier Evêque d'Alexandrie, eſt preſentement dans une affligeante déſolation.

Comme les Egyptiens ſont naturellement ſuperſtitieux, & que ce Royaume a été la conquête de differentes Puiſſances, qui s'en ſont renduës ſucceſſivement les maîtres, ils ſe ſont laiſſez infecter aiſément des ſuperſtitions & des erreurs de ceux, dont ils ſont devenus les eſclaves.

Quoyque la Religion Mahometanne ſoit la dominante en Egypte, il eſt cependant vray de dire, que le nombre des Chrétiens Grecs, Arabes & Egyptiens, appellez aujourd'huy Coptes, eſt beaucoup plus grand que celui des Turcs. Les Chrétiens ſont preſque tous heretiques & ſchiſmatiques, & pour la pluſpart Eutychiens. Mais je

L'Egypte a l'Ethiopie à son Midy, la Mediterranée au Septentrion, la Mer rouge à son Orient, & toute l'Afrique à son Occident. De plus elle a le Nil dans son sein, qui traverse tout le Royaume d'un bout à l'autre, c'est-à-dire, depuis les fameuses Cataractes, jusques à son embouchure dans la Mediterranée. C'est à plusieurs de ses Ports construits sur ce fleuve, & sur la Mediterranée, qu'on voit aborder continuellement des Vaisseaux chargez de richesses, que les Nations les plus éloignées luy envoyent.

Les Historiens assurent que l'Egypte seule fournissoit aux Romains plus de trois cens millions. Elle n'en donne pas aujourd'huy plus de douze au Grand Seigneur; mais elle enrichit en une seule année plu-

ſieurs autres Seigneurs, qui ſçavent bien mettre à profit les richeſſes de l'Egypte.

Pour ce qui eſt de ſa fertilité, elle a été connuë dans tous les ſiecles. Son abondance eſt particulierement en bled. Les terres produiroient aiſément deux recoltes chaque année, ſi elles étoient autant de fois enſemencées. Autrefois une ſeule recolte fourniſſoit à Rome, à Conſtantinople, aux Provinces & aux Royaumes voiſins, toutes les proviſions de bled neceſſaires. Il doit paroître étonnant que l'Egypte, qui n'a pas plus de deux cens lieuës de longueur ſur ſoixante de largeur, rende une ſi prodigieuſe abondance de grains, & que du ſein des mêmes terres ſortent ſans aucun repos une pareille quantité de toutes ſortes de legumes, qui

naissent les uns après les autres.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans les temps, où la sterilité & la famine se sont fait sentir par tout ailleurs, l'Egypte seule a toûjours joüi d'une heureuse fécondité, & a été pour le reste du monde, comme au temps de Joseph, une ressource publique.

Ce fut les avantages d'une si heureuse situation, qui déterminerent Alexandre le Grand à rebâtir la ville d'Alexandrie sur une des branches du Nil; je dis rebâtir, parce que, si on en croit quelques Auteurs, les ruines d'une plus ancienne Ville, dont on voit encore les colonnes & les obelisques, ont servi de fondement à la nouvelle Alexandrie.

Les richesses de l'Egypte étant aussi grandes, que je viens de le

dire, ils'enſuit neceſſairement, que ce Royaume eſt trés-peuplé, comme il l'eſt en effet; mais c'en eſt auſſi une ſuite neceſſaire, que les peuples qui l'habitent, ſoient lâches, pareſſeux & faineants, comme ils le ſont. Ils ſe fient ſi fort ſur la bonté de leurs terres, qu'ils ne prennent preſque pas la peine de les labourer. Si-tôt que l'eau du Nil eſt retirée dans ſon lit, les Païſans ſement leurs champs. La ſeule façon qu'ils ont à faire, eſt de mêler du ſable avec le limon, que le Nil répand ſur les terres, en cas que ce limon les ait rendu trop graſſes; & alors les terres enſemencées produiſent avec uſure une abondante moiſſon.

Les Egyptiens font leur boiſſon ordinaire de l'eau du Nil. Pour l'éclaircir ils la mettent dans un vaſe, dont on frotte

l'ouverture interieure d'un peu d'amandes pilées, & un quart-d'heure après l'eau devient pure & claire, comme eau de roche. Ils ont un autre secret pour la rafraîchir, malgré le climat qui la tient toûjours chaude. Ils la mettent dans des vaſes d'une terre ſubtile & tranſpirante, & lorſque le vent du Nord vient à ſouffler, ils pendent ces pots en l'air & les expoſent aux rayons du Soleil : l'eau ainſi expoſée contracte en peu de temps une fraîcheur agréable ; j'en ay fait l'experience pluſieurs fois.

Les grandes chaleurs ſe font ſentir pendant les mois de Mars, Avril, May, & la moitié de Juin.

L'Egypte eſt gouvernée par un Pacha ; mais le Grand Seigneur a ſoin de luy donner un ſucceſſeur au bout de l'an pour

ne luy pas laiſſer le temps de devenir trop riche, & de ſe rendre trop puiſſant. Outre le Pacha qui gouverne l'Egypte, il y a pluſieurs Gouverneurs ſubalternes, qui commandent dans differentes parties de l'Egypte, & elles ſont autant de Gouvernemens particuliers.

Le grand Caire eſt la ville capitale du Royaume, elle peut être auſſi longue que Paris, mais beaucoup moins large ; elle pourroit cependant luy être comparée, ſi l'on confondoit l'ancien Caire avec le nouveau, quoyque l'un ſoit éloigné de l'autre d'une bonne demie lieuë. Le nouveau Caire qui eſt la principale ville, eſt trés peuplé ; mais ce qui le fait paroître plus peuplé, qu'il ne l'eſt en effet, c'eſt que pour donner de la fraîcheur à la ville, les ruës ſont trés-étroi-

res. Les murs en sont pareillement revêtus à la hauteur de dix à douze pieds.

Au milieu de ces Salles une fontaine jaillissante sort d'un bassin pavé de marbre. Il faut convenir que ces vastes lieux, qui ont l'élevation de nos Eglises & presque leur étenduë, sont tout à fait convenables au climat.

Ils ont des inventions pour introduire le vent dans ces Salles & les rafraîchir. Ce sont des manieres de gorges de loup, qui répondent à des coulisses fort étroites, où l'air passe avec rapidité, & se mêle à la fraîcheur des eaux. L'élevation de ces Salles, le marbre, & les eaux y entretiennent une si grande fraîcheur, que dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, il est difficile de s'y tenir long-temps sans peliſſe.

Les femmes distinguées ont aussi leurs Salles dans leurs appartemens, & l'on peut dire que c'est-là principalement que la magnificence des Turcs éclate. Ces Salles sont toutes brillantes d'or & d'azur, mille peintures à la turquesque y diversifient les lambris & les murs : des tapis de Perse & des coussins brodez d'or & d'argent parent leurs Divans.

Le Pacha loge dans le Château, qui est à une des extrêmitez du Caire à demie côte de la montagne. Ce Château qui étoit autrefois la demeure des Rois d'Egypte, tombe peu à peu en ruine. Le Pacha y tient son Divan, qui est précedé d'une assez belle place longue de trois cens pas, & d'environ cent de large.

Ce que j'ay vû de plus curieux dans ce Château, c'est le puits qu'on appelle le puits de Joseph.

On ne peut diſconvenir qu'il a fallu un temps infini pour le conſtruire. Sa profondeur eſt comme partagée en deux parties. Du ſommet juſques à la moitié, on y deſcend par un eſcalier, qui regne autour du puits, & qui eſt entaillé dans la pierre. Cet eſcalier a été pratiqué pour y deſcendre des bœufs. On trouve au fond de cette premiere partie, une plate-forme répondante à l'ouverture ſuperieure.

Les bœufs travaillent ſur cette plate-forme pour élever l'eau, par le moyen d'une rouë & de longues cordes, où des pots de terre ſont attachez. Ces pots ſe rempliſſent & ſe vuident en tournant avec la rouë. L'eau ſe tire en deux temps differens par le moyen de deux rouës, l'une poſée ſur l'autre, & à quelque diſtance de l'une à l'autre. La plus

profonde verſe l'eau dans un premier réſervoir, d'où la ſeconde l'enleve & la porte juſques au haut du puits. Quatre bœufs & ſouvent ſix ſont occupez à ce travail.

Cette eau qui eſt un peu ſalée ne ſert que pour les animaux, & les uſages differens des maiſons. On voit auſſi dans ce Château un lieu environné de beaucoup de colonnes de marbre granit, fort belles & fort hautes, qui ſoûtiennent une maniere de dôme lambriſſé de bois, ſur lequel on lit des lettres Arabeſques. On appelle cette eſpece de Salon, le Divan de Joſeph : c'eſt un terme ordinaire dans le païs. Tout ce qui a l'air antique, ou qui contient quelque choſe d'extraordinaire, porte le nom de Joſeph.

Il y a à une des extrêmitez du

Château un retranchement occupé par les milices. Ce sont quatre ou cinq grosses tours bien bâties, qui font une enceinte de cinq à six cens pas de circuit. Ces tours commandent l'appartement du Pacha. Lorsque l'ordre luy vient de la Porte pour se retirer, on braque trois ou quatre petits canons contre sa maison, qui la foudroiroient en un quart-d'heure, s'il vouloit faire la moindre résistance.

Voilà, MONSEIGNEUR, tout ce qui merite d'être rapporté à V. A. S. de la ville du Caire & de ses curiositez. C'est dans cette Ville où nous avons commencé nos premieres Missions. Messieurs du Commerce de la Nation Françoise nous ont procuré par leur credit & par leur liberalité, une maison assez commode pour y faire nos fonctions.

Nous leur devons, & en particulier à M. le Maire Conſul de la Nation Françoiſe, les facilitez que nous avons pour faire les exercices de la Miſſion.

Les differentes Nations que le commerce attire en cette Ville, donneroient de l'occupation à un grand nombre de Miſſionnaires. Les ſeuls Coptes, qui ſont les anciens Egyptiens, en occuperoient pluſieurs.

Nos finances ne nous ont pas permis d'être juſques à preſent plus de trois ou quatre Miſſionnaires, pour viſiter les malades, inſtruire les enfans, faire des conferences dans les maiſons particulieres & dans la nôtre. Le travail eſt grand & continuel, & il ſeroit quelquefois capable de rebuter, ſi Dieu ne donnoit aſſez ſouvent la conſolation de voir le fruit de ſes travaux.

Comme rien n'eſt plus neceſſaire à un Miſſionnaire dans l'Egypte, que de bien connoître les ſentimens des Coptes, pour les combattre, & leurs mœurs pour les corriger : après avoir fait long-temps Miſſion auprès de ceux qui habitent le Caire, j'ay cru devoir viſiter les Coptes des campagnes, pour être mieux inſtruit de tout ce qui les regarde, & pour m'en faire auſſi mieux connoître, & par ce moyen m'attirer leur confiance, & travailler plus utilement à leur inſtruction & à leur converſion. C'eſt dans ce deſſein que j'ay fait trois voyages le long du Nil.

Le premier a été au deſert de Saint Macaire dans la baſſe Egypte Occidentale.

Le ſecond dans cette partie de la même baſſe Egypte, qu'on appelle le *Delta*.

Le

Le troiſiéme dans la haute Egypte.

J'ay preſentement l'honneur de rendre compte à V. A. S. de ces trois voyages. Elle verra diſtinctement ſur la Carte du Nil les lieux que j'ay parcourus, & dont j'ay fait les obſervations avec toute l'exactitude, qui m'a été poſſible. Je commence le récit que j'ay l'honneur de luy faire, par mon voyage au deſert de Saint Macaire.

La Providence nous employant icy particulierement à la converſion des Coptes, j'ay cru qu'un des plus ſûrs moyens de parvenir à avoir leur confiance, étoit d'avoir entrée dans leurs Monaſteres, de connoître les Solitaires qui les habitent, & de me faire connoître à eux, de m'inſtruire de leurs ſentimens, & de gagner leur bienveillance, pour

avoir celle des Coptes, qui les reſpectent & les aiment.

Pour executer mon projet, je m'embarquay ſur le Nil à *Boulacq* le 5. Decembre 1712. à une heure après midy, accompagné d'un Religieux Copte Prêtre & Superieur de S. Macaire. Nous arrivâmes à minuit à *Oüardan* petit Village ſur le bord Occidental de la branche du Nil, qui deſcend à *Rozette*. N'ayant pû y trouver une maiſon de Chrétiens pour nous recevoir chez eux, nous fûmes obligez de paſſer le reſte de la nuit dans une place publique expoſez à l'air, qui étoit trés-froid. Nous quittâmes ce mauvais gîte à la pointe du jour, pour aller à *Eſtris* autre Village à demie lieuë d'*Oüardan*. Nous y trouvâmes un Hoſpice pour les Solitaires du deſert, qui en eſt voiſin.

Le ſoir du même jour, après que tous les Bergers & les Laboureurs ſe furent retirez chez eux, j'aſſemblay au clair de la Lune tous les hommes & garçons Coptes, pour leur faire une inſtruction. Je trouvay ces bonnes gens affamez de la parole de Dieu, parce qu'ils ne l'entendoient que trés-rarement. Leur Patriarche à la verité leur envoye des Religieux pour être leurs Curez; mais ces Paſteurs ſont du nombre de ceux dont parle Ezechiel, qui ont grand ſoin d'eux-mêmes, mais qui ne font point paître leurs troupeaux. *Ezech.* 34. *v.* 8.

Je vòulus commencer mon Catechiſme par faire reciter le *Pater* aux enfans. A peine en trouvay-je un qui le ſçût, encore moins qui fût inſtruit des principes de nôtre Religion. En

vain en interrogeay-je plusieurs. Les peres & meres étoient aussi ignorans que leurs enfans : plusieurs même d'entre eux avoient vêcu jusqu'alors sans avoir approché des Sacremens de Penitence, & d'Eucharistie. J'employay donc tout le temps que je pûs être avec eux à reciter à haute voix l'Oraison Dominicale en leur langue. Tous la repetoient après moy, & je la leur fis repeter jusques à ce qu'ils la sçussent par cœur. Je leur expliquay ensuite les principaux articles de nôtre croyance. Ils m'écoutoient avec beaucoup de docilité. Je chargeay ceux d'entre eux, qui me parurent les mieux instruits, de repeter dans les maisons ce que je leur avois enseigné.

Après mon instruction, il y en eût plusieurs qui me demande-

rent à ſe confeſſer, & ils le firent avec des ſentimens, qui me donnerent une ſenſible conſolation, & qui m'engagerent à leur promettre de plus longues inſtructions à mon retour.

Le lendemain 7. Decembre je partis d'Etris avec le Superieur de S. Macaire, & un Religieux d'un autre Convent, qui venoit de faire la quête au Caire & aux Villages circonvoiſins. Ce bon Religieux étoit trés-content de ſa quête, car il conduiſoit au Convent dix ânes chargez de proviſions de bleds, de ris, de lentilles, de féves, des poiſſons ſalez, de cire, & d'encens.

Après avoir marché en cette compagnie pendant une heure, par une riche & agréable campagne, laiſſant le Nil à nôtre Orient, nous mîmes le pied ſur

le ſable du deſert de *Sceté*. Ce deſert, dont Pallade & Rufin nous ont fait la deſcription, eſt fameux par les voyages, que les ſaintes Paule & Melanie y firent, & par plus de cinq mille Religieux qui l'habitoient, du nombre deſquels étoient ces ſaints hommes Ammon, Arſene, Moïſe le Noir, Effrem, Appollon, Pambon, Serapion, Poëmene, Daniel, Jean le Petit. L'on comptoit alors plus de cent Monaſteres dans ce deſert. Il n'en reſte aujourd'huy que quatre, dont je parleray.

Ce deſert s'étend d'Orient en Occident environ trois journées, & autant du Septentrion au Midy. C'eſt une vaſte plaine de ſable, qui du côté du Couchant & du Midy n'a point d'autre borne, que les ſables de la Lybie, & du deſert de Barca.

Elle aboutit du côté du Nord à la montagne de *Nitrie*, qui étoit autrefois habitée par une infinité de Solitaires.

Etant ſortis d'*Etris* avant le lever du Soleil, nous arrivâmes un peu avant ſon coucher, au premier des quatre Monaſteres dont j'ay parlé. Celui-cy porte le nom de l'ancien Macaire, le ſecond eſt nommé Nôtre-Dame des Suriens, le troiſiéme s'appelle le Monaſtere de *S. Bichoi* ou *Abiſay*, & le quatriéme eſt dédié à la ſainte Vierge d'*Elbaramouſ* ou des Grecs.

Le premier Monaſtere eſt loin du Nil d'une journée, le ſecond eſt éloigné du premier d'une demie journée, le troiſiéme n'eſt qu'à deux portées de mouſquet du ſecond, & le quatriéme en s'écartant toûjours du Nil & tirant vers le Couchant, ſe trou-

ve à demie journée du ſecond & du troiſiéme, à 25. ou 30. lieuës de la mer Mediterrannée & d'Alexandrie vers le Nord.

Ces quatre Monaſteres ſont de grands enclos quarrez aſſez égaux entre eux, de plus de cent pas de long, ſur un peu moins de large, entourez de hautes & épaiſſes murailles avec un parapet à hauteur d'appui. Chaque Monaſtere a ſa tour plus exhauſſée de moitié que les murs de ſon enclos. Dans chaque tour il y a une Chapelle dédiée à S. Michel, pluſieurs chambres pleines de proviſions de bouche, une Bibliotheque, qui conſiſte en trois ou quatre coffres pleins de vieux manuſcrits Arabes, ou Coptes couverts de poudre, un puits de bonne eau, un moulin, un four & un pont-levis. La porte de chaque Monaſtere eſt de

bois, baſſe, épaiſſe, couverte de plaques de fer, & dominée par la tour. On voit dans chaque Monaſtere les ruines de deux ou trois Egliſes, de pluſieurs dortoirs, & d'un fort grand nombre de cellules, dont il ne reſte que quelques-unes, & des offices. La tour ſert de donjon & de retraite aux pauvres Religieux dans les irruptions des Arabes, qui n'ont pas la même facilité pour pénétrer dans cette tour, qu'ils en auroient pour s'introduire par force, ou par adreſſe dans les bas de l'enceinte du Monaſtere.

Le Monaſtere de S. Macaire dont je parle, eſt habité d'un Prêtre Religieux qui m'accompagnoit, & qui en ſort ſouvent pour aller à ſa quête, d'un Portier auſſi Religieux, & de deux Diacres ſéculiers. Voilà toute la

Communauté de ce fameux Monaſtere.

Le Convent de S. Bichoi n'eſt compoſé que de quatre Religieux; les deux autres en ont douze ou quinze. Tous ne ſont pas Prêtres; il y a même parmi eux des ſéculiers, qu'on y reçoit par l'ordre du Patriarche Copte. Leur nourriture & leurs habits ſont conformes aux gens de la campagne. On dit une Meſſe tous les Dimanches & tous les Mercredis & Vendredis des quatre jeûnes de l'année. Ils paſſent pluſieurs heures au Chœur le jour & la nuit; ils travaillent dans les autres, & obéïſſent tous à un Superieur qui eſt Prêtre. L'ordre du Superieur qui les dirige & qui les occupe, eſt leur principale regle.

Je fus trés-édifié de voir tous les ſoirs ces Solitaires après leur

Office, & devant que de ſe retirer dans leurs cellules, ſe proſterner aux pieds de leur Superieur, accuſer leurs fautes, luy en demander pardon, & recevoir ſa benediction. On peut dire que ces Religieux ſont de bonnes gens, à l'hereſie près. Ils ſont Coptes, c'eſt à dire, ſectateurs de Dioſcore condamné par le quatriéme Concile general.

Ce Monaſtere de S. Macaire renferme deux Egliſes, l'une petite & entiere dédiée à S. Macaire, qui donne ſon nom à ce Convent & à tout le deſert. L'autre plus grande & à demie ruinée eſt conſacrée à S. Jean; il en reſte encore cinq dômes ſoûtenus par une vingtaine de colonnes de marbre d'ordre gothique, avec cinq Autels. Ces deux Egliſes, & toutes celles des

Coptes, ont derriere leurs Sacristies un four fait exprès, pour cuire les pains destinez au Sacrifice; car c'est une coûtume inviolable parmi ces peuples de n'user que du pain levé & tout chaud. Lorsque leurs Prêtres doivent dire la Messe, ils cuisent le même jour une corbeille pleine de petits pains blancs, ronds, plats par dessous & convexes par dessus, & grands comme la paume de la main: un seul de ces pains est destiné pour l'Autel, & les autres sont distribuez après la Messe aux Religieux, & aux principaux des assistans.

Les Coptes ont une autre coûtume parmi eux, c'est d'avoir dans toutes leurs Eglises un grand creux quarré & profond, qu'on remplit d'eau tous les ans pour servir à la ceremonie du

fameux bain qu'ils appellent *Gothas*. Je vis en effet ces deux grands creux dans les deux Egliſes dont je viens de parler. On me fit remarquer dans celle de S. Jean-Baptiſte une Chapelle, ſous le titre de ſainte Apollinaire, fille d'Anthemius Conſul ſous le regne d'Arcade, qui fit, dit-on, penitence dans ce Convent étant déguiſée en homme. Bollandus en décrit l'hiſtoire le cinquiéme Janvier. Les Coptes la croient fille de l'Empereur Zenon; mais ils ſe trompent dans ce fait, comme dans pluſieurs autres.

On me montra dans le Chœur de l'Egliſe de S. Macaire quatre petits cercueils, où repoſent, diſent les Coptes, les oſſemens des trois Macaires & de Saint Jean le Petit. L'un de ces Macaires eſt celui d'Egypte ſurnommé

dans le deſert de *Nitrie*, & y mourut ſaintement.

L'Egliſe a mis ces deux inſignes Serviteurs de Dieu au nombre des Saints. Pour ce qui eſt du troiſiéme Macaire, qu'ils appellent l'Evêque, il y a tout ſujet de croire, qu'il étoit un des compagnons, ou un des ſectateurs de Dioſcore, & peut être étoit il ce Patriarche Monothelite d'Antioche dépoſé par le ſixiéme Concile general, & non pas ce ſaint Evêque de Jeruſalem, qui aſſiſta au Concile de Nicée. Ce qui eſt de plus vray, c'eſt qu'il ne faut pas beaucoup compter ſur les opinions des Coptes, & encore moins ſur les reliques gardées par des heretiques & des ignorans.

Je partis du Monaſtere de S. Macaire le neuviéme au matin avec le Superieur, qui continua

de m'accompagner par charité. A peine eûmes-nous avancé deux cens pas hors de la porte, que je me trouvay ſur les ruines de pluſieurs édifices, dont les fondemens & quelques pans de muraille entiers marquent la grandeur & la forme. Je demanday à mon compagnon l'explication de tout ce que je voyois. Je vais te la donner, me dit-« il, (car c'eſt ainſi que les Orientaux ſe parlent). On comptoit « autrefois dans ce deſert de « Sceté, & ſur le Mont de Ni-« trie, que tu vois borner l'hori-« ſon du côté du Nord, on com-« ptoit autant de Monaſteres « qu'il y a de jours en l'an. Ces « differentes mazures ſont les « reſtes de quelques-uns d'eux, « & celles qui ſont ſous tes pieds « portent encore à preſent le « nom de Château des Vierges; «

» parce qu'elles étoient la de-
» meure des perſonnes du ſexe,
» qui embraſſoient la vie Mo-
» naſtique. Comme je paroiſſois
étonné de cette multitude d'ha-
» bitations de Moines: Conti-
» nuons nôtre chemin, m'ajoû-
» ta-t-il, tu verras bien autre
» choſe. En effet, après avoir
marché environ trois ou qua-
tre heures, il parut à nos yeux
plus de cinquante Monaſteres
bien diſtincts les uns des autres,
mais ruinez & preſque abbatus.
» Ce ne ſont-là, continua-t-il,
» qu'une partie des débris d'un
» bien plus grand nombre de
» monumens, que la pieté des
» Fideles avoit autrefois érigez
» dans ces retraites de peniten-
» ce. Regarde cet arbre, appel-
» lé l'arbre de l'obéïſſance, qui
» réſiſte depuis douze ſiecles à
» toutes les ſaiſons, & aux atta-

ques des bêtes & des Arabes ; « c'eſt un Alizier, qui dans ſon « origine n'étoit qu'un bâton ſec, « fiché dans ce ſable ingrat & « brûlant par l'Abbé Poëmen. « Cet Abbé commanda un jour « au celebre Jean le Petit de l'ar- « roſer tous les jours. L'obéïſſant « Religieux obſerva conſtam- « ment pendant deux ans l'or- « dre de ſon Superieur. Dieu « pour récompenſer l'obéïſſance « aveugle de ſon Serviteur, per- « mit que le bâton prît racine, « & portât des branches & des « feüilles auſſi belles, que tu les « vois. C'eſt en memoire de ce « prodige, que l'arbre porte le « nom de la vertu d'obéïſſance. « J'admiray cet arbre chargé en effet de belles feüilles, & qui porte tous les ans une grande abondance de fruits.

Nous traversâmes dans la mê-

me matinée le chemin des *Anges*; c'eſt ainſi que les Chrétiens appellent une longue traînée de petits monceaux de pierres éloignez d'un pas l'un de l'autre, tirant du Midy au Septentrion, dans l'eſpace de pluſieurs journées de chemin. Cet ouvrage, qu'ils attribuënt aux Eſprits céleſtes, & qui peut cependant avoir été fait de main d'hommes, ſervoit autrefois pour diriger les pas des Anachoretes, quand ils alloient de leurs grottes aux Egliſes, & revenoient des Egliſes dans leurs grottes. Car le ſable de ces vaſtes plaines agité par les vents, ne laiſſe ni ſentier ni trace marquée; il eſt vrai qu'on voit de temps en temps des tertres, ou éminences qui pourroient, ce ſemble, ſervir de guide aux paſſans, mais leur uniformité feroit qu'on s'y

méprendroit aiſément.

Mon compagnon me fit alors remarquer un de ces tertres, au pied duquel nous paſſâmes : Voilà, me dit-il, la colonne « des Diables ; on l'appelle ainſi, « parce que ces ennemis des So- « litaires ſe mettoient icy en em- « buſcade pour inſulter aux Ser- « viteurs de Dieu, & pour tâcher « de les ſéduire. Ce diſcours me fit connoître la conformité de la tradition à l'hiſtoire, que nous avons des Anachoretes.

Un peu après midy nous arrivâmes au Monaſtere de Nôtre-Dame des Suriens. Ce Monaſtere eſt le plus beau des quatre ; il a un trés-agréable jardin, & un puits à rouë qui l'arroſe, grand nombre d'arbres de divers eſpeces, des Tamaris *, des Ali-

* C'eſt le ſeul arbre de cette nature que j'aye vû en Egypte.

ziers, des Dattiers, & un grand & antique Tamarinde, qu'on dit avoir pris racine d'un bâton sec planté par S. Effrem.

Il y a dans ce Monastere trois Eglises encore entieres. La premiere dédiée à la sainte Vierge protectrice des Suriens. La seconde Eglise porte le nom de S. Antoine, & la troisiéme a pour son Patron S. Victor Martyr.

Le Superieur de ce Monastere ayant été averti de nôtre arrivée, nous vint recevoir avec de grandes démonstrations d'amitié. Il nous conduisit d'abord à l'Eglise de la sainte Vierge, pour y faire nos prieres. Midy étoit sonné, les Religieux aussi-bien que nous étoient encore à jeun. Ils étoient alors dans leur Carême de Noël. Pendant ce Carême, ainsi que dans les autres,

des Apôtres, de la sainte Vierge, & de celui qui précede les Fêtes de Pâques, ils ne mangent & ne boivent quoi que ce soit qu'après midy, excepté les Samedis & Dimanches, qu'il leur est permis de prendre le matin quelque nourriture. Je crus devoir me conformer entierement à leur maniere de vivre, pour gagner leur créance & leur affection. Je le fis, & je m'en trouvay bien; car ma vie conforme à la leur dissipa la méfiance naturelle qu'ils ont des Religieux & des Prêtres étrangers, & peu à peu je me trouvay à portée de leur parler sur tous leurs besoins spirituels, dés-lors que je les découvrois.

Nos prieres à l'Eglise étant finies, ils m'introduisirent avec eux au Refectoire. Le *Benedicite* ayant été dit, on nous servit une

grande jatte pleine de ſoupe de lentilles farcie de pain. Ce ſeul mets compoſa tout nôtre feſtin. La lecture ſe faiſoit à table, elle étoit priſe d'un petit recueil de Regles monaſtiques, qu'ils prétendent avoir été données par la ſainte Vierge à S. Macaire le jeune. Le repas fini, nous dîmes le *Pater* en Copte. Cette priere ſeule eſt leur *Benedicite*, & leur action de grace ordinaire. Tous étant ſortis du Refectoire, ceux qui avoient ſoif allerent boire dans le ſceau d'un puits voiſin.

Je vis dans leur Cuiſine trois grandes marmites de pierre. Ils n'en ont point d'autres. Celles-cy cuiſent fort bien, & durent des ſiecles. Cette ſorte de pierre eſt nommée *Baram*. Elles ſont communes dans la haute Egypte.

Puiſque nous en ſommes ſur les

les grands feſtins de ces bons Religieux, j'ajoûteray qu'on nous ſervit le ſoir pour collation un petit plat d'Origant en poudre, & un autre de marc de cannes de ſucre fort inſipide. On leur donne auſſi quelquefois pour varier leur collation, des oignons ſecs, ou détrempez dans l'eau ſalée; l'odeur de ceux-cy eſt déteſtable pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumez. Ils ne boivent jamais de vin, & rarement du caffé. Ils couchent tout habillez; des nattes étenduës ſur le planché ſont leur lit. Il faut avoüer, que la vie de ces bons Religieux eſt très-frugale & très-auſtere; mais ce qui eſt admirable, c'eſt qu'ils ſont forts & robuſtes, gros & gras, & pleins de ſanté. En conſiderant l'auſterité de leur vie, je déplorois leur malheur d'être nez dans le

... hereſie, & d'y vivre ; ... esprit faiſoit en mê- ... comparaiſon de leur ... & mortifiée, avec celle ... grand nombre de Catho- ..., qui tout éclairez qu'ils ... des lumieres de la foy, vi- ... aſſez communément dans ... continuelle molleſſe, ſi con- ... à l'eſprit de l'Evangile, ... cependant l'unique regle ... de nos mœurs. Je ne ſçais lequel ... plus grand, ou du malheur ... de ceux-cy, ou du malheur de ... ceux-là.

Nos Solitaires partagent leur ... entre la pſalmodie, & ... des mains. Ils ne ſor- ... preſque jamais de leurs Mo- ... Ceux que leurs emplois ... d'en ſortir, ne le font ... avec de grandes précautions, ... de tomber entre les ... des Arabes vagabonds.

Ces Arabes sont d'estranges gens, ils font une profession publique de voler, & de piller par tout où ils passent, & ne respectent personne. Lorsque ces maudits passent par les Monasteres, ils heurtent à la porte, on se garde bien de leur ouvrir, mais on leur descend par une pouliе du pain, & des oignons, de la soupe, & de l'eau pour boire, & après avoir bu & mangé, ils s'en vont contents.

A cette occasion je diray que je rencontray dans mon voyage deux troupes de ces forbans de terre. Ils avoient chacun un asne chargé de butin. Leur Chef ne voyant rien dans mon bagage, qui pût servir de proye à son avarice, fut ébloüi par l'eclat de mes souliers rouges, qui m'avoient coûté douze sols; c'est la chaussure ordinaire des Prêtres

ſchiſme & l'hereſie, & d'y vivre ; mais mon eſprit faiſoit en même temps la comparaiſon de leur vie dure & mortifiée, avec celle d'un grand nombre de Catholiques, qui tout éclairez qu'ils ſont des lumieres de la foy, vivent aſſez communément dans une continuelle molleſſe, ſi contraire à l'eſprit de l'Evangile, qui eſt cependant l'unique regle de nos mœurs. Je ne ſçais lequel eſt le plus grand, ou du malheur de ceux-cy, ou du malheur de ceux-là.

Nos Solitaires partagent leur journée entre la pſalmodie, & le travail des mains. Ils ne ſortent preſque jamais de leurs Monaſteres. Ceux que leurs emplois obligent d'en ſortir, ne le font qu'avec de grandes précautions, pour éviter de tomber entre les mains des Arabes vagabonds.

Ces Arabes ſont d'étranges gens, ils font une profeſſion publique de voler, & de piller par tout où ils paſſent, & ne reſpectent perſonne. Lorſque ces bandits paſſent par les Monaſteres, ils heurtent à la porte, on ſe garde bien de leur ouvrir, mais on leur deſcend par une poulie du pain, & des oignons, de la ſoupe, & de l'eau pour boire; & après avoir bû & mangé, ils s'en vont contents.

A cette occaſion je diray que je rencontray dans mon voyage deux troupes de ces forbans de terre. Ils avoient chacun un âne chargé de butin. Leur Chef ne voyant rien dans mon habit uſé, qui pût ſervir de proye à ſon avarice, fut ébloüi par l'éclat de mes ſouliers rouges, qui m'avoient coûté douze ſols; c'eſt la chauſſure ordinaire des Prêtres

de Village. Il me les demanda honnêtement ; je les luy refuſay de même, & il en demeura-là. Un autre me demanda de l'argent. *Je n'en porte point*, luy dis-je. *Donnez-moy du moins*, reprit un d'eux, *un bon onguent pour une bleſſure, qui me fait grand mal*, je luy en donnay volontiers : ſur-quoy toute la troupe me croïant un habile Medecin, m'expliqua ſes maux chacun en particulier, & me demanda des remedes. Je leur débitay toute ma doctrine, & il ne me fut pas difficile de les guérir : mais après cela je leur dis, qu'ils avoient tous une maladie bien plus dangereuſe, dont ils ne penſoient pas à me demander la guériſon ; que cette maladie étoit la malheureuſe inclination, qui les portoit à voler & à piller par tout, & à commettre pluſieurs autres crimes,

qui les rendoient odieux à Dieu & aux hommes; que ces crimes les feroient condamner un jour par leur Créateur à un feu éternel, & que ce feu brûleroit dans les enfers leurs ames, & leurs corps pendant toute l'éternité. Ils m'écoutoient plus attentivement, que je ne l'aurois dû esperer, ce qui me donna lieu de les exhorter à changer de vie, en les assurant que la Providence divine pourvoiroit à leur subsistance. Après cette exhortation nous nous quittâmes bons amis. Dieu veüille que les paroles qu'il me mit alors dans la bouche, ayent eû quelque bon effet.

Je reviendray icy (s'il vous plaît, MONSEIGNEUR) à nos Monasteres que cette disgression m'a fait quitter. L'ignorance qui entretenoit nos Solitaires

dans le ſchiſme & dans l'hereſie, & qui leur faiſoit perdre pour le Ciel le merite de l'auſterité de leur vie, me perçoit le cœur. J'emploïois les heures du jour & de la nuit, qui leur étoient libres à les entretenir du Royaume de Dieu, conformant mon diſcours à leur génie & à leur capacité; je leur diſois entre autres choſes, qu'ils ſe gardaſſent bien de s'arrêter à la fauſſe idée qu'ils avoient des Francs; que quoyque Franc, je n'en étois pas moins Copte; que ce nom ſignifioit un diſciple des Bienheureux Athanaſe, & Cyrille, un ſerviteur de Jeſus-Chriſt, & fils reſpectueux de la ſainte Egliſe ſon épouſe; je leur demanday enſuite s'ils n'admettoient pas cette notion, & ſignification du nom de Copte qu'ils portoient; m'ayant répondu qu'oüi,

j'ajoûtay, que j'étois donc vray Copte, & plus Copte qu'eux ; qu'il ne leur appartenoit pas de ſe dire diſciples des Peres de l'Egliſe, dont ils n'avoient jamais lû les Livres ; que la véritable doctrine de ces Peres avoit été alterée par leurs faux Prophetes ; que ces faux Prophetes leur avoient enſeigné leurs erreurs, comme étant la véritable doctrine des Peres ; qu'ils les avoient crû aveuglément ſur leur parole, ſans examiner ſi ces nouveaux Docteurs n'étoient point, comme le dit la parabole de l'Evangile, de ces ennemis des hommes, qui viennent ſemer l'ivraye parmi le bon grain. Je continuay mon diſcours en leur diſant que touché de leur malheur, qu'ils ne connoiſſoient pas, j'étois accouru à leur ſecours comme leur bon frere.

Après cette petite exhortation, tous me répondirent avec la joïe peinte sur leur visage, & avec des gestes de la tête, & des mains, que j'étois le très-bien venu. Je tiray alors de ma poche mon Evangile Arabe, & l'ayant porté selon la coûtume & par respect sur ma tête, & à ma bouche, je le leur presentay, comme si mon intention eût été, qu'ils donnassent à ce saint Livre, les mêmes marques de leur vénération. Ils tendirent en effet leurs mains pour le prendre & le baiser ; mais je le retiray brusquement, & le cachay dans mon sein, leur reprochant, qu'ils étoient indignes de toucher un si saint Livre, qui contenoit la parole de Dieu, & qu'ils fouloient cependant aux pieds, en violant, comme ils faisoient, les préceptes divins, qui y sont

contenus. *Au reſte ſçachez*, leur dis-je en finiſſant, *ſçachez que le doigt de Dieu a deja gravé dans ce ſaint Livre l'Arreſt éternel de vôtre mort.*

A ces paroles, qui les frapperent, ils s'écrierent tous : *Sommes-nous donc rebelles à l'Evangile?* Alors je tiray ce ſaint Livre de mon ſein, & l'ouvrant dans un feüillet préparé : *Liſez*, leur dis-je, *& voyez. N'eſt-il pas écrit?* Ne jugez point, & vous ne ſerez point jugez. *Par quelle criminelle témerité oſez-vous donc depuis tant de ſiécles vous & vos peres prononcer anatheme contre les Grecs & contre tous ceux, qui reverent le Concile de Calcedoine? Dioſcore & ſes adherans étoient-ils au deſſus de la Loy divine?*

Ces hommes corrupteurs de nos ſaintes Ecritures ont eû la témerité, & la hardieſſe de les combattre;

mais l'Egliſe a puni leur témerité, en retranchant leurs noms du nombre de ſes enfans. Meritent-ils donc plus aujourd'huy vôtre créance, que les ſaints Chryſoſtome, les ſaints Baſiles, & les autres Docteurs de l'Egliſe Grecque, que Dieu vous avoit envoyez pour vous inſtruire de ſa ſainte foy, & pour la défendre dans tout l'univers par leurs doctes écrits.

Quoy donc prétendez-vous, que vos jeûnes & vos veilles vous mettent à couvert des foudres de l'Egliſe? Ignorez-vous que ſans la veritable foy, qui ſeule fait les enfans de Dieu, & les coheritiers de Jeſus-Chriſt, il n'eſt pas poſſible de plaire au Maitre de l'univers, & à celui qui doit un jour juger les vivans & les morts?

Plus je voyois mes gens attentifs & touchez de mes paroles, & plus j'élevois le ſon de ma

voix, & parlois d'un ton ferme, & dans les termes, que je ſçais qu'il leur faut parler; je le fis ſi vivement & ſi efficacement par la grace de Dieu, que le plus ancien & le plus accredité Religieux du deſert nommé Jean, s'éleva, & déclara publiquement que j'avois raiſon, & qu'on ne devoit en effet appeller héretiques, que ceux qui étoient déclarez tels par l'Egliſe Catholique.

Tous applaudirent à ce bon vieillard : & j'ay appris que depuis ce temps-là, il a toûjours continué de parler, & de prêcher la même doctrine.

Voilà le grain que j'ay ſemé pendant quelques jours dans ces terres, qui ſont depuis long-temps en friche, & pleines de ronces & d'épines. Plaiſe à la bonté divine de faire germer

cette semence pour produire un jour une ample moisson.

Le desir, que j'avois de m'instruire de tous les Mysteres de la Religion Copte, me fit passer des nuits entieres à lire dans leur Bibliotheque leurs Livres écrits en Arabe, & les Légendes de leurs Saints. Je les trouvay remplis de fatras, d'absurditez, & de choses risibles. J'en feray usage en temps & lieu, je me contentay alors de faire quelques remarques sur mes lectures, & de tâcher sur-tout de me perfectionner, pour lire, & écrire aisément en Copte. J'écrivis le *Pater* en cette langue. Ses caracteres sont les mêmes, que ceux de l'Alphabet Grec, à quelque petite difference près, & à sept ou huit lettres tirées du Syriaque, que les Coptes emploïent par dessus les vingt-quatre de

l'Alphabet des Grecs.

La langue Copte eſt originaire de la Grecque, dont elle a retenu une infinité de mots : l'intelligence de celle-cy, m'aidoit à entendre la ſignification de certains mots Coptes, que ces Moines ne comprenoient pas eux-mêmes. Je leur diſois en riant : *N'avois-je pas raiſon de vous dire que j'étois plus Copte que vous ? Je ſuis vôtre frere*, ajoûtois-je, *je vous aime, & c'eſt par amour pour vous, que je ſuis venu vous découvrir le chemin de la verité, que vos conducteurs vous ont caché.*

Je paſſay ainſi pluſieurs jours dans ce Monaſtere, me rendant aſſidu à tous leurs exercices, & Offices de jour & de nuit, & leur faiſant des conferences, où je ne manquois jamais de leur faire remarquer, ce qui me

paroiſſoit défectueux dans leurs coûtumes, & dans leurs prieres. Une cloche d'environ deux pieds de haut, & d'autant de diametre ſuſpenduë à la tour du Convent, nous appelloit au Chœur, & à tous les Offices de la Communauté. C'eſt une muſique bien extraordinaire dans un deſert, & ſur-tout parmi les Turcs, que celle du ſon d'une cloche.

Le dixiéme Decembre, qui étoit un Samedy, je me rendis au Monaſtere d'*Amba Bichoi*, autrement *Saint Abiſay*, éloigné de celui des Suriens de deux traits d'arbalête. Je n'y reſtay que deux heures, n'y ayant trouvé que trois ou quatre Religieux ſans aucun Prêtre. Je revins donc à mon poſte des Suriens. j'y paſſay le reſte du jour. Le lendemain onziéme après avoir aſſiſté à l'Office de la nuit,

& à la Messe, qui durerent depuis deux heures de nuit jusques au Soleil levé, je partis pour le Monastere de la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs. Le Superieur de Saint Macaire retourna chez luy, & je me fis accompagner d'un ancien Religieux nommé Jean, dont j'ay déja parlé.

J'appris en chemin faisant, que la plaine de *Sceté* est nommée par les Arabes *Chaihat*. Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyenes, de bœufs sauvages, de gazelles, de loups, de Corneilles paroissent tous les matins fraîchement imprimez sur le sable. Ces animaux rodent la nuit, & disparoissent le jour. La crotte des gazelles sent le musc, mais cette odeur se dissipe après quelques jours.

Nous entrâmes vers le midy

à *Elbaramous*, Monaſtere très-venerable non-ſeulement par le culte de la très-ſainte Vierge, qui y eſt ſingulierement honorée des Coptes, mais encore par la demeure d'un grand nombre de Solitaires, qui s'y étoient autrefois retirez.

La tradition eſt qu'il fut bâti par un des deux Macaires. Saint Arſene le choiſit pour le lieu de ſa retraite. Ce grand ſerviteur de Dieu avoit toûjours été homme de bien dans le monde. La réputation de ſa vertu excita l'Empereur Theodoſe à le charger de l'éducation de ſes deux enfans Arcade, & Honoré. Comme il s'acquitoit de ſon emploi dans les vûës de Dieu, il le faiſoit avec l'approbation de tout le monde. Luy ſeul étoit mécontent de luy-même, & de la vie qu'il étoit obligé de mener

à la Cour. Un jour qu'il en étoit plus peiné, il s'adreſſa au Seigneur, & luy fit la priere de ce jeune homme, dont il eſt parlé dans l'Evangile de S. Matthieu: *Seigneur, que dois-je faire pour meriter la vie éternelle?* Alors il entendit une voix interieure, mais très diſtincte, qui luy répondit: *Arſene, fuyez la Cour.* Il ne luy en fallut pas davantage pour la quitter, & pour venir goûter Dieu ſeul dans le deſert de *Scété*, qui étoit en ce temps-là très-fameux.

Il y vêcut quarante ans dans un exercice continuel de toutes les vertus, & particulierement de l'humilité. Il avoit un très-grand don d'oraiſon. Il paſſoit les jours, & une partie de la nuit dans l'Egliſe, ſe cachant derriere un pillier pour n'être vû de perſonne, & pour être plus

recueilli aux Offices divins. Son desir d'être inconnu étoit si grand, que le Patriarche Theophile l'étant venu visiter, il luy demanda pour toute grace de ne venir plus chercher Arsene dans sa solitude.

Il mourut en odeur de saintetè âgé de quatre-vingt-quinze ans. L'Eglise l'a mis au nombre de ses Saints, & il est particulierement honoré dans le Monastere d'*Elbaramous*.

L'Abbé Moyse Ethiopien de nation fut un des Abbez de ce Monastere, & sa memoire y est encore aujourd'huy en grande veneration. Les commencemens de sa vie furent bien differens de ceux de S. Arsene ; car il vêcut assez long-temps dans un continuel brigandage à la tête d'une troupe de voleurs. Dieu permit qu'il luy arriva une fâ-

cheuſe affaire, qui cauſa ſa converſion. Ayant reconnu ſon malheureux état, il ne ſongea plus qu'à aller expier ſes crimes par la plus rigoureuſe de toutes les penitences. Il la continua juſques à la mort dans ce Monaſtere de *Sceté*, où il mourut âgé de ſoixante & quinze ans, fort regreté de tous ſes diſciples, qui l'aimoient, & le reſpectoient comme leur pere.

On m'a fort parlé icy de deux de ſes diſciples très-recommandables par leur naiſſance, & par leur vertu. On les nomme Maxime, & Timothée. On dit qu'ils étoient fils d'un Conſul, ou d'un autre grand Seigneur Grec. C'eſt en leur memoire que ce Monaſtere porte le nom d'*Elbaramous*, ou *Piromaous*, mot corrompu de *el Romaous*, qui ſignifie Monaſtere des Grecs. A trois ou quatre

portées de mouſquet de ce lieu, on découvre les triſtes reſtes de dix ou douze Edifices ſacrez, aſſez près l'un de l'autre, parmi leſquels on nomme encore le Monaſtere de Moyſe, & l'Egliſe des ſaints Maxime & Timothée.

Le Superieur d'*Elbaramous* vint me recevoir. Ce Superieur eſt un jeune Prêtre, qui me parut avoir beaucoup d'eſprit, mais peu de ſcience. J'eus une conference avec luy depuis une heure après midy juſqu'au Soleil couchant, ſur les points controverſez entre eux & nous. La prévention de ces Moines ſchiſmatiques en faveur de leurs opinions, ſi extravagantes qu'elles ſoient, eſt le principal obſtacle à lever, quand on veut travailler à leur converſion. Je laiſſeray à juger de l'extravagance de leurs opinions par celle dont je

vais parler, & dont je ne fis que rire, pour en déſabuſer le jeune Superieur de ce Monaſtere qui en étoit infatué. Sur la fin de nôtre converſation, je l'avertis, que n'ayant pas encore dit Vêpres, il étoit temps de les commencer. *La priere*, me répondit-il, *eſt défenduë à l'heure qu'il eſt. Pourquoy*, repris-je? *Parce que c'eſt préciſément l'heure, que les Démons font la leur*, me repliqua-t-il, *le Ciel eſt preſentement fermé pour nous, & des Religieux ne doivent pas d'ailleurs ſe trouver en ſi mauvaiſe compagnie; mais dans demie-heure d'icy l'Enfer ſe fermera, le Paradis s'ouvrira, & alors nous dirons nos Vêpres, & Dieu nous écoutera. Comment*, luy dis-je, *un homme d'eſprit comme vous, peut-il donner dans une ſi ridicule rêverie? Où avez-vous vû que les Démons ſortent de l'Enfer, qu'ils*

faſſent à Dieu leurs prieres, & que Dieu les écoute? Qui ſont les hommes aſſez inſenſez pour vous avoir débité de pareilles extravagances, qui ne vous doivent donner que du mépris pour eux? Comment accommodez-vous cette prétenduë défenſe d'offrir à Dieu vos prieres à l'heure qu'il eſt, avec ce que le Sauveur du monde nous enſeigne en S. Luc Chapitre 18. qu'il faut toûjours prier, & ne ſe point relâcher? La ſainte Vierge, les Apôtres, & les Diſciples de Jeſus-Chriſt étoient-ils donc dans la mauvaiſe compagnie des Démons, & le Ciel étoit-il fermé pour eux, lorſqu'ils paſſoient les jours & les nuits en prieres pour ſe préparer à la deſcente du S. Eſprit? S. Paul avoit donc tort d'exhorter les Epheſiens de prier à toute heure & en tous lieux? Ce Religieux ſchiſmatique, qui avoit de l'eſprit, comprit le ridicule de ſa

réponſe. Il me dit qu'il voyoit bien, que j'étois plus ſçavant que luy, & qu'il feroit un voyage exprès au Caire pour conferer avec moy.

Je ne fis pas une plus longue Miſſion à *Elbaramous*. J'en partis le douziéme pour aller voir le Lac de *Nitrie* ou *Natron*, à deux lieuës de ce Monaſtere vers le Nord. Ce Lac a deux ou trois lieuës de longueur ſur un quart de largeur. On y tire tous les ans trente-ſix mille quintaux de Natron pour le Grand Seigneur, qui luy rendent environ trente-ſix bourſes. J'entray dans l'eau juſqu'aux genoux pour m'approcher des Ouvriers, qui travaillent tous nuds au milieu du Lac avec des barres de fer longues de ſix pieds, & épaiſſes comme le doigt. Ils frappoient de ces barres pointuës par le bas, comme

on fait en France dans les Carrieres, & faisoient tomber des morceaux de cette matiere assez semblables à des pains de savon.

Le Natron est tantôt d'un noir sale, tantôt d'un beau rouge incarnat : le premier est plus estimé. On en chargea ce jour-là vingt ou trente chameaux, & autant d'ânes pour le transporter à *Terrané* village sur le bord du Nil. On m'assura que pendant toute l'année, il se fait chaque jour un pareil transport, excepté les deux ou trois mois du débordement du Nil.

Ce Lac est à sec pendant le Printemps, l'Esté, & l'Automne. Il transpire pendant l'Hyver une liqueur nitreuse, qui monte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur est d'un rouge obscur, ou couleur de sang. Le fond du Lac est

eſt toûjours ferme, & uni comme un marbre, quand même il eſt couvert d'eau. On y trouve en quelques endroits du ſel blanc. Le Religieux avec qui j'étois, en fit ſa proviſion pour ſon Monaſtere.

Le treiziéme nous nous embarquâmes le Frere Jean & moy ſur la grande mer du deſert; mais une mer ſans eau, comme ils l'appellent *Bhar bela ma.* Nous prîmes avec nous un Arabe pour nous ſervir de guide.

A meſure qu'on avance dans cette Plaine ou Lac ſans eau, le fond ſe creuſe profondément, & ſe perd en certains endroits comme dans des abîmes. Enſuite ce fond ſe releve, & s'étend en canaux larges, qui aboutiſſent à d'autres creux, & à d'autres abîmes. Rien en effet ne reſſemble davantage à un Lac

desseché, que ces enfoncemens differens. Sur le dos de la plaine & au bord de ces vastes fossez, on voit de distance en distance des mâts couchez par terre, avec des pieces de bois flotté, qui paroissent venir du débris de quelque bâtiment; mais quand on y veut porter la main, tout ce qui paroissoit bois, soit mâts entiers, soit ais brisez, se trouve être de pierre. A quoy doit-on attribuer ce changement, sinon à la vertu du nitre de ce climat? J'ay compté plus de cinquante de ces mâts petrifiez; & les gens du païs m'ont assuré, que j'en verrois des centaines, si je marchois plus avant. Le Royaume de *Fejam* qui n'est pas loin de ce Lac, contient des petrifications plus admirables, dont M. le Maire nôtre Consul a été témoin. J'ay porté au Caire avec moy quelques morceaux de ce

bois petrifié pour m'être garand du fait.

La metamorphoſe de bois en pierre, n'eſt pas la ſeule merveille, dont on parle dans la plaine de *Bhar bela ma*; le ſable s'y change en pierre d'aigle: cette pierre ſe trouve dans une infinité d'endroits à deux ou trois doigts au deſſous de la ſurface de la terre, & dans de petites carrieres, ou mines de quelques pas de long & de large, éloignées les unes des autres d'un demi mille ou environ. Il eſt à croire que dans ces lieux, la terre pouſſe de ſon ſein une eſpece de matiere metallique, qui fermente avec le ſable brûlant qu'elle rencontre; en fermentant elle s'arrondit bizarrement, & s'attache un nouveau ſable voiſin plus groſſier, puis elle ſe cuit, s'endurcit peu à peu, & ſe

noircit par la chaleur du Soleil. Ainsi se forme cette pierre creuse, sonante, & raboteuse, qui porte le nom d'aigle.

Il est à remarquer que toutes les Aëtites ou pierres d'aigle ne sont point noires dans leur principe, elles sont quelquefois violettes, ou jaunes, ou cendrées. L'Aëtite dans sa mine a trois qualitez, qu'elle perd hors de là; elle est tendre & cassante, comme un œuf; elle est muette, c'est à dire, qu'elle ne sonne point; elle est d'une couleur vive, & peu foncée; mais après avoir été exposée à l'air, elle se durcit peu à peu, comme le corail. L'argile renfermé dans son sein, venant à se dessecher occupe moins de place; & par conséquent elle sonne, quand on la remuë, sa couleur d'ailleurs jaunâtre ou violette se brunit, &

s'obſcurcit ; j'en ay fait l'épreuve moy-même dans la mine la plus fameuſe de toutes, qui a bien un quart de lieuë de long ſur cent pas de large, & dont toutes les Aëtites ſont d'un jaune brillant. A meſure que je grattois la terre avec les doigts, de quatre pierres que je touchois, j'en caſſois trois, juſqu'à ce que devenu plus circonſpect par mon experience, & par l'avis de mes compagnons, je foüillois plus doucement & ne gâtois rien ; je portois à mes oreilles l'Aëtite fraîchement tirée pour la faire ſonner, elle ne rendoit aucun ſon. Mais quelques jours après, pluſieurs de ces pierres furent, comme autant de petits grelots. Elles perdirent peu à peu leur couleur dorée, & ſe teignirent les unes en couleur brune, les autres en violet, ou même en couleur noire.

Pour connoître si la mine est bonne, voici l'observation qu'on fait. Si la terre que vous grattez est chaude, moite, & bigarrée de diverses couleurs, alors les pierres d'aigle se presentent à foison, & toutes excellentes. Au contraire l'argile est-elle seche, froide, & de couleur uniforme? vous n'y rencontrez rien, ou peu de chose.

Les Naturalistes anciens ont débité bien des fables sur la pierre d'aigle : quelques-uns se sont imaginé une espece de propagation, & le Docteur Etmuler paroît être de ce sentiment. La pierre d'aigle est nommée par les Arabes *Maské*, c'est à dire, retenante, vrai-semblablement parce qu'elle retient dans sa concavité une espece de gravier, qui étant desseché, & détaché de toutes parts, rend la pierre so-

nante, lorſqu'on l'agite. Il n'eſt pas pourtant eſſentiel à cette pierre d'avoir des concavitez.

Dans la même plaine de *Bhar bela ma*, je parcourus un vaſte monceau de ſable, qu'on nomme la colline des pierres d'aigle, parce qu'elle en eſt toute couverte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers de la matiere même des petites pierres d'aigle, à cela près, qu'ils ne ſont pas creux. Je ne ſçache aucun des Auteurs, qui ont traité de ces pierres, qui ait fait mention de ce deſert, où elles ſe trouvent ſi abondamment.

Après avoir parcouru une partie du *Bhar bela ma*, je revins à S. Macaire le 14. Decembre, & à Etris le 15. pour tenir ma parole aux habitans de ce lieu. Je paſſay trois jours avec eux. Ils me témoignerent une joie toute

extraordinaire de me revoir. Ils ne demandoient pas mieux que d'entendre mes inſtructions. Pour les rendre utiles à tous, j'aſſemblay les femmes & les filles à certaines heures, & les hommes & les garçons à d'autres; je leur fis à tous le Catechiſme pour leur apprendre les principes de nôtre créance, qu'ils ne ſçavoient qu'à demi, & d'une maniere très-confuſe. Je leur appris l'Oraiſon Dominicale, que la pluſpart d'entre eux ignoroient, je la leur faiſois reciter en public. Ces pieux exercices faiſoient croître leur ferveur, & ma conſolation. Pluſieurs d'entre eux me demanderent à ſe confeſſer, parmi leſquels étoient un Diacre marié, & le Mebacher ou Receveur d'un Aga Seigneur d'*Etris*, d'*Oüardan*, & d'autres Villages voiſins.

Ces deux derniers firent une abjuration publique de l'hereſie ; les autres, à proprement parler, ne ſçavoient ce qu'ils croïoient. Je crus devoir me contenter de leur faire promettre qu'ils honoreroient deſormais l'Egliſe de ſaint Pierre, qu'ils croiroient tout ce que l'Egliſe Catholique croïoit, & qu'ils écouteroient les inſtructions de ſes Miniſtres.

Après mes trois jours employez à *E'tris* à faire des Catechiſmes, des prieres publiques, & à entendre des confeſſions, le Receveur de l'Aga voulut me conduire luy-même à *Oüardan*. Nous y arrivâmes le 18. Pour ne point perdre de temps, j'aſſemblay dès le ſoir même toutes les familles Chrétiennes de ce Village, & je fis tous les exercices de ma Miſſion, & avec autant de fruit qu'à *E'tris*. On me donna

avis qu'il y avoit dans ce Village un Colombier rempli de pluſieurs papiers pleins de caracteres magiques, qu'ils avoient achepté de quelques Religieux Coptes & ſchiſmatiques. J'en fis ſans réſiſtance l'uſage, que j'en devois faire, & j'attachay à leur place une Croix de Jeruſalem, que les Coptes réverent avec beaucoup de devotion.

Le 21. Decembre jour de S. Thomas, je fis celebrer la Fête de ce grand Apôtre le plus ſolennellement que je pûs. Je me ſentis dans le ſaint ſacrifice de la Meſſe extraordinairement preſſé de demander à Dieu par ſon interceſſion, la converſion des Chrétiens de la baſſe Egypte occidentale, que j'étois venu viſiter, & inſtruire.

Ma petite Miſſion finie, & mon temps de retourner au Caire ap-

prochant, je pris congé de mon nouveau disciple le Receveur de l'Aga Seigneur d'*Etris*. Il me donna mille marques d'amitié, de confiance, & de reconnoissance du service que je luy avois rendu. Il me promit de persévérer dans la pratique de nôtre sainte foy, qu'il venoit d'embrasser, & de maintenir les saints exercices de pieté, & de Religion, que j'avois établis à *Etris*, & à *Oüardan*.

Après nous être embrassez, il me donna un guide, & des lettres de recommandation adressées à ses amis sur ma route, ensuite dequoy nous nous quittâmes; je passay par plusieurs Villages marquez sur ma Carte.

Je vis à *Terrané* le natron qu'on y conserve en gros monceaux, & en piles. J'arrivay à *Abou el chaoui*, où je logeay chez le

Receveur d'un Bey, qui me donna un nouveau guide pour les jours ſuivans. Je continuay ma route juſques à la ville de *Damanchour*, où j'arrivay le 23. Decembre.

Le Receveur du Bey *Mahemet Surquas* me reçût chez luy. Je viſitay la Ville, qui eſt un fort aimable ſéjour. Les Coptes y ont une Egliſe; je crois que c'eſt la ſeule qu'ils ayent dans cette partie Occidentale, depuis le Caire juſques à Alexandrie; ils n'en ont point à *Rozette*. Les Chrétiens ſont diſperſez dans les Villages, mais ſans Temple, ſans Miniſtre, & ſans inſtruction.

Damanchour n'a que trois Prêtres pour pluſieurs Chrétiens. Je ne trouvay pas ces trois Prêtres mieux inſtruits que leurs diſciples. Ils aſſiſterent volontiers à mes inſtructions. Je ré-

pondis à plusieurs de leurs questions, & j'eûs tout sujet de benir Dieu de la docilité des maîtres, & des disciples.

Le Receveur du Bey me demanda une instruction particuliere pour sa nombreuse famille, & pour ses amis. Je les assemblay chez luy, il me fit continuer mon instruction bien avant dans la nuit. Tous écouterent la parole de Dieu avec une si grande avidité, que quoyque je fusse très-fatigué, & du chemin que j'avois fait, & de plusieurs heures d'instruction, je ne pensay pas à prendre du repos.

Ce Receveur prétendoit me retenir plusieurs jours, mais je luy demanday mon congé avec instance, luy promettant que je reviendrois dans quelque temps pour connoître par moy-même les fruits de ma visite. Il me

donna deux hommes du Bey, pour m'accompagner juſqu'à *Deirout*, Port du Nil à quatre ou cinq lieuës de *Damanchour*.

Je traverſay cette brillante campagne que le Nil fertiliſe par ſes inondations. Le lin étoit déja fleuri, les féves prêtes à noüer, le bled, l'orge, les lentilles, tout cela fort haut. Le tabac & le cotton commençoient à poindre; ce qui n'étoit pas occupé par les grains, étoit couvert de barſim & de ſain-foin. Des chevaux & d'autres bêtes de ſommes le broutoient.

Après cette belle campagne, j'entray dans une autre entrecoupée de marais & d'étangs, qui mettoit la patience d'un voyageur à l'épreuve. J'eûs de l'eau quatre ou cinq fois juſques à mi-corps, & une fois juſques au col. Après bien des fatigues,

j'aborday à *Deirout*; je m'y embarquay sur un Bateau après soupé, & nous nous trouvâmes à *Rozette* avant minuit de la Fête de Noël. Je n'osay mettre pied à terre que le jour ne parût; mais dès le grand matin je me transportay à l'Eglise des François, où je celebray mes trois Messes, & assistay aux autres Offices; j'allay ensuite visiter le Patriarche Grec d'Alexandrie nommé Samuel, qui y étoit venu pour changer d'air & rétablir sa santé.

Les Maronites & les Coptes, qui sçûrent mon arrivée, vinrent aussi-tôt me voir, & me demanderent avec instance à se confesser. Je les préparay de mon mieux à faire leurs dévotions.

Le jour des Innocens je me rendis par terre à Alexandrie,

où j'avois appris que tous les Bâtimens François étoient arrivez. J'allay incontinent faire Mission sur ces Vaisseaux, & inviter les passagers & les hommes de l'équipage à s'approcher des Sacremens pour la bonne Fête. Je me trouvay très à propos pour plusieurs d'entre eux, qui avoient grand besoin de se reconcilier avec Dieu. Ils suivirent mon conseil, se confesserent, & reçûrent le Sacrement de l'Eucharistie avec une pieté très exemplaire. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'allay visiter l'Eglise de S. Marc respectable par son ancienneté ; elle est entre les mains des Prêtres Coptes, & par conséquent très-mal propre. Celle de sainte Catherine, qui est desservie par les Grecs, est très-ornée par leurs soins, & leurs liberalitez. Mon-

ſieur de Montreüil Vice-conſul, & M. Barthelemi Blanc me firent toutes ſortes de bons traitemens. Il me donnerent leur table & leur maiſon, & n'oublierent rien pour me remettre de mes fatigues paſſées.

Je partis d'Alexandrie le jour des Rois, pour repaſſer à Rozette. Meſſieurs Guy freres de la Ciotat, dont l'aîné des deux avoit été autrefois mon condiſciple en Philoſophie, me reçûrent chez eux avec toute la politeſſe, & la bonté poſſible. Ils me chargerent de proviſions pour mon retour. Je m'embarquay ſur le Nil le 14. Janvier. Le vent contraire ne nous permit pas d'arriver à Boulacq que le 21. à l'entrée de la nuit, & le lendemain Dimanche je vins celebrer la ſainte Meſſe au Caire.

Voilà, MONSEIGNEUR, un

petit récit de mon voyage dans les deserts, & les campagnes de la basse Egypte, à l'Occident du *Delta*. Je puis dire en quelque maniere, comme le Patriarche Jacob, qu'avec un simple bâton j'ay osé traverser, non sans bien des perils & des fatigues, un païs d'Infideles, pour y chercher la brebis égarée. Ce bâton sur lequel je me suis appuïé, est le même que celui qui faisoit la force & la consolation du Prophete Roy, je veux dire la Providence divine, sur laquelle je me suis soûtenu uniquement dans ma route; c'est elle qui m'a inspiré, comme à Moïse, le desir de visiter mes freres, qui gémissoient dans l'esclavage, & dont la visite m'a causé une très-grande consolation.

Virga tua & baculus tuus ipsa me consolata sunt. *Psal.* 22.

C'est dans le même esprit, & par les mêmes motifs, que j'ay entre-

pris un ſecond voyage dans l'Iſle du *Delta*, dont je vais, MONSEIGNEUR, avoir l'honneur de rendre compte à V. A. S.

Je partis du Caire le 11. May 1714. accompagné d'un Diacre Surien Catholique d'*Alep*, homme très-ſage, très-zelé, & très-propre à me ſervir de ſecond dans ma courſe Evangelique.

Nous étant embarquez enſemble ſur le Nil le 11. au ſoir, nous ne pûmes arriver que le 13. au matin à d'*Agoüé*, petit Bourg à une journée du Caire, ſur la rive droite du bras du Nil, qui deſcend à *Damiette*. Nous reſtâmes même tout le jour à manœuvrer, & à voguer vis à vis d'*Agoüé*, nôtre Bateau échoüant à tout moment ſur le ſable, les eaux étant fort baſſes. Pendant cet embarras je mis pied à terre pour aller viſiter ſept ou huit

maisons de Chrétiens, qui habitent ce Bourg. Le temps me permit de leur faire une instruction. Le profit fut, qu'ils me promirent de se préparer pour se confesser à mon retour, n'ayant pas eû occasion de le faire depuis plusieurs années. L'experience m'a appris que tous ces Coptes n'ont besoin que d'être instruits pour embrasser la foy orthodoxe. Mais il faut les cultiver, car ils sont du nombre de ceux, dont parle S. Paul, qui se laissent aisément emporter çà & là, & à tout vent, en fait de doctrine, n'ayant pas assez de lumieres pour discerner le bon grain du mauvais, que les ennemis de l'Eglise leur presentent.

Ephes. ch. 4.

Je retournay le soir à mon Bateau, & nous démarâmes dès ce soir même de d'*Agoüé*. Ce petit Bourg, qui n'a rien de con-

ſiderable par luy-même, eſt celebre par la demeure d'un inſigne voleur nommé *Habib*. Cet homme, qui s'eſt rendu redoutable par tout le païs, pille, & ravage impunément par terre & par eau, tout ce qu'il trouve en ſon chemin. Chaque Bâtiment, qui deſcend à Damiette, ou qui monte au Caire, luy paye un tribut. Outre cela il choiſit tout ce qu'il y a de meilleur parmi les marchandiſes, & ſe l'approprie ſans dire pourquoy; qui que ce ſoit n'oſe luy réſiſter, & ce qui eſt étonnant, c'eſt que le Pacha avec ſes ſept corps de milice, & vingt-quatre Sangiares du Caire ſçait tout ce brigandage, & n'a pas la hardieſſe de s'y oppoſer. Nous avions ſur nôtre bord deux ou trois Janiſſaires, qui emmenoient avec eux une troupe d'eſclaves noirs, de l'un

& de l'autre ſexe. Un grand vaurien Arabe, qui eſt l'homme de confiance & de main de l'inſigne voleur *Habib*, vint tout ſeul avec un bâton à la main viſiter tous ces eſclaves. Il emmena ceux qu'il trouva à ſon gré, & les conduiſit au Serail de ſon maître. Nos Janiſſaires ſe contenterent de gronder, & le laiſſerent faire.

Cet *Habib*, dont je viens de parler, étoit autrefois peſcheur, de peſcheur qu'il étoit il s'eſt fait chef d'une troupe de vagabons Arabes, & les commande depuis vingt à trente ans. Il loge à d'*Agoüé* dans une eſpece de Palais aſſez propre, ſur le bord de la riviere. Il a deux ou trois cens chevaux dans ſes écuries, & autant de Cavaliers toûjours prêts au brigandage. Pluſieurs milliers d'Arabes luy

obéïſſent, & les deniers publics, qu'on porte du Village au Divan du Caire, ſont très ſouvent enlevez par ſes gens. Il a une adreſſe admirable pour s'enfuir, quand il eſt attaqué par des forces ſuperieures. On me demandera icy, comment il ſe peut faire que des Puiſſances ne ſe joignent pas enſemble, pour le détruire ? Je répondray qu'il a un moyen ſûr de ſe maintenir dans le petit Royaume qu'il s'eſt fait. Il envoye tous les ans de riches preſens de ſon butin, aux principaux Beys, ou Sangiares du païs, & moyennant ces liberalitez, ils le laiſſent maître de faire tout ce qu'il veut. D'ailleurs il eſt d'un ſecours toûjours prêt pour venger les querelles particulieres, qu'ils ont les uns contre les autres. Il n'y a que trois mois qu'il ravagea un grand

Village appartenant à *Ismain* Bey, & qu'il y massacra une centaine de personnes, & cela à la sollicitation de *Gaithas* Bey ennemi d'*Ismain* Bey.

Le 16. May, après être sorti de ce coupe gorge, nous abordâmes à *Mansoura* petite Ville sur la droite du Nil, celebre par la défaite & la prison de S. Loüis Roy de France. Nous en partîmes à dix heures du matin. Nous traversâmes la riviere pour passer au *Delta*, & continuant nôtre route par terre, nous arrivâmes sur le midy à *Desmayer* village qui n'est habité que par des Mahometans. C'est en ce lieu que se fait le sel Armoniac le plus estimé de toute l'Egypte.

Ce sel se fabrique dans des fours, dont le dessus est fendu en long, & en plusieurs endroits. On pose sur ces fentes vingt ou

trente

trente bouteilles de verre rondes, d'environ un pied & demi de diametre, avec un col d'un demi-pied. On ferme bien ces bouteilles, on les remplit de ſuye avec un peu de ſel marin, & d'urine de beſtiaux. Enſuite on éleve un plancher de terre graſſe, & de brique qui couvre tout, excepté le haut du col des bouteilles, qui eſt à l'air. Alors le feu ſe met dans le four, & y eſt entretenu continuellement pendant trois jours, & trois nuits. Le flegme des matieres contenuës dans les bouteilles s'exhale, & les ſels acides & alkalis ſe rencontrant, & s'accrochant les uns aux autres proche du col, forment une maſſe blanche & ronde. L'operation étant finie, on caſſe toutes les bouteilles, & on en tire ces maſſes, qu'on nomme ſel Armoniac. Il eſt

à remarquer que la suye dont j'ay parlé, est produite par la fumée de ces mottes à brûler, qu'on nomme *gellée* en Arabe. Elles sont formées de la fiante des animaux. Toute autre fumée ne seroit pas propre à se condenser en sel Armoniac.

De *Démayer* nous poursuivîmes nôtre chemin jusqu'au Village de *Bolquas*, & de-là jusqu'à *Sainte Gemianne*, où nous arrivâmes au Soleil couchant. Depuis *Bolquas* en tirant vers le Nord jusqu'à la mer, c'est une plaine d'une ou deux journées de long & de large, couverte toute l'année de bufles à millier, de bœufs, & de moutons. Des Bouviers & des Bergers les gardent. Les eaux du Nil l'inondent la moitié de l'année, & la fertilisent. Elle ne produit pourtant que des herbes de pâ-

turage, & quelques broſſailles. Au milieu de la plaine s'éleve une ancienne Egliſe à 22. dômes, dont l'aſpect eſt fort riant de près & de loin. Elle eſt dédiée à ſainte *Gemianne*, c'eſt ainſi qu'on nomme cette Sainte communément, mais ſon veritable nom eſt *Damianne*, ainſi que je l'ay lû dans tous les Martyrologes Coptes & Arabes.

Cette Sainte étoit fille unique du Gouverneur de *Pharamia* nommé Juſte. Elle fut martyriſée ſous l'Empereur Diocletien à la tête de quarante Religieuſes, dont elle étoit Abbeſſe, & dans le même lieu, où l'on voit encore ſon Egliſe, & les reſtes de ſon Convent. La mort de cette illuſtre Vierge arriva le 18. Janvier. Sa Fête, & la Dedicace de ſon Egliſe ſe celebre le 18. May. Juſques-là la tradition des

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

Coptes ne contient rien que de raiſonnable; mais voici les viſions dont ils ſe repaiſſent aujourd'huy.

Ils ſoûtiennent que pluſieurs Martyrs avec la ſainte Vierge Reine des Martyrs, & ſainte *Gemianne* deſcendent du Ciel en plein jour dans l'Egliſe de cette Sainte, & ſe font voir au peuple pluſieurs fois l'année; mais beaucoup plus viſiblement le jour de la Fête de la Sainte au mois de May. L'extravagance de cette opinion a pour fondement certaines ombres formées par la reflexion des rayons du Soleil. La Catoptrique explique de quelle maniere ces ombres ſe forment, ſans recourir à un miracle. Voici donc tout le myſtere. Il y a joignant l'Egliſe & à ſon couchant, une grande ciſterne au milieu d'une plate-forme,

où s'assemblent continuellement ceux, qui y viennent puiser de l'eau. Le Soleil dont les rayons frappent tout ce monde assemblé sur la plate-forme, reflechit confusément leurs images sur la blancheur des murs du dôme de l'Eglise, qui ne reçoit son jour, que par une petite fenêtre d'un pied ou deux en carré. Ce miracle est aussi commun, qu'il est naturel. Cependant les Coptes transportez de joïe, & d'admiration, s'écrient à la vûë de ces images reflechies : *Voilà les Saints du Paradis, qui viennent en foule nous rendre visite.* Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les differentes couleurs des habits des hommes & des femmes, qui se promenent sur la plate-forme, venant à s'y peindre sur les murs interieurs du dôme, nommé par excellence le dôme des

apparitions, les peuples à la vûë de ces nouveaux objets qui ſe remuënt, & qui marchent, pour ainſi dire, à meſure que les hommes & les femmes font de differens mouvemens, ſe mettent à crier & à ſaluer les Saints qu'ils s'imaginent voir. Si l'objet eſt verd, ils le prennent pour ſaint *George*, & le ſaluënt; ſi l'objet eſt rouge : *Voilà ſaint Mennas Martyr*, diſent-ils, *ſaluons-le*; ſi l'objet eſt jaune, ils le prennent pour ſaint *Victor*, & luy adreſſent le ſalut. Ils affectent ces differentes couleurs à ces differens Saints, parce qu'ils leur ſont ordinairement repreſentez ainſi colorez dans leurs tableaux.

Mais lorſque les puiſeurs d'eau en répandent autour de la ciſterne, la reflexion de cette eau, venant à ſe peindre ſur les murailles de la Chapelle, alors ce

peuple ignorant & groſſier ne ſe tenant plus de joïe, s'écrie: *Voilà la Reine du Ciel revêtuë de ſon grand manteau blanc. Non*, s'écrient les Arabes, *c'eſt ſainte Gemianne*, & ils la ſaluënt, en ſe proſternant à terre. Ainſi les avis étant partagez, tous crient, conteſtent, & chantent des Hymnes; c'eſt un charivari effroyable cauſé par l'ignorance & la ſuperſtition des Coptes, mais qui fait pitié à ceux qui la connoiſſent.

Vous me demanderez, MONSEIGNEUR, quelle étoit ma contenance pendant ce ſpectacle? D'un côté je ne pouvois m'empêcher de rire de tant d'extravagances, dont j'étois témoin, & de gémir de l'autre de la ſtupide crédulité de ces pauvres Coptes aveugles, & conduits par d'autres aveugles. Je n'oſois pas

cependant parler, car je n'euſſe pas été en ſûreté au milieu d'une populace enyvrée de ſes folles préventions, ſi j'avois voulu rompre le ſilence pour leur en découvrir le ridicule; mais des Soldats Turcs & Arabes, que la curioſité avoit fait venir à cette Fête, firent beaucoup mieux, que je n'aurois pû faire pour les détromper; car ils allerent fermer la fenêtre du dôme des apparitions, & firent écarter tout le monde, qui étoit expoſé au Soleil ſur la plate-forme, & alors tous les Saints prétendus diſparurent. Ainſi finit ce miracle ſi celebre parmi les Coptes.

La plaine qui environne de toutes parts l'Egliſe de ſainte Gemianne étoit couverte, depuis ſept ou huit jours, de tentes, ſous leſquelles campoit une infinité de Chrétiens, & de Ma-

hometans. Le Lieutenant du Gouverneur de la Province y avoit ſon grand pavillon avec une garde de Cavalerie, pour empêcher le deſordre. On égorgeoit continuellement des veaux, des cabris, & des agneaux. Toutes ſortes de denrées y étoient venduës, poiſſon, viande, & eau-de-vie. On voyoit en differentes parties de la plaine des courſes à cheval, l'exercice du javelot, la lutte, les danſes, & les feſtins; mais je vis peu de pratique de devotion pour une Fête ſi ſolemnelle parmi les Coptes. Leurs Prêtres accourus de pluſieurs Villages du *Delta*, ne ſongeoient qu'à ſe réjoüir, ils parcouroient les tentes pour manger & boire; j'en euſſe fait autant, ſi je les euſſe crû.

Comme il m'étoit très-important d'être bien avec eux pour

n'être pas mal avec leur peuple, & me conserver un libre accès chez eux pour les instruire, je me joignois aux uns, & aux autres pour prendre mes repas en leur compagnie, & avoir occasion de leur dire un mot à propos sur leurs erreurs : mais le temps étoit peu favorable à mon dessein, ils étoient plus d'humeur à avaler sept ou huit grands verres d'eau-de-vie, qu'à m'écouter. Ils trouvoient même fort mauvais que je ne busse que de l'eau. J'avois beau leur dire que leur boisson ruinoit leur santé, & n'édifioit pas leurs disciples. Sur la fin du repas plusieurs n'étoient plus en état de m'entendre.

Je ne laissay pas d'avoir quelques conferences avec ceux d'entre eux, qui me parurent les plus capables d'entendre raison.

Je les fis convenir, qu'ils étoient dans l'erreur sur plusieurs articles de la Religion, & que plusieurs de leurs cérémonies étoient autant d'abus, & de superstitions. Ils me promirent que dans le voyage qu'ils font tous les ans au Caire, ils me viendroient voir, pour s'instruire avec moy des dogmes Catholiques, & prendre les moyens de desabuser leurs Paroissiens de leurs fausses imaginations. C'est ce qui me fit prendre dès-lors la résolution d'établir à mon retour au Caire des Conferences pour les Ecclesiastiques Coptes. Je cherche presentement les moyens d'executer ce projet, persuadé comme je le suis, que si avec le secours de Dieu nous venons à bout de faire entrer les Pasteurs dans le bercail de Jesus-Christ, leurs

brebis les y suivront incontinent après.

Cette Fête Coptique étant finie le 19. May on plia les tentes, & tout le monde décampa deux heures avant le jour. Je partis de mon côté avec mon compagnon, & nous arrivâmes avant le lever du Soleil à *Besſath Enneſſara*, Village où il y a une Chapelle dédiée à S. George. Les habitans prétendent avoir dans leur Eglise des apparitions des Saints beaucoup plus distinctes, que dans celle de sainte *Gemianne*. Un jeune Cpote du Caire bon Catholique que j'avois avec moy, voulut faire entendre à ses camarades que ces sortes d'apparitions n'avoient rien de surnaturel, il fut traité d'heretique, & d'excommunié.

Le 20. nous nous embarquâ-

mes à *Diaſt*, & nous remontâmes le Nil juſques à *Manſoura*. Cette Ville étant très-peuplée de Coptes, qui y ſont ſans inſtruction, & ſans Egliſe, je crûs devoir y ſéjourner cinq ou ſix jours. Les Grecs de la ville de Damas qui ſe ſont établis à *Manſoura*, & à qui j'avois été particulierement recommandé, me reçûrent chez eux avec beaucoup de charité. Ils prirent ſoin eux-mêmes d'aſſembler les Chrétiens de la ville, qui apprirent mon arrivée avec joïe. Ils vinrent me la témoigner, & me dirent que Dieu m'avoit envoyé tout exprès, pour entendre leurs confeſſions, qu'ils n'avoient pû faire depuis pluſieurs années à aucun de leurs Prêtres, pour les raiſons qu'ils m'expliquerent.

Je ne perdis point de temps. Je commençay mes inſtructions

ſur les avantages, & la neceſſité du Sacrement de Penitence, & je leur enſeignay les moyens de s'en approcher dignement, & avec fruit. Nous fîmes enſemble l'examen de conſcience ſur les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, ſur les ſept pechez mortels, & ſur les differens devoirs de leur état.

Je m'appliquay ſur-tout à leur faire bien comprendre les motifs, qui devoient exciter dans leurs cœurs une douleur ſincere de leurs pechez, & la réſolution de ne les plus commettre, & d'éviter à quelque prix que ce fût, les occaſions les moins dangereuſes d'y retomber.

Après avoir paſſé quelques jours dans ces préparations au Sacrement de Penitence, j'entendis les confeſſions de pluſieurs d'entre eux, & je donnay la ſainte

Euchariſtie à ceux, qui me parurent les mieux diſpoſez.

Je vis avec une conſolation que je ne puis exprimer la ferveur que Dieu mettoit dans ces bonnes gens. Ils me donnerent de leur part toutes ſortes de marques de reconnoiſſance du ſervice, que je leur rendois.

Après avoir ainſi inſtruit les peres & meres, je les priay de m'amener leurs enfans pour leur faire le Catechiſme. Cet exercice eſt un des plus importans de nos Miſſions, & que nôtre Compagnie nous recommande très-inſtamment. Je m'en acquittay dans cette occaſion pour prévenir de bonne heure ces jeunes enfans contre les fauſſes opinions, que leurs Maîtres d'Ecole leur enſeignent.

Ce fut dans cette ville de *Manſoura*, que je vis pour la premiere

fois des fours où l'on fait éclore les poussins. Ces fours sont rangez l'un sur l'autre en differens étages, dans un double rang, qui forme une espece de dortoir. On fait un feu moderé dans un des étages, les autres sont couverts des œufs qu'on veut faire éclore. Ils s'échauffent doucement durant vingt-un ou vingt-deux jours, après lesquels toutes les cocques s'entr'ouvrent, & les poussins sortent.

Le 25. au soir je me rendis par eau à *Sammanoud* gros Bourg dans le *Delta*, sur le bord du Nil à trois ou quatre lieuës de *Mansoura* en venant au Caire. C'étoit autrefois une ville Episcopale, nommée en Latin *Sebennytus*, voisine de la ville de *Busiris*, au rapport des anciens Geographes. J'y trouvay un grand nombre de Chrétiens avec une Egli-

ſe du nom de *S. Abanoud* jeune Egyptien, qui à l'âge de 12. ans répandit ſon ſang pour Jeſus-Chriſt ſous l'Empereur Dioclétien. La foy, le courage, & l'innocence de ce jeune Martyr me donna une ample matiere pour faire des inſtructions aux Chrétiens de cette ville, concitoïens de ce jeune Saint.

Le 27. du même mois j'allay à la grande *Mehallé* capitale de la Garbie, l'une des deux Provinces du *Delta*. Le *Delta* ſe diviſe en deux Provinces ou Gouvernemens, qui ſont la *Garbie* & la *Menoufie*. Celle-cy au Midy, l'autre au Nord. Cette capitale de la Garbie eſt plus grande que Damiette & que Rozette. Elle eſt entourée d'une infinité de Villages dans une vaſte plaine couverte de bled, d'orge, de ris, de palmiers, de ſafran bâtard,

& d'autres plantes & legumes. Elle eſt la réſidence d'un Bey, ou Sangiac Gouverneur de la Garbie. Il s'y fait un grand commerce de toile. Un petit canal du Nil portant Bateau, qui ſort du bras du Nil de Damiette vers la pointe Meridionale du Delta, fait toute la richeſſe de cette Ville. Il arroſe la *Menoufie*, la ville de *Mehallée*, toute la Garbie, & va ſe jetter dans la mer vers *Brullos*. Les Chrétiens de Mehallée, qui ſont en grand nombre, n'y ont qu'une petite Egliſe, ou Oratoire inconnu aux Turcs. Ils ne peuvent s'aſſembler & faire des prieres publiques qu'à *Samannoud* à deux lieuës de-là. Le *Mechaber* ou Receveur du Bey me reçût chez luy. J'y demeuray deux jours pour y faire ma Miſſion, qui graces à Dieu n'y fut pas inutile.

Le *Mechaber* disoit tout haut après mes instructions, que la doctrine Catholique que je leur prêchois, étoit bien plus raisonnable, que celle qu'on leur avoit enseignée.

La fabrique du sel Armoniac se fait à *Mehallée* comme à *Damaïer*, mais il n'est pas si bon. Cette Ville a aussi des fours pour faire éclore des poussins.

Le 29. je retournay à *Samannoud*. Je logeay chez le Curé de S. Abanoud, homme plus moderé & plus sçavant que le commun des Prêtres Coptes. Voici pourtant les questions qu'il me fit. Il me demanda si nous croyons la divinité du Fils, & du S. Esprit; si nous admettions les Sacremens de Baptême, d'Eucharistie & de la Penitence; si nous recevions les Epitres de S. Paul, l'Epitre Catholique de

S. Jacques, l'Apocalypse; si nous reconnoissions 150. Pseaumes de David, & si nous observions les jeûnes. Il me soûtenoit opiniâtrément que nous adorions deux Dieux, parce que nous admettons deux natures en Jesus-Christ. Il faisoit un point de foy que le Sauveur eût été attaché à la Croix avec cinq cloux, un pour les deux pieds, deux pour les deux mains, & deux autres pour les deux bras. Il me reprocha que nous Latins & les Grecs, nous commettions un grand crime entrant dans les Eglises avec les souliers aux pieds. Il me fallut répondre publiquement à toutes ces questions. Telle est l'ignorance des Coptes, sur tous les points de nôtre Religion. Ils sont Chrétiens, la difficulté est de les rendre Catholiques. C'est une œuvre qui dépend premie-

rement de la miſericorde de Dieu, & enſuite de la patience & des ſoins continuels des Miſſionnaires que Dieu leur envoye.

Le 13. May qui étoit cette année le jour de la Fête-Dieu, je me tranſportay au village de *Bhabeit*, c'eſt-à-dire en Arabe, maiſon de beauté. J'y vis en effet les reſtes d'un des plus beaux, des plus vaſtes, & des plus anciens Temples d'Egypte; toutes les pierres ſont d'une longueur & d'une épaiſſeur énorme, toutes de marbre granit, ornées la pluſpart de ſculptures, qui repreſentent en demi-relief des hommes & des femmes, & toutes ſortes de Ieroglyphes. Pluſieurs de ces pierres portent la figure d'un homme debout, un bonnet long, & pointu en tête, tenant deux gobelets dans les

deux mains, & les preſentant à trois ou quatre filles, qui ſont pareillement debout, l'une derriere l'autre. Ces filles ont un javelot dans une main, & un bâton plus court dans l'autre, & ſur la tête une boule entre deux cornes longues & déliées. D'autres pierres ſont embellies de diverſes images Ieroglyphiques d'oiſeaux, de poiſſons, & d'animaux terreſtres. Un pillier d'un beau granit fort haut, & fort maſſif, ayant dans ſa partie ſuperieure quatre entailleures aux quatre faces, paroît avoir été conſtruit pour ſoûtenir les arcades & les voûtes de ce grand édifice. Chaque face du pillier preſente aux yeux une tête de femme gravée plus grande que nature. Ces graveures n'ont ſouffert aucune injure, ni du temps, ni du Soleil, ni des Arabes.

Herodote avec toute l'antiquité parle d'un Temple construit au milieu du *Delta* dans la ville de Busiris, consacré à la Déesse Isis femme d'Osiris, si respectée par les Egyptiens. Il paroît plus que probable, que ce Temple, dont je viens de décrire les restes, étoit ce Temple même de la Déesse Isis, & que la ville de Busiris, dont parle Herodote, est la ville même de *Bhabeit* située au milieu du *Delta* proche *Sebennytus* ou *Samannoud.* Mon opinion est d'autant plus croïable que dans tout le reste de l'Isle, il est inoüi, qu'on ait trouvé aucun vestige, ni grand ni petit d'aucun monument de marbre, ou de pierre qui puisse convenir à d'autres Divinitez qu'à la Déesse Isis.

Les ruines de ce Temple, que je dis être le Temple de la Déesse

Isis auprès de *Bhabeit*, ont environ mille pas de tour. Elles sont à une lieuë du Nil, & à deux ou trois lieuës de *Samannoud* & de la grande *Mehallée*, vers le Nord à vingt-cinq ou trente lieuës du Caire. Dans ces ruines on ne trouve ni brique, ni plâtre, ni ciment, ni pierre commune. On ne voit que grosses masses de marbre granit.

Les Etrangers ne viennent point en cette Ville, & n'en sortent pas en sûreté, à moins qu'ils n'ayent pris des mesures pour se mettre à couvert des insultes des Arabes. La raison de ce peu de sûreté est l'extravagante persuasion, où ils sont qu'on ne vient chez eux, que pour foüiller & enlever les trésors, qui sont, disent-ils, cachez sous les débris du Temple, & c'est pour eux un prétexte legitime de ne laisser

aux

aux voyageurs que leur chemiſe

Etant bien & dûëment avertis de ces favorables traitemens des Arabes du païs, nous prîmes en gens ſages nos précautions. J'avois avec moy mon Chrétien d'Alep, deux domeſtiques du Chek Soliman riche Marchand Turc de *Samannoud*, connu pour tel, & accredité dans le païs. Comme nous étions à contempler ces reſtes du Paganiſme, trois voleurs à cheval vinrent fondre ſur nous, la lance à la main. *Que faites-vous là*, nous dirent-ils d'une voix feroce? *Nous cherchons*, répondirent tout doucement mes compagnons, *une piece de marbre pour ſervir de meule au moulin à l'huile du Chek Soliman.* Cette parole de mes compagnons, ſoit qu'elle fût en effet un ordre de leur maître,

soit une honnête défaite, leur fit changer de ton. *Vous êtes les bien-venus*, nous dirent-ils, *mais n'apportez-vous rien avec vous ?* Comme nous ne leur répondîmes, qu'en leur montrant nos vieux & méchans habits : *Je vois bien*, nous dit l'un d'eux, *que vous n'êtes pas si riches, que vôtre maître, & qu'il n'y a rien à gagner avec vous.* Ils passerent ensuite leur chemin, & nous le nôtre, bien contents d'être défaits de leur compagnie.

Le 1[r] Juin après midy nous mîmes à la voile à *Samaunoud*, & le 3. à quatre heures du soir ayant un vent favorable, nous débarquâmes à *Boulacqs*, qui est le port du Caire. Mon intention avoit été de repasser par d'*Agoüé* pour tenir ma parole aux Chrétiens de ce Bourg, dont j'avois été très-satisfait ; mais les

passagers qui étoient avec moy dans le Bateau, ne voulurent jamais souffrir, qu'on mît pied à terre, apprehendant de se trouver la nuit dans cette caverne de voleurs, où regne le fameux *Habib*, dont j'ay parlé. Nous vînmes donc en droiture au Caire.

A mon retour je commençay par remercier Dieu de la protection qu'il m'avoit accordée pendant toute ma course Evangelique. Après m'être acquité de ce premier devoir, je n'eûs rien de plus pressé à faire que d'aller visiter les Coptes de cette Ville.

Les visites que je venois de rendre à leurs freres de la basse Egypte, dont ils avoient reçû de toutes parts des nouvelles qui m'étoient favorables, avoient augmenté leur bien-veillance

pour moy. Ils m'en donnerent mille marques dans nôtre premiere entrevûë : mais ce qui m'a été le plus avantageux, & ce qui me le ſera de plus en plus pour leurs inſtructions, c'eſt qu'ils me voyoient beaucoup mieux inſtruit de la doctrine Coptique, & par conſéquent plus en état de la combattre. Je le ferois ce me ſemble plus aiſément, & avec plus de ſuccès, ſi j'avois affaire à des hommes habiles, ou du moins dociles. Mais il y a bien du deſavantage à avoir pour adverſaires des gens groſſiers, ignorans, durs, & entêtez dans leurs opinions, tels que ſont la pluſpart des Coptes. Je ne me ſens pas cependant rebuté, par la grace de Dieu, de la difficulté de mon ouvrage. Au contraire mon zele s'anime à la vûë de l'état déplorable où l'infide-

lité, & plus encore où le défaut d'inſtruction a réduit ces malheureux Chrétiens. Le deſir que j'ay de contribuer à leur ſalut, m'a fait entreprendre un troiſiéme voyage pour aller viſiter les Chrétiens de la haute Egypte. L'eſperance d'en reconcilier un ſeul à l'Egliſe Romaine m'étoit un motif ſuffiſant, pour m'expoſer tout de nouveau aux riſques d'une ſi pénible entrepriſe. Mais je me confiay en la bonté divine, qui voudroit bien ſe ſervir d'un inſtrument auſſi vil, que je le ſuis, & me proteger dans l'execution d'un deſſein, que je ne formois que pour ſa gloire, & pour le ſalut de ces peuples, qui ont eû part au merite de ſon Sang. Je ſouhaite, MONSEIGNEUR, que le récit de ce troiſiéme voyage puiſſe être agréable à V. A. S.

Je m'embarquay au vieux Caire le 3. Septembre 1714. sur un petit Bâtiment appartenant à un Prince Arabe qui commande à *Doüer*, *Der*, *Aboutigé*, *Settefé*, & à plusieurs autres Villages circonvoisins éloignez du Caire d'environ 75. lieuës. L'Intendant de sa maison nommé *Mallem-Fam* Copte à demi Catholique, & qui m'a toûjours témoigné une amitié singuliere, m'avoit invité à le venir voir, & à luy porter quelques remedes, pour le guérir d'un mal, dont il se plaignoit depuis long-temps. Il crût me déterminer plus efficacement à cette visite, en me mandant qu'il me donneroit des facilitez, pour aller visiter la fameuse Eglise des Martyrs à *Assena* dans le fond du *Saïd*. Je ne voulus pas perdre en effet une si belle occasion de prêcher sans

bruit & en ſûreté la foy orthodoxe dans ces lieux heretiques de la haute Egypte. Ce voyage avoit un beau prétexte, pour faire taire les mal intentionnez, en leur diſant que j'allois en pelerinage au Sanctuaire d'*Aſſena*, pelerinage fort ordinaire, & fort en réputation dans ce païs.

Je me choiſis pour compagnon de mon voyage un Armenien Catholique d'Alep nommé Michel. Nous nous mîmes ſur l'eau avec un bon vent le 3. Septembre après 'midy, & nous nous trouvâmes le lendemain à la pointe du jour proche la ville de *Beniſoüef*. Un Brigantin des Corſaires du Nil ſortant de deſſous le cap d'une petite Iſle, venoit fondre ſur nous; mais nos gens, qui n'étoient qu'au nombre de vingt, prenant incontinent les armes, & tirant ſur ces voleurs,

en les chargeant en même temps d'injures avec grand bruit, les obligerent à virer de bord, ſans oſer nous attaquer. Nous continuâmes nôtre route, laiſſant à nôtre droite *Halabié* village, *Bebé*, *Fechne* deux gros bourgs, *Abougergé* village, & la ville de *Menié*, que quelques-uns diſent ſans raiſon l'ancienne Thebes à 45. lieuës du Caire. A nôtre gauche nous laiſſâmes *Cheik*, *Abou Ennour*, *Cherouné*, *Gerabié*, & le *Mont des oiſeaux*, ainſi nommé à cauſe de la multitude d'oiſeaux de toutes eſpeces, qui y font entendre continuellement leurs ramages. Nous reſtâmes deux heures ſur l'ancre à *Souadi* le cinquiéme au matin à une lieuë au deſſus de *Menié*.

C'eſt à *Souadi* que commencent les grottes de la baſſe Thebaïde. La perſpective que for-

ment les divers rangs & les bizarres ouvertures de ces grottes, l'immenſe étenduë du Nil, qui unit par une ſeule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes, qui bordent l'Egypte à ſon Levant, & à ſon Couchant, la multitude des Bâtimens à rames & à voiles, dont ce fleuve eſt couvert, le nombre prodigieux de Villes, & de Hameaux, qui forme differentes Villes, les foreſts d'Acacias, de Sycomores, & de Palmiers, qui font briller leur verdure au deſſus des flots: tout cela preſente aux yeux un ſpectacle, qui les charme. Je ne ſuis point ſurpris que les Romains ayent eû la curioſité de faire des voyages en Egypte, pour joüir du plaiſir de voir tous ces differens tableaux, que la nature plus habile, que tous les Peintres du monde, a voulu peindre

elle-même en ces lieux.

Ces grottes, dont je viens de parler, s'étendent juſqu'à *Manfelouth*, du même côté, c'eſt-à-dire au Levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute ſabloneuſe, à quelques endroits près, où il y a des habitations. Elle n'a qu'une demie-lieuë de largeur, depuis le pied de la montagne juſqu'au Nil; mais les terres qui ſont au Couchant de cette riviere, ſont très-fertiles, & s'étendent cinq ou ſix lieuës vers les montagnes, qui les bornent. Voici en peu de mots le plan de l'Egypte.

Le Nil coupe une plaine de cinq ou ſix lieuës de largeur, plus ou moins, ſerrée entre deux montagnes. La partie la plus étenduë & la plus abondante, eſt ordinairement à l'Occident. La plus étroite & ſtérile eſt à

l'Orient. Au-delà des deux rangs de montagnes, ce ne ſont que des deſerts & des ſables, qui aboutiſſent d'un côté à la Mer rouge, & de l'autre au Royaume de *Barca*.

Depuis *Soüadi* avançant toûjours vers le Midy, nous découvrîmes ſur nôtre droite *Bini*, *Haſſan*, *Rouda*, *Baïadié*, la ville de *Mellavi* à 55. lieuës du Caire, *Maſſara*, *Tarout*, *Eſcherif*, où le Canal de Joſeph prend ſa ſource, *Miſſara*; & le 6. au matin nous apperçûmes la ville de *Manfelouth* à 10. lieuës de *Mellavi*, enſuite *Sellam*, où toutes les maiſons ſont couronnées de creneaux, de perchoirs, & de tours, qui ſervent de retraite aux pigeons. Toutes les Villes & Villages de la haute & baſſe Egypte ont des Colombiers ſur les toits de la pluſpart des maiſons,

ou dans un coin de la basse-cour, avec cette difference que les Colombiers de la haute Egypte representent une tour quarrée, & ceux de la basse Egypte sont composez de plusieurs tourelles faites en cône, & construites en rond. On dit communément dans le *Saïd* qu'un pere de famille, qui est à son aise, ne donneroit pas sa fille en mariage à un jeune homme, qui n'auroit pas chez luy un Colombier.

Après avoir quitté *Sellam* nous passâmes devant *Monquabat*, la ville de *Siouth* à 70. lieuës du Caire, le bourg de *Quathià*, & le même jour 6. de Septembre nous abordâmes après midy à *Aboutigé* distante de 3. lieuës de *Siouth*.

Le Prince Arabe nommé *Hamed Abouaith*, qui commande dans ces quartiers, étoit à *Der*,

& ſon Intendant étoit demeuré malade à *Settefé*. Son Valet qui m'étoit venu prendre au Caire, alla porter à ſon Maître la nouvelle de mon arrivée. Pour arriver à *Settefé* il fut obligé de marcher trois lieuës dans l'eau juſqu'à la ceinture, & même quelquefois juſques au col. Les hommes de ce païs ſont accoûtumez à cheminer dans ces plaines d'eau, comme dans des plaines de terre; ils en connoiſſent toutes les routes, & c'eſt une neceſſité pour eux d'en être bien inſtruits, le Nil étant ſix mois à croître & à décroître, ſçavoir depuis le mois de Juillet & d'Aouſt, juſques en Novembre & Decembre. Ce Valet de l'Intendant nous amena le lendemain un Bateau plat, ſur lequel nous paſſâmes, & j'arrivay le ſoir à *Settefé*. L'Intendant qui m'attendoit

avec impatience, me reçût avec toutes ſortes de démonſtrations d'amitié, ſur-tout lorſque je luy preſentay les remedes que je luy avois apportez. Après quelques heures de converſation, je luy demanday la permiſſion d'aller viſiter les Chrétiens, & de faire les fonctions de ma Miſſion. Il me le permit aiſément. Je rendis mes premieres viſites au Curé de *Settefé*, ainſi que j'avois fait à *Aboutigé*. Je trouvay tous ces Curez auſſi ignorans les uns que les autres. J'en vis un à *Aboutigé*, qui n'avoit que 20. ans, & que ſon oncle Evêque du lieu avoit ordonné Prêtre à 17. quoiqu'il ne ſçût pas lire l'Evangile en Arabe, ni le Pſautier en ſa langue; ce qui eſt une preuve d'une groſſiere ignorance. Les Eccleſiaſtiques de *Settefé* font leurs occupations de tenir un

Livre de compte dans des greniers publics, où l'on ſerre le froment, les féves, & les lentilles; ou bien ils ont la direction des moulins à huile, qui ſont fort communs dans le païs. Ces fonctions ordinaires des Curez & des Prêtres donnent à juger des inſtructions, que les peuples en reçoivent, & de quelle neceſſité il eſt d'envoyer des Miſſionnaires en tous ces quartiers pour inſtruire les Paſteurs, & leurs troupeaux.

A l'occaſion des moulins à huile, dont je viens de parler, je diray qu'il ne faut pas croire que ces moulins ſoient pour faire de l'huile d'olive. On ne trouve icy que celle qu'on y porte de Syrie, ou de Grece. Les Oliviers ſont très-rares dans tout le païs. L'huile, dont on ſe ſert pour éclairer, ou pour manger,

est faite de *Sesame*, qu'on appelle *Sirege*, c'est-à-dire, huile à éclairer ; ou de *Carthames* en Arabe *zeit-helou*, c'est-à dire, huile douce, ou de *lin* en Arabe *zeit-har*, c'est-à-dire, huile forte, ou de graine de laituë sauvage, dont le nom Arabe est *selgeam*. On mêle quelquefois les graines de laituë, & de carthame dans un même moulin pour les moudre ensemble. L'huile d'olive appellée en Arabe *zeit-thaieb*, c'est-à-dire, huile excellente, est très-rare dans le *Saïd*, comme je l'ay déja dit.

Je commençay ma Mission à *Aboutigé* & à *Settefé* par l'instruction des enfans, que j'assemblay tantôt dans les Ecoles, tantôt dans la maison de *Mallem-Fam*. Comme cet Intendant de la maison du Prince avoit très-bon

ſens, & étoit aſſez bien inſtruit des veritez Catholiques, il m'aidoit à convaincre d'erreur les Prêtres, & les anciens de ces deux Bourgades. Leur erreur au ſujet du Baptême eſt ſi extravagante, qu'on ne la pourroit croire, ſi l'on n'en étoit pas témoin oculaire, ainſi que je l'ay été.

Ils ne baptiſent les garçons qu'après quarante jours de leur naiſſance, & les filles qu'après quatre-vingt. La cérémonie du Baptême ne doit jamais être faite, ſelon eux, que dans l'Egliſe. Si par malheur un enfant eſt en danger de mort avant le terme de quarante jours pour les garçons, & de quatre-vingt pour les filles, on appelle un Prêtre dans la maiſon, qui fait ſur le malade quarante-deux onctions, ni plus ni moins avec de l'huile

benite : ſi l'enfant guérit, on luy confere le Baptême après ſes quarante jours ; s'il meurt avant le terme, ils l'abandonnent à ſon ſort. Je n'ay pas laiſſé de crier ſur tous les toits des maiſons des Villes & des Bourgades de la haute & baſſe Egypte, & d'annoncer à haute voix ces paroles
Joan. 3. de Jeſus-Chriſt : *Nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau, & de l'Eſprit ſaint.* A ce texte ſi formel de l'Evangile, ils m'oppoſoient l'onction, dont parle l'Apôtre ſaint Jacques dans ſon Epitre Catholique. J'avois beau leur répondre que cette onction eſt le Sacrement des malades baptiſez, dont parle l'Apôtre ; mais qu'il s'agit icy du Sacrement de Baptême inſtitué par Jeſus-Chriſt, pour effacer dans un enfant nouveau né la tache originelle du

peché ; que dans l'inſtitution de ce Sacrement le Sauveur du monde n'avoit fait mention que de l'eau, & non pas de l'huile. Pluſieurs d'entre eux ne concevoient pas, ou ne vouloient point concevoir ces raiſonnemens. Ceux cependant qui ſçavoient lire en Arabe, & qui liſoient avec moy dans nos ſaintes Ecritures ces paſſages ſi clairs & ſi diſtincts, furent obligez d'avoüer qu'ils avoient tort, & que j'avois raiſon, & me promirent de changer leur malheureuſe pratique, qui fermoit le Ciel à une infinité d'enfans.

Je n'omettray point icy une avanture, qui m'arriva à *Settefé*. Deux Chrétiens de *Der* qui m'avoient vû avec mon compagnon à *Aboutigé*, vinrent trouver le Prince *Hamed*, & luy dirent que deux Francs étoient arrivez à

Settefé pour cloüer les bords du Nil avec des cloux magiques, & pour détourner par leurs enchantemens, le débordement de ce fleuve.

Ce Prince ſe trouva fort embarraſſé d'une telle depoſition; mais heureuſement pour luy & pour nous, un Soldat du Caire, qui nous y avoit vû & connu, & qui par hazard ſe trouva preſent à cette accuſation, accuſa luy-même ces hommes d'être des calomniateurs, & répondit au Prince de nos perſonnes, l'aſſûrant que nous n'étions venus en ces quartiers, que pour faire du bien à tout le monde. C'eſt ainſi que la Providence prit ſoin de nôtre juſtification. Ce Soldat étant enſuite revenu à *Settefé*, nous raconta luy-même cette hiſtoire burleſque.

La verité eſt que dans le *Saïd*,

les Européans paſſent pour être Chimiſtes & chercheurs de tréſors. J'avois déja été averti au Caire de cette opinion qu'on avoit de nous.

Je ſéjournay dix jours à *Settefé*, catechiſant, exhortant, & prêchant en particulier & en public. J'euſſe bien voulu y faire plus de fruit, que je n'en fis: Dieu ne le permit pas. La dureté & l'obſtination des Coptes y eſt plus grande, que par tout ailleurs, & elle fut toûjours un obſtacle à mes inſtructions. J'aurois été bien content, ſi j'avois pû obtenir de *Mallem-Fam* mon hôte & mon ami, de faire une profeſſion publique de la Religion Catholique, mais le reſpect humain l'emporta ſur la verité connuë. Voyant donc tous mes efforts inutiles, je pris ma réſolution de prendre congé de luy;

ce que je fis le dix-neuviéme Septembre, en secouant la poussiere de mes souliers.

Toute la campagne étant couverte du débordement du Nil, je fus obligé d'aller attendre sur la pointe d'une longue levée, qui aboutit au grand lit du fleuve, la commodité d'un Bâtiment, qui devoit passer au pied de cette levée. Il y arriva le 20. Septembre. Nous nous embarquâmes à la pointe du jour sur ce Vaisseau, qui faisoit voile vers le Midy. J'avois des Lettres de recommandation pour la ville d'*Assena*, & pour plusieurs autres lieux de ma route. Nous cottoyâmes à nôtre droite les Bourgs de *Kimam*, *Selamoun*, *Themé*, où réside un *Cachef* ou Commandant, *Koum elârab*, *Mechta*, *Chahtoura*, *Cheik Zeineddin*, *Tahta* gouvernée par un au-

tre *Cachef* à quatre-vingt-dix lieuës du Caire. Nous laiſſâmes à nôtre gauche l'ancienne ville de *Kau* à demi ruinée, où l'on voit encore un vieux Temple de Payens. Je vis avec plaiſir pluſieurs petits champs élevez ſur les bords de la riviere, dont les chauſſées ſervent de rempart pour défendre le *Dora*, c'eſt-à-dire, le Millet d'Inde contre l'inondation du Nil.

Le *Dora* ou Millet d'Inde croît de la hauteur de huit ou dix pieds ſur une tige noüée & ligneuſe, comme le roſeau. Sa graine eſt à la cime, formant un bouquet bien rangé, & unique ſur chaque tige. On fait du pain de cette graine pour les païſans. Le Dora eſt meur en Novembre & Decembre. Si tôt qu'il eſt meur, on fait percher des enfans tout autour ſur des monceaux de

gazon, pour écarter les oiſeaux par le bruit de leur voix & le claquement continuel de leurs frondes. Ces enfans continuënt cet exercice juſques à ce que le Millet ſoit en état d'être coupé.

Le 21. deux heures avant le jour, on nous débarqua ſur le Port d'*Akmin*, ville très-jolie au Levant du Nil à 95. lieuës du Caire. Elle eſt gouvernée par l'*Emir Haſſan*, qui y fait regner le bon ordre, & la ſûreté. Les Chrétiens y ont une Egliſe la plus propre de toute l'Egypte. Je m'allay d'abord preſenter à l'Evêque Copte pour luy demander la permiſſion de dire la ſainte Meſſe. Il me la refuſa, & ſa raiſon fût que les hoſties, que j'avois apportées du Caire avec moy, & que je luy faiſois voir, étoient cuites depuis plus de quinze jours, d'où il concluoit, qu'elles

qu'elles n'étoient plus canoniques. Je ne pris point ſon refus en mauvaiſe part, ſçachant que la coûtume des Prêtres Coptes eſt en effet de ne conſacrer jamais, qu'avec une hoſtie cuite du jour même. Je retournay dans la maiſon de mon hôte, où je celebray ſecretement nos divins Myſteres ſur un autel portatif.

Un Miſſionnaire ne doit point ſe rebuter de l'aheurtement des Coptes à leurs coûtumes ; au contraire il doit travailler auprès d'eux avec patience, leur ouvrir ſouvent l'Evangile, pour lequel ils ont un grand reſpect, & leur repeter frequemment les mêmes veritez, pour vaincre peu à peu leur opiniâtreté dans leur ignorance, ſans leur donner jamais lieu de croire, qu'on ait du mépris pour eux.

Etant à *Akmin*, je me ſouvins

de la commission que M. le Maire nôtre Consul au Caire me donna avant mon départ. *Informez-vous*, me dit-il, *de la vérité des faits, que les voyageurs nous racontent icy du Serpent d'*Akmin, *& quel peut être le fondement de toutes les fables, qu'on débite à son sujet.* Voici donc ce que j'en appris d'un Ecclesiastique chez qui je logeay nommé *Semân abou Salomé*, le plus sçavant sans contredit de tous les Coptes de la haute Egypte. Il me dit que le Serpent en question se nomme *Haridy*; que l'opinion des Chrétiens & des Turcs est que ce Serpent est possedé de l'esprit, qui mit à mort les sept premiers maris de Sara. La grande raison qu'ils en apportent, est la prétenduë merveille de ce Serpent *Haridy*, qui ayant été coupé en pieces dans un bain public en

preſence de l'*Emir*, & ayant été mis enſuite durant deux heures ſous une eſpece de couvercle, en ſortit reſuſcité. Ce miracle & pluſieurs autres de cette nature, qu'on me raconta, me firent aiſément juger, que tous ces faits prétendus miraculeux, ne ſont que des tours artificieux d'un Bateleur Turc, qui nourrit deux ou trois Serpens ſur une montagne voiſine de Romelie, où il attire les voyageurs par l'eſperance d'y voir tout ce qu'on leur raconte du fameux Serpent *Haridy*.

On me propoſa comme aux autres de monter cette montagne, pour en être témoin; mais je répondis à ceux, qui m'en firent la propoſition, qu'il ne falloit point ſortir du Caire, pour voir de pareils miracles; & que dans la place de Romelie vis à

vis le Château, on y voyoit souvent des Bateleurs & des Charlatans, qui y apportent des Serpens privez, dont ils font mille tours d'adresse, qui ne surprennent & ne trompent que les sots. Je me souviens d'avoir lû dans Lucien, qu'un fameux Bateleur nommé Alexandre d'Abonotique, nourrissoit du temps de Marc Aurele deux grands Serpens de Macedoine, avec lesquels il faisoit des tours surprenans. Voilà tout ce qu'on doit penser du Serpent *Haridy* si celebre dans l'Egypte.

Je séjournay cinq ou six jours à *Akmin*, lisant & expliquant sans cesse aux Chrétiens mon Livre des Evangiles. Si l'Evêque du lieu, dont j'ay parlé, osoit se déclarer Catholique, ses Diocesains suivroient bien-tôt son exemple: mais le respect humain

le retient ainſi que pluſieurs autres.

Avant que de partir d'*Akmin*, j'allay ſaluer *Mallem Seliman Gannami* premier *Mebacher*, c'eſt à dire, premier Receveur & Secretaire de l'*Emir*. J'en avois reçû toutes ſortes de marques d'amitié. Un de Meſſieurs ſes freres, que je vis dans ſa maiſon, porte le nom d'un Saint, qui m'avoit été inconnu pour tel juſques à preſent, & qui ne ſe trouve en effet dans aucun Martyrologe, que dans celui des Coptes. Ce frere ſe nomme Pilate. Il ne faut pas croire que les Coptes prétendent que ce nouveau Saint ſoit quelque Confeſſeur ou Martyr, qui ait porté ce nom; mais ils ſoûtiennent que le Patron du frere du *Mebacher* eſt le Pilate même, ce Juge inique, & eſclave de ſa fortune, qui livra

le Redempteur du monde à la mort, & ils prétendent que ce perfide politique reconnut enfin son crime, & le lava dans les eaux du Baptême, & ensuite dans son propre sang, étant mort Chrétien & Martyr. La lecture de la Légende apocryphe, qui fait mention de cette conversion prétenduë, occupe dans les Eglises une partie de la nuit du Vendredy au Samedy Saint. J'en ay été témoin plus d'une fois.

Le 26. Septembre nous nous embarquâmes sur un Bateau, qui alloit à *Assena*. Ayant fait voile, nous passâmes assez loin de *Souhage*, qui est sur le bord Occidental de la riviere. Nous abordâmes deux heures après à *Memchié*, qui est situé sur le même bord. Ces deux gros Bourgs ou petites Villes sont gouvernez par deux differens *Cachefs*, c'est-à-

dire, Gouverneurs. Nous nous arrêtâmes à *Memchié*. Les Chrétiens me conduisirent au marché, où j'esperois trouver une plus grande affluence de peuple. J'y assemblay en peu de temps mon auditoire, je fis le Catechisme aux enfans, & une instruction aux personnes plus âgées. Je profitay de tout le loisir que me donna le Patron de nôtre Barque. Pendant que j'étois ainsi occupé, les voyageurs avec qui j'étois, allerent faire leurs provisions, & entre autres celle d'un espece de pâte singuliere nommée *Nedé*, qui ne se trouve qu'à *Memchié*. C'est ce qui a fait nommer ce Bourg *Memchié el Nedé*. Cette pâte se fait de grains de froment. On les fait germer, en les trempant dans l'eau pendant quelques jours, on les laisse secher ensuite, & étant sechez on

les broye sous la meule ; puis on les jette dans une chaudiere pleine d'eau pour les faire cuire jusqu'à une certaine consomption. De tous ces apprêts il se forme une espece de confiture très-douce & agréable, quoyque sans sucre & sans miel. Les gens du païs en font grand cas, & en sont fort friands.

Nous démarâmes de *Memchié* sur le soir, & nous arrivâmes avant le jour au port de *Girgé* capitale du *Saïd*, à cent lieuës du Caire, & à l'Occident du Nil. Ce nous fut un très-grand contre-temps de trouver le nouveau *Cachef* ou Gouverneur d'*Assena*, qui s'embarquoit pour aller se rendre à son poste. Si-tôt qu'il nous apperçût, il fit tirer sur nous quelques coups de feu, pour nous obliger à l'escorter, & à recevoir sur nôtre bord une

partie de ſon équipage. Il fallut ceder au plus fort, & marcher à ſa ſuite. Dix Barques rangées ſur deux lignes l'accompagnoient. Sa Galiote tenoit le centre. C'eſt ainſi que ce Gouverneur comme un petit Amiral, faiſoit route ſur le Nil au bruit des tambours, qui ſe faiſoit entendre de bien loin.

On dit que tous les autres *Cachefs* en uſent à peu près de même, lorſqu'ils navigent ſur ce fleuve. Il ne faut pas auſſi s'étonner qu'on les fuit du plus loin, qu'on découvre les banderoles, qui pendent au haut des mâts, & au bout des vergues de la Galiote du *Cachef*. A ce ſignal le Pilote cherche promptement la premiere Iſle, ou le premier Golfe pour s'y enfoncer & s'y cacher.

Pour nôtre malheur nous n'en

pûmes faire autant ; ainsi bon gré malgré, il fallut nous joindre à ces Barques & le suivre. Nous cottoyâmes à nôtre droite *Bardis* gouverné par un chef d'Arabes nommé *Mahemet abou Jouſef*, dont la Juriſdiction s'étend ſur *Beliené* & ſur *Cheik eſſeïd*, où l'on trouve des dattes rouges les plus belles, & les plus eſtimées du païs. Nous vînmes enſuite jetter l'ancre vis à vis *Beliené*, où nous reſtâmes toute la nuit. Dès le grand matin nous fûmes éveillez par le bruit d'un Convoy funebre, dont voici quelle étoit la marche & l'appareil.

Le corps mort étoit ſur une eſpece de brancart, porté par pluſieurs hommes ſur leurs épaules. Les parens & les amis du défunt l'environnoient par honneur ; ſuivoit après une longue

file de femmes couvertes de grands voiles blancs traînants juſques à terre ; des troupes de danſeuſes payées pour cette cérémonie les entre-coupoient. Ces danſeuſes faiſoient claquer leurs doigts ſur leurs mains, ou ſur des tambours de baſque en ſautillant, & chantant ; les autres ſoûpiroient, pleuroient & ſe lamentoient en jettant de grands cris, ou plutôt des hurlemens, comme des femmes qui ſe deſeſperent ; ce qui formoit un plaiſant contraſte. Les parentes & les amies qui vouloient paroître les plus affligées, ſe jettoient & ſe rouloient à tout moment par terre, ramaſſant à pleine main la pouſſiere, & la répandant ſur leurs têtes. La mere du défunt, & quelques autres fêmes qui l'accompagnoient, deſcendirent ſur le bord du fleuve,

& paîtrissant de la bouë avec de la terre & de l'eau, s'en barboüillerent le visage, & s'en couvrirent la tête & leur grand voile blanc, qui est la marque de leur deüil. Alors les unes redoublerent leurs hurlemens, & les autres recommencerent leurs danses & leurs chants. Jamais je n'avois encore été spectateur d'un tel appareil tragi-comique. On m'assura dès-lors que les Pompes funebres des Mahometans dans toute l'Egypte superieure étoient semblables à celle-cy. J'en ay été en effet témoin dans la suite plus d'une fois.

Le 28. nous laissâmes à nôtre droite *Bhageoura* & *Flou*, deux résidences de *Cachefs*. La premiere, qui est à cent dix lieuës du Caire, est gouvernée par un chef d'Arabes nommé *Hamet abou Jouséf*. La deuxiéme, qui est

éloignée de deux petites lieuës, a un cimetiere un peu élevé. On y vient enterrer les morts de *Bhageoura* & de plusieurs Villages d'alentour ; parce que leur terrain étant trop bas, ne pourroit pas mettre les sepulchres à couvert de l'inondation.

Le 29. Septembre nous vîmes sur nôtre gauche *Quassr*, *fau*, portant le titre de *Cacheflik* ou Gouvernement de *Cachef* ; *Samatha*, *Quena* autre *Cacheflik* à cent dix-huit lieuës du Caire, où se fait le transport des marchandises, qui débarquent à *Cosseir* sur la Mer rouge, anciennement Berenice. Les Nubiens y amenent quantité d'esclaves noirs, pour les vendre ensuite dans le reste de l'Egypte.

Vis à vis de *Quena* on découvre *Dandera* au Couchant du fleuve. C'étoit autrefois un Evêché nommé *Tentiris* très-celebre

par le voiſinage de l'Iſle de *Tabenne*, où S. Pacome avoit ſon principal Monaſtere, & d'où il venoit ſouvent à *Dandera*.

Aſſez loin de cette Ville on voit un Temple des anciens Egyptiens d'une grandeur & d'une hauteur ſurprenante, & un Auteur Arabe rapporte que ce Temple a autant de fenêtres que l'année a de jours, & que ces fenêtres ſont tellement diſpoſées, que chacune répondant à un degré du Zodiaque, reçoit l'une après l'autre les rayons naiſſants, que le Soleil y darde chaque jour. Je n'ay point été témoin de ce fait; mais j'ay vû auprès de *Dandera* une foreſt, qui merite qu'on en parle. C'eſt une foreſt de *Doms* ou Datiers ſauvages. Cet arbre que l'on ne voit en Egypte, que depuis *Girgé*, en tirant vers la Nubie, a cela de ſingulier ſur

tous les autres arbres, que ſon tronc ſe diviſant, & ſe fourchant en deux parties égales, chaque branche ſe ſubdiviſe en deux autres, qui ſe partagent chacune en particulier & de même façon en deux autres égales parties, juſques à ce qu'elles parviennent à la cime des dernieres branches. Ce ne ſont que ces dernieres branches qui produiſent des feüilles ſemblables à celles des Palmiers. Le fruit qui eſt de la couleur de ſon écorce, eſt gros comme une petite grenade. La chair en eſt ſi dure, qu'une hache bien affilée ne l'entame qu'avec peine. Les Païſans à qui la nature a donné apparemment des dents plus tranchantes, trouvent le moyen d'en venir à bout, & en font leurs délices. Ce fruit croît par pelotons au milieu des branches &

éloigné des feüilles, ſon noyau ſert de poignée aux vilbrequins. Cette foreſt de *Doms* qui eſt très-vaſte, fait un aſpect charmant. Si je ſçavois que ces arbres pûſſent croître en France, j'en envoyerois des fruits.

Malgré la beauté de cette foreſt, qui recréoit nos yeux, nous nous ennuyions fort de l'honneur que nous avions d'eſcorter le Gouverneur d'*Aſſena*; mais enfin nôtre Patron trouva moyen, ſoit par prieres, ſoit par adreſſe, de nous dégager de la gênante compagnie, où nous étions. Il mit promptement à la voile dans le milieu de la nuit. Nous nous ſauvâmes à la faveur des tenebres; & nous vînmes moüiller à la pointe du jour au port d'*Amnoud*, à quatre lieuës de *Qucna*. Ce Bourg & les environs obéïſſent à un Prince Arabe

nommé *Joſef* fils du Commandant de *Bhageoura*, mais avec dépendance du Pacha & des Puiſſances du Caire, qui commandent à tous les Chefs des Arabes, qui ont des Gouvernemens particuliers.

Dès que j'eûs mis pied à terre, je me rendis à la *Chouné*, c'eſt-à-dire, au Magazin public du froment & des legumes. Ces *Chounés* ſont de grandes cours fermées, où les grains ſont entaſſez en divers monceaux & expoſez à l'air. Des enfans à gage y font ſentinelle le long du jour contre une armée d'oiſeaux, que ces grains attirent de toutes parts. Ces enfans malgré leurs clameurs & les induſtries, dont ils ſe ſervent pour les mettre en fuite, ont toutes les peines du monde à défendre leur terrain. Ces oiſeaux plus fins que ces enfans,

s'aguerriſſent contre tous leurs ſtratagêmes, & trouvent toûjours des inſtants pour ſurprendre la vigilance de ces jeunes ſentinelles, & pour dérober des grains.

Comme je me diſpoſois à faire le Catechiſme, une troupe d'Ecrivains Coptes m'aborda, pour me faire des queſtions ſur nos coûtumes, & ſur nôtre créance differente de la leur. Les raiſonnemens étant inutiles avec eux, je me contentay de leur ouvrir l'Evangile, & de leur oppoſer les textes contraires à leurs opinions ridicules, & à leurs pratiques extravagantes. Ils me dirent entre autres choſes, qu'ils étoient fort ſcandaliſez de ce que les Latins mépriſoient le feu du Ciel, qui en deſcend, diſent-ils, chaque année le Samedy Saint dans l'Egliſe du S. Sepul-

chre à Jeruſalem, & qu'ils appellent *Nour*, c'eſt-à dire, feu ſaint du Sepulchre de Jeſus-Chriſt.

Voici l'hiſtoire de ce prétendu feu ſaint. Foulcher de Chartres Aumônier de Baudoüin I. ſecond Roy de Jeruſalem, raconte un miracle, dont tout le peuple de Jeruſalem étoit témoin de ſon tems, & dont il avoit été témoin luy-même. Il dit que le Samedy Saint veille de Pâques, Dieu voulant honorer le Sepulchre de Jeſus-Chriſt, & animer la foy des Fideles, faiſoit deſcendre viſiblement du Ciel une flamme de feu dans le ſaint Sepulchre, que cette flamme allumoit les lampes éteintes ſelon la coûtume de l'Egliſe dès le Vendredy Saint; que cette flamme voltigeant d'un côté & d'autre, allumoit très-ſouvent les

autres lampes de l'Egliſe. Il ajoûte que du vivant de ſon Maître, Dieu voulant éprouver la foy des Chrétiens, ou punir peut-être leur relâchement, retarda de quelques heures l'évenement de ce miracle, qui ne s'accomplit que le jour même de Pâques, & qu'après une Proceſſion ſolemnelle au Temple de Jeruſalem, où le Roy aſſiſta à la tête de tous les Chrétiens, marchant tous nuds pieds, faiſant des prieres à haute voix, & avec larmes & gémiſſemens.

Baronius & Sponde font mention de ce même miracle, comme d'un fait certain, dont on ne ſçait pas cependant le commencement, ni la fin, & qui continuoit encore pendant le regne de Baudoüin II. Pluſieurs Auteurs en ont parlé avant Baronius, & n'ont pas eû plus de pei-

ne à croire ce feu miraculeux, que celui dont parlent les saintes Ecritures, qui descendoit miraculeusement du Ciel, ou pour consumer les holocaustes, ou pour punir les impies.

Le Pape Urbain II. dans sa Harangue prononcée dans le Concile de Clermont l'an 1095. excite par ce miracle les Princes Chrétiens à unir leurs armes, pour recouvrer une terre que Dieu honoroit d'un si grand prodige.

Il y a quelque apparence qu'il cessa, un peu après les premiers Rois de Jerusalem : le zele des Princes Chrétiens s'étant ralenti, & les Catholiques ayant dégénérez de la pieté de leurs peres.

Les Catholiques avoüent de bonne foy la cessation de ce fameux miracle ; mais les Schismatiques ont trouvé un très-grand

interêt à le perpetuer dans l'opinion des peuples. Les Prêtres, les Evêques, & le Patriarche Grec, ſont les premiers à abuſer de la credulité populaire, & ils s'en trouvent bien; car la fauſſe eſperance de voir le jour du Samedy Saint deſcendre ce prétendu feu du Ciel, excite la curioſité de ſept ou huit mille Pelerins, qui accourent de toutes parts à Jeruſalem, pour en être ſpectateurs, & qui ſont toûjours une reſſource aſſurée, qui produit à ces chefs des Schiſmatiques, des fonds ſuffiſans pour ſubſiſter, & pour payer au Turc le tribut ordinaire. Pluſieurs de nos Miſſionnaires ont été témoins de ce que vais dire.

Dès le Vendredy Saint on ouvre les portes de l'Egliſe du ſaint Sepulchre. C'eſt à qui y entrera les premiers pour s'y préparer

une place avec des nattes, qu'ils étendent pour y passer la nuit. La foule & la confusion augmente le Samedy matin ; car dès la pointe du jour une multitude de jeunes gens de métier, d'ouvriers, & de villageois ne sont pas plutôt entrez dans cette vaste Eglise, qu'ils se mettent à courir, crier, chanter, danser autour du S. Sepulchre. Les querelles se forment & s'échauffent, on se bat à grands coups de poings & de pieds. Le Turc survient pour mettre le hola, frappant d'un gros bâton à droit & à gauche. Le desordre cesse & recommence à l'instant, jusqu'à ce que la cérémonie de la Procession commence.

L'heure de la commencer étant venuë, le Clergé sort dans un grand ordre du Chœur des Grecs. Plusieurs bannieres

cramoisies assez semblables aux nôtres ouvrent la Procession. On voit paroître ensuite des cierges d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. Les bannieres & les cierges sont portez par des Clercs, qui marchent doucement sur deux lignes. Ils sont tous revêtus de Tuniques de differentes couleurs traînantes jusqu'à terre, ce qui leur donne beaucoup de grace. Les Diacres suivent les Clercs, portant pareillement la marque de leur dignité. Les Prêtres marchent après les Diacres, & les Evêques & les Archevêques après les Prêtres, revêtus tous de magnifiques Chapes de differens draps d'or, fermées par devant selon l'ancien usage des Eglises d'Orient.

Le Clergé Grec comme le plus noble & le plus nombreux, a le pas,

pas, & tient le premier rang. Le Clergé Armenien le ſuit dans le même ordre. Le Surien, le Copte, le Georgien, l'Abiſſin marchent après le Clergé Armenien. Le Patriarche des Grecs ferme la Proceſſion. Il eſt couvert d'une longue robe enrichie de fleurs d'or. Cette robe a par deſſus elle une très-magnifique Chape relevée par devant, & ſoûtenuë par deux Evêques qui marchent à ſes côtez. Il a la Thiare en tête moins haute que celle de nos Souverains Pontifes. Il a à la main gauche ſon bâton Paſtoral, & dans la droite une petite Croix, dont il benit continuellement le peuple. Pluſieurs Evêques & pluſieurs Diacres l'environnent & l'encenſent ſans ceſſe. La Proceſſion fait dans cet ordre trois fois le tour du S. Sepulchre; les aſſiſtans chantant à haute voix,

& répetant ces seuls mots, *eleison*, *eleison*.

A la fin du troisiéme tour de la Procession, le Patriarche des Grecs & un Archevêque Armenien député par son Patriarche entrent seuls dans le S. Sepulchre, & ferment la porte après eux. Plusieurs Janissaires sont gagez pour la garder, & pour en défendre l'entrée à un peuple infini, qui se presse & s'entre-pousse pour voir de plus près le feu qui doit paroître. Les Diacres & les Prêtres qui s'arrêtent à la porte du S. Sepulchre, excitent les assistans à crier & à chanter bien haut. Les clameurs ou plutôt les hurlemens redoublent. Le Patriarche des Grecs & l'Archevêque Armenien député profitent de ce tumulte, pour battre le fusil, sans être entendus au dehors, & pour ti-

rer d'un caillou le prétendu feu du Ciel, dont ils allument promptement les lampes du S. Sepulchre.

Les lampes étant ainſi miraculeuſement allumées, les portes du S. Sepulchre s'ouvrent. Le Patriarche & l'Archevêque paroiſſent portant en main deux pacquets de petits cierges allumez. Le Patriarche monte ſur un Autel près la Porte du Sepulchre, des Diacres luy ſoûtiennent les bras, chacun s'empreſſe de venir prendre de ce feu miraculeux. Une infinité de cierges en ſont à l'inſtant allumez, au bruit des acclamations de joie, qui retentiſſent de toutes parts. Tous reverent & adorent ce feu miraculeuſement deſcendu du Ciel. A ce premier faux miracle, ils en joignent un ſecond pareil. *Ce feu*, diſent-ils, *éclaire*,

mais ne brûle point. On remarque cependant qu'ils ont grand soin de l'éloigner de leurs barbes; mais malgré leur soin on les voit assez souvent flamber.

Voilà l'histoire de ce fameux feu du Ciel, que les Schismatiques nous reprochent de ne point mettre parmi nos articles de foy, & dont les Turcs même raillent les premiers, sans que tant de preuves d'une imposture si grossiere, & si visible puissent dessiller les yeux de ce pauvre peuple abusé.

Après cette digression que je n'ay faite que pour faire plaisir aux Lecteurs, qui n'ont jamais entendu parler de ce miracle tel qu'il étoit dans son origine, & tel qu'il est aujourd'huy; je reprends, MONSEIGNEUR, le recit de mes courses Evangeliques, & je reviens à *Damnoud* à qua-

tre lieuës de *Quena* dont j'étois ſorti.

J'avois l'honneur de dire à V. A. S. que j'y fus d'abord ſaiſi par une troupe d'Ecrivains Coptes, qui ſe picquent d'en ſçavoir beaucoup plus que leurs compatriotes. Pendant que je répondois à toutes les differentes queſtions qu'ils me firent, & que je leur expoſois en particulier, tout ce qui leur devoit faire découvrir l'évidente fauſſeté de leur prétendu feu céleſte, les Chrétiens de l'un & de l'autre ſexe, avertis de mon arrivée, s'aſſemblerent en grand nombre au lieu où j'étois. Je leur déclaray d'abord que j'étois venu les viſiter pour apprendre par moy-même, s'ils avoient conſervé la foy de leurs peres, & s'ils la mettoient en pratique. J'interrogeay les grands & les petits ſur les

principaux articles du Catechiſme ; & je leur fis enſuite mon inſtruction ſur differens points de morale, dont ils avoient beſoin, en ayant été ſecretement averti par les plus vertueux Catholiques de ce Bourg. Ils me témoignerent m'être ſenſiblement obligez de mon zele pour eux, & entre autres *Mallem Georgios abou Chahaté* Receveur General du Chef des Arabes, qui me fit toutes les inſtances poſſibles pour me retenir chez luy ; mais je fus obligé de prendre mon congé pour continuer ma route.

Nous allâmes paſſer la nuit à l'ancre proche *Baroud*, à une lieuë d'*Abnoud* ſur le même côté, c'eſt-à-dire, à l'Orient du Nil.

Le 1. Octobre 1714. nous arrivâmes à *Nequadé* ſur le bord

Occidental du fleuve à 125. lieuës du Caire. J'allay chez l'Evêque de *Nequadé* nommé Jean, qui eſt auſſi Evêque de *Coptos*, *Quous* & d'*Ebrim*. *Coptos* & *Quous* ſont deux villes anciennes à demi ruinées à l'Orient du Nil. Elles ſont habitées par un grand nombre de Chrétiens. C'eſt de la ville de *Coptos* que toute la Nation prétend tirer le nom de Copte. Elle eſt à cinq lieuës de *Nequadé*, & *Quous* n'en eſt qu'à une lieuë. *Ebrim* eſt la capitale de la Nubie. A peine trouve-t-on dans ſes habitans un reſte du Chriſtianiſme. J'avois des Lettres de recommandation pour l'Evêque de *Nequadé* de la part de *Mallem Georgios abou Manſour*, c'eſt-à-dire, de Maître George pere de Manſour, le plus accredité des Coptes du Caire, & Fermier General du Gouverneur

de *Nequadé*, & de plus son puissant Patron.

Nous avions fait connoissance avec ce Prelat dans un voyage qu'il fit au Caire il y a quinze ans, en compagnie de l'Evêque Marc son prédecesseur & son pere, pour assister à une assemblée d'Evêques, où le Patriarche devoit faire la composition & benediction du saint Chrême appellé par les Arabes *Meiroum*.

A l'occasion de ces deux Prelats, pere & fils, j'auray l'honneur de dire à V. A. S. que la coûtume des Coptes est de n'admettre à l'Episcopat que des Prêtres, qui ayent été mariez, & qui soient demeurez veufs. Leur Patriarche est le seul, qui doive avoir toûjours vêcu dans le célibat, & dans le Cloître.

Pour revenir à l'Evêque Jean, j'avois crû que mes fortes recom-

mandations auprès de luy, jointes à l'amitié, qu'il ſçavoit que le feu Evêque Marc ſon pere avoit toûjours euë pour nous, me procureroient un bon accuëil. Je m'étois trompé, j'en fus reçû avec une politeſſe très-froide. Je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir. J'oppoſay à ſon froid une grande joïe de le voir, & de luy rendre mes reſpects. Je luy offris mes ſervices, & je le ſuppliay de me permettre de faire à *Nequadé* les fonctions ordinaires des Miſſionnaires. Il ne crût pas devoir me refuſer, ſçachant que les Chrétiens m'attendoient depuis long-temps. Il en fut bien-tôt témoin luy-même; car deux heures après mon arrivée, les Chrétiens ayant été avertis que j'étois chez l'Evêque, vinrent m'y trouver en foule, & entre autres pluſieurs Eccleſiaſtiques.

Après nos ſalutations de part & d'autre, ils commencerent à me propoſer pluſieurs difficultez ſur la Religion, & pluſieurs cas de conſcience. J'ouvris alors le Livre de l'Evangile, que nous portons toûjours dans nos Miſſions. *Voici*, leur dis-je, *nôtre regle de foy, conſultons-la, elle eſt la verité même, elle décidera toutes nos difficultez.* J'allay chercher dans ce ſaint Livre les paſſages, qui contenoient la déciſion des points de controverſe, dont il s'agiſſoit dans leurs queſtions. Ils virent en S. Jean Chapitre 3. la condamnation de l'uſage, où ils ſont de ſe ſervir d'huile pour la matiere du Sacrement de Baptême, contraire à l'inſtitution de Jeſus Chriſt qui ordonne l'uſage de l'eau. Ils me promirent de s'y conformer. Je leur fis voir dans pluſieurs autres textes de

l'Evangile les anathemes, que Dieu prononce contre les vices dominants dans *Nequadé* plus qu'ailleurs, & même dans les Ecclesiastiques. Cette conference se fit en presence de l'Evêque, qui y avoit part, disoit-on, & c'est la part qu'il y avoit & que j'ignorois, qui causa d'abord la reception peu gracieuse qu'il me fit.

Nôtre conference finie, plusieurs Prêtres me prierent au nom de l'assemblée de leur continuer les mêmes conferences pendant mon séjour avec eux. J'employay dix jours à ma Mission, faisant chaque jour le Catechisme & des instructions dans differentes maisons, où j'étois invité, & où l'on invitoit les amis de la famille. J'avois souvent à combattre l'avarice, l'yvrognerie & les autres vices, qui

marchent à la ſuite de ce dernier. Pour leur en inſpirer de l'horreur, je profitay de pluſieurs accidens, qui arriverent alors tout à coup.

Des débordemens d'eau ayant ruiné peu à peu les fondemens de pluſieurs maiſons, il ne ſe paſſoit pas de jour, qu'il ne s'en écroulât quelqu'une. Pluſieurs perſonnes furent écraſées ſous leurs ruines, & d'autres en furent dangereuſement bleſſées.

Un gros Bateau chargé de moutons, de toutes ſortes de grains, & de pluſieurs autres denrées, que l'Évêque Jean envoyoit au Caire pour *Mallem Georgios* ſon Patron, & pour ſon Patriarche, fit naufrage à une journée de *Nequadé*; pluſieurs paſſagers perirent avec le Vaiſſeau. Ces triſtes évenemens jetterent la terreur dans toute la

Ville. Je m'en ſervis pour faire comprendre à tous mes auditeurs les dangers, où nous ſommes continuellement expoſez, le malheur de s'y trouver en peché mortel, la neceſſité de faire au plutôt penitence à l'exemple des *Ninivites* pour appaiſer la colere de Dieu. Je paſſay dix jours entiers dans l'exercice des differentes fonctions de ma Miſſion. Dieu en tirera, s'il luy plaît, ſa gloire.

Ma Miſſion étant finie, j'allay prendre congé de l'Evêque, & ſes ordres pour les autres Villes & Bourgs de ſon Dioceſe par où je devois paſſer, pour arriver à *Aſſena*, qui devoit être le terme de ma Miſſion.

Le Prelat m'oppoſa pluſieurs raiſons, pour me détourner du deſſein d'aller plus loin, l'inondation du Nil, les courſes des

voleurs Arabes, où je m'allois exposer furent les principales ; mais il me cachoit les veritables, que ses confidents me découvrirent, & entre autres la crainte, qu'il avoit que je n'allasse enlever par une science magique les prétendus trésors enterrez sous les ruines des vieilles Eglises. Les Coptes, & particulierement les Ecclesiastiques, ont une inclination singuliere pour l'étude de la science Magique, & de la Chimie. Ce bon Evêque me croïoit si habile dans cet art, qu'il me fit proposer par son neveu, qui étoit Prêtre, de luy apprendre en secret la maniere de faire de l'or. Je luy dis tout ce que je pûs, pour bien faire entendre à l'oncle & au neveu, que je n'avois jamais étudié que la science du salut, & que c'étoit la seule science necessaire à

un Eccleſiaſtique. Ils ne furent pas trop contents de ma réponſe, & ſi peu contents que mes amis me conſeillerent de ne me pas expoſer à leur reſſentiment, en demeurant plus long-temps dans le Dioceſe du Prelat. Je quittay donc, non ſans peine, la penſée d'aller à *Aſſena*, qui eſt l'ancienne *Siene*, & aujourd'huy le terme d'un fameux Pelerinage dans la haute Egypte. J'y aurois eû la conſolation de voir les reſtes de pluſieurs monumens ſacrez, qui ſont encore de nos jours des témoins, qui rappellent le ſouvenir de tant d'illuſtres Confeſſeurs de la foy de Jeſus-Chriſt, qui y ont ſouffert le martyre ſous l'Empereur Diocletien. Sainte Helene leur fit bâtir une Egliſe; & des tombeaux, qui ſe voyent à demie lieuë de la Ville. Je

renonçay pareillement à aller visiter trois anciens Monasteres, qui sont au pied de la montagne du Couchant, & qu'on nomme le Monastere de la *Croix*, celui du *Synode*, & celui de S. *Victor*.

Si-tôt que le Prelat eût appris que mon intention étoit de prendre le chemin du Caire, dans la crainte qu'il eût, que je n'y allasse porter à *Mallem Georgios* son Patron & mon ami particulier, des plaintes de sa conduite à mon égard, il vint m'embrasser, se plaignant de ce que je le quittois si-tôt. Il n'y a pas de paroles gracieuses, qu'il n'affectât de me dire, pour me déguiser ses sentimens; il voulut même faire un regal à plusieurs de ses Ecclesiastiques en ma consideration, disoit-il.

Je demeuray encore un jour avec luy pour m'y trouver. Le

feſtin ſe fit en nombreuſe compagnie. Il y fut bû beaucoup d'eau-de-vie, & il y parut dans les conviez, dont pluſieurs trouverent fort mauvais que je préféraſſe l'eau du Nil, à leur boiſſon, qui les brûloit.

Le lendemain j'allay rendre mes devoirs à l'Evêque, & je pris congé de luy pour aller viſiter les Chrétiens de la ville de *Quous* à une lieuë de *Nequadé*, comme je l'ay déja dit. Je leur donnay une journée entiere. C'eſt en cette Ville que je vis une grande quantité de vaiſſeaux & d'uſtenciles de cuiſine de toutes façons faites de pierre de *Baram*, chaudrons, marmites, caſſerolles, plats. Cette pierre que les Coptes appellent *Baram*, eſt en effet une eſpece de pierre tendre, qui ſe durcit au feu, & qui luy réſiſte. Les riches comme les

pauvres s'en servent dans leurs ménages, car l'usage en est très-commode, & le service très-propre.

Après une journée passée à *Quous*, j'en partis le lendemain matin 10. Octobre, & je repassay le Nil pour aller joindre une Barque, qui descendoit ce fleuve, & qui venoit du fond de la Nubie. Elle étoit chargée d'Alun, de Sené, de Dates, de Doms, & de graines d'Acacia appellées *Quarad* en Arabe, de gommes Arabiques, de bois à brûler, & de charbon. L'Alun se tire d'une montagne à trois journées d'*Ebrim* capitale de la Nubie au Sud-Est. Le Sené qui vient de Nubie, est de deux especes; l'une a les feüilles larges, & est moins bonne; l'autre les a courtes, & est aussi estimée que le Sené d'Arabie. Le *Quarad*, ou

graine d'Acacia, ſert aux Corroyeurs & aux Tanneurs pour préparer les peaux. L'Acacia, d'où viennent ces graines, ſe nomme *Santh.* Ses fleurs ſont ſans aucune odeur. J'ay vû en Egypte, & en Syrie une autre eſpece d'Acacia nommé en Egypte *Setęné*, & en Syrie *Saiſſaban*, dont les fleurs ſont très-agréables, & très-odoriferantes. On cueille la gomme Arabique ſur l'Acacia de la premiere eſpece.

Je trouvay ſur la Barque, où je fus reçû, un Noir de la ville de *Carné* capitale du Royaume de *Borno* en Afrique, fort honnête homme, à cela près, qu'il ſe mêloit de magie, & qu'il en étoit fort entêté. J'appris de luy que le fleuve Niger, qui traverſe ſon païs, & qui donne le nom au païs des Negres, ou qui prend ſon nom de ces peuples, s'appelle

chez eux *Bhar el Gazal*, c'eſt-à-dire, riviere de la Gazelle, & qu'il y a un canal nommé *Bhar el Azuraq*, ou riviere bleuë, qui communique du Niger au Nil, ſur-tout au temps des inondations.

Nous avions auſſi ſur nôtre bord pluſieurs Nubiens, & entre autres trois Marchands, qui ſe diſoient *Cherifs*, c'eſt-à-dire, deſcendans du faux Prophete Mahomet. Nous vivions avec eux en parfaite ſocieté. L'un d'eux avoit un Livre de ſortileges, qu'il liſoit ſans ceſſe avec une application étonnante. Il nous diſoit que c'étoit le Livre des Livres, & je ſuis ſûr qu'il n'y entendoit pas plus que moy, qui n'y entendois rien. Le ſecond gardoit un Romadan perpetuel, c'eſt-à-dire, qu'il ne mangeoit ni ne beuvoit jamais pendant le

jour ; mais il se dédommageoit pendant la nuit du jeûne du jour. Ainsi il faisoit toute l'année ce que les Mahometans ne pratiquent, que dans le mois du Romadan. Le troisiéme étoit un Païsan, qui se railloit continuellement de la science magique de l'un, & des jeûnes de l'autre.

Malgré la belle humeur de ce Païsan Nubien, qui réjoüissoit tous les passagers, nous ne laissions pas d'avoir de l'inquiétude de temps en temps, & le jour & la nuit. Nôtre Barque, qui étoit chargée beaucoup plus qu'elle ne le devoit être, de balots de toutes sortes de marchandises entassées les uns sur les autres, ressembloit à une tour, sur laquelle une grande partie des voyageurs étoit montée. Au premier choc de nôtre Bateau contre un banc de sable aussi

ordinaire dans le Nil, que dans la riviere de Loire, nôtre petit Bâtiment penchoit tout à coup, & ſe rempliſſoit d'eau ; il falloit alors le vuider promptement & déployer les voiles pour s'aider du vent, & ſe remettre en grande eau & hors de danger. C'eſt pour l'éviter autant qu'il eſt poſſible, que l'on ne deſcend jamais le Nil que de jour.

La nuit ſurvenant nous avions une autre inquiétude. Le Nil a ſes voleurs auſſi bien que les grands chemins par terre. Ce ſont d'habiles plongeurs, filoux de leur métier, qui ſont toûjours parfaitement bien inſtruits de la navigation des voyageurs. Ils étudient le temps, où ils jettent l'ancre de leur Bateau, & alors ils leur donnent de frequentes allarmes. Ces filoux ſont Arabes, accoûtumez à nager entre

deux eaux comme des poiſſons. Ils ont une petite outre attachée ſous l'eſtomac, & un coûteau à la main pour couper les cordes.

Dans cet équipage ils épient le moment que tout le monde eſt endormi. Alors ils abordent le Bâtiment tout doucement, & dans le ſilence de la nuit; ils coupent habilement les cordes, qui lient les balots les uns aux autres, & ils ont ſouvent l'adreſſe d'en tirer quelques-uns à eux; ils les font flotter ſur l'eau, & les vont mettre inceſſamment en ſûreté. S'ils ſont apperçûs, & découverts à la faveur de la lueur de la Lune & des étoiles, ils en ſont quittes pour faire le plongeon dans l'eau. On les voit diſparoître avec leur butin, & alors on n'a que la conſolation de les charger d'injures, & ils ont la

joïe, lorsqu'ils se sont éloignez de la portée des coups, de montrer la tête sur la surface de l'eau, & de faire voir aux passagers un visage riant & mocqueur du coup qu'ils viennent de faire.

Pour nous autres bien instruits que nous étions de la bonne volonté de ces honnêtes gens, nous veillions tour à tour, & nous faisions sentinelle sur nôtre bord; mais nôtre vigilance neanmoins n'empêcha pas qu'une belle fourrure d'un Turc mon voisin ne luy fût enlevée, pendant qu'il dormoit; réveillé qu'il fût, il chercha sa fourrure, mais elle étoit déja bien loin.

Le 16. Octobre après six jours d'une lente & ennuyante navigation, nôtre Barque moüilla au port de *Girgé* capitale de la haute Egypte, sous le gouvernement

ment d'un Bey ou *Sangiac* nommé aujourd'huy *Mahemet el Asser.* J'allay descendre avec mon compagnon, chez un Prêtre nommé Paul, à qui j'étois très-recommandé par une Lettre de ses amis, que je luy rendis. Il me reçût avec amitié, & voulut me loger chez luy; mais j'en sortis dès le lendemain; car j'experimentay la veille au soir, qu'il falloit luy tenir longuement compagnie à table, & qu'il y beuvoit plus que de raison, ce qui ne m'accommodoit pas.

Heureusement pour moy un Curé de la Ville, homme de bien, & plus éclairé que ses confreres ayant sçû mon arrivée vint me chercher, & m'ayant trouvé, nous nous fîmes beaucoup d'honnêtetez l'un à l'autre. Après quelque entretien je pris la liberté de luy demander,

quel étoit l'état du Christianisme, & des Chrétiens dans cette capitale. *Helas ! mon Pere*, me dit-il en soûpirant, *l'heresie & la corruption des mœurs, qui sont ordinairement ensemble, ont tout perdu. Dioscore & Severe sont icy de grands Saints ; & comme l'erreur va toûjours en croissant, si Dieu ne la confond, & ne la détruit, la grossiereté de nos peuples les a fait tomber dans d'anciennes & nouvelles erreurs, sur-tout à l'égard des Sacremens, & le malheur est que ceux qui devroient les éclairer, ou sont aveugles eux-mêmes, ou ont des interêts particuliers de les laisser dans les tenebres de leur ignorance.*

Les hommes quittent leurs femmes, & croient pouvoir en sûreté de conscience en épouser d'autres avec la seule benediction des Prêtres, & le consentement de leurs Prelats, qui y trouvent leur profit. Les gar-

cons & les filles n'approchent des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie, que lorsqu'ils doivent être mariez. Les gens mariez paſſent pour l'ordinaire les années entieres ſans en approcher, & vivent cependant dans le deſordre, dans l'yvrognerie, dans les haines, & avec le bien d'autrui : de-là vient que la parolê du Sauveur ne ſe verifie icy que trop ſouvent : Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point, & vous mourrez dans vôtre peché. *Voilà, mon Pere,* m'ajoûta-t-il, *l'état malheureux de nos Coptes, dont on peut dire ce que le Prophete Oſée diſoit des pecheurs de ſon temps :* Ils ont peché par une corruption, qui a gagné le fond du cœur, & qui les a rendus inſenſibles à leurs malheurs. *Oſée 9. 9.*

Ce bon Curé, nommé Joſeph, voyant que ſon diſcours m'affligeoit ſenſiblement, m'ajoûta

pour me consoler, qu'il y avoit dans la Ville un petit nombre de gens de bien, qu'il avoit toûjours cultivé, & qu'il me prioit de leur faire des instructions pendant que je serois à *Girgé*. J'acceptay volontiers la proposition qu'il me fit. Dès le lendemain il me vint prendre, & me conduisit dans une salle, où je trouvay trente ou quarante personnes qu'il y avoit assemblées. Ils me témoignerent tous une grande joïe de me voir & de m'entendre, m'assurant qu'ils attendoient depuis long-temps avec impatience des Missionnaires. M'ayant fait ensuite silence, j'ouvris mon Livre des Evangiles, je leur en expliquay plusieurs endroits, m'étendant particulierement sur les matieres que le Curé Joseph m'avoit dit être les plus necessaires. On m'interrom-

poit de temps en temps pour m'interroger. Je tâchay de ſatisfaire à toutes leurs queſtions. L'un d'eux me demanda la difference qu'il y avoit entre la foy divine, & la foy humaine. Je luy répondis que croire un article ſur la ſeule parole d'un homme ou de pluſieurs, quelque doctes & parfaits qu'ils fuſſent, ce n'étoit-là qu'une foy humaine ; & que croire un article ſur la parole de Dieu ou de ſon Egliſe, c'étoit une foy divine. J'en fis l'application ſur la créance des differentes ſectes de l'Aſie & de l'Afrique. Je les exhortay de plus dans mes inſtructions à conſerver au peril de leur vie, la foy de leurs peres, qui étoit celle de l'Egliſe Apoſtolique, à ſe préſerver des vices qu'on reprochoit à leurs concitoyens, & ſur-tout à ne point abandonner

l'usage frequent des Sacremens, qui les conserveroit dans la crainte de Dieu, & qui entretiendroit la pureté de leurs mœurs.

A ce sujet ils me dirent qu'ils avoient été souvent interdits par leur Evêque & par leur Patriarche, pour avoir parlé ouvertement contre les desordres criants & impunis de leur nation. Je finissois mes exhortations, qui duroient depuis neuf heures du matin jusques à trois heures du soir, en les excitant à avoir recours à la priere pour la conversion de leurs compatriotes, par une pratique publique & constante des vertus chrétiennes.

Je demeuray à *Girgé* jusqu'au 23. Octobre. Dans une terre aussi seche & aussi stérile que celle où j'étois, je ne laissay pas, par la misericorde de Dieu, d'y recueil-

lir quelques fruits, & d'y jetter avant que d'en sortir, de nouvelles semences de la parole de Dieu, dont j'ay vû de bons effets depuis mon retour au Caire ; car quelques Coptes de *Girgé* étant venus en cette Ville pour leurs affaires particulieres, ils m'ont apporté des Lettres signées de plusieurs familles, que j'y avois vûës. Leurs Lettres m'assurent qu'elles conservent fidelement le souvenir de mes instructions, qu'elles s'en entretiennent souvent, & qu'elles tâchent de les mettre en pratique. Je leur ay fait mes réponses sur plusieurs nouvelles questions, qu'elles m'ont faites dans leurs Lettres, & je leur ay envoyé une grande Image de Nôtre-Dame pour être placée dans la Salle de leur assemblée.

Avant que de partir de *Girgé*,

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

j'allay pour saluer le Gouverneur; je vis dans sa cour un jeune Lion enchaîné, des Autruches, des Oyes qu'on appelle de Pharaon, des Pintades ou Poules d'Afrique, des Gazelles, & plusieurs autres animaux très-curieux & familiers, dont elle étoit remplie.

Je vis aussi à la porte de l'Eglise de S. Michel à demie lieuë de la Ville, & au-delà du Nil, un arbre de *Mirobolan*, l'unique de cette espece qui soit dans toute l'Egypte.

Je partis de *Girgé* le 13. Octobre. Nous abordâmes le lendemain à *Akmin*. Nous y restâmes deux jours. Je les employay à aller visiter nos Chrétiens. Ces deux jours étant passez, nous nous embarquâmes pour *Siouth*, & à *Siouth* nous remontâmes dans nôtre Barque pour des-

cendre à *Manfelouth.*

Manfelouth eſt un des dix Evêchez des Coptes, qui ſont *Nequadé*, *Girgé*, *Aboutige*, *Manfelouth*, *Archemounain*, *Phenesſé*, le *Faïoum*, *Menouf* dans la *Menoufie*, & *Jeruſalem.* L'Evêque de Jeruſalem eſt le Grand Vicaire né du Patriarche. Sa Juriſdiction s'étend ſur les Provinces de *Charquie*, *Garbie* & *Beheire*, & ſur toutes les villes de *Mehallé*, *Manſoura*, *Damiette*, *Rozette*, *Demanchour* & *Alexandrie.*

Les Evêques de ces Villes ſont à proprement parler d'honnêtes Fermiers du Patriarche. Ils ſtipulent avec luy de luy donner chaque année une ſomme à fortfait, & mettent enſuite à leur profit tout ce qu'ils exigent de leurs Dioceſains au-delà de la ſomme, qui doit revenir au Patriarche.

Je ne fus pas plutôt à *Manſelouth*, que j'allay rendre mes reſpects à l'Evêque, & luy demander ſes pouvoirs. Il me les donna volontiers, à condition que je le viendrois voir tous les jours. J'obeïs à ſes ordres. Ce Prelat avoit de bonnes intentions, mais peu de capacité; il vouloit s'inſtruire, mais il ne vouloit pas paroître avoir beſoin d'inſtruction. Pour m'accommoder à ſon génie, j'avois grand ſoin en converſant avec luy, de luy répéter ſouvent que je ne doutois pas, qu'il ne ſçût parfaitement tout ce que je luy diſois des articles de la foy Catholique, des erreurs des Coptes, de la matiere & de la forme des Sacremens, & de la conduite qu'un Miniſtre des Autels devoit tenir avec les pecheurs. Il me paroiſſoit toûjours très-content de moy à la fin de nos

entretiens, parce qu'il étoit perſuadé par mes diſcours, que je le croyois très-ſçavant. J'étois auſſi très-content de luy, parce que je le voyois diſpoſé à mettre en pratique tout ce que nous avions dit.

La conſideration que ce bon Prelat me témoignoit, m'attira bien-tôt celle de la Ville. On venoit me chercher de tous côtez, mais c'étoit bien plûtôt pour me demander des remedes corporels que les ſpirituels. Les Miſſionnaires paſſent dans le Levant pour être très-habiles en Medecine; le fondement de cette opinion, c'eſt la diſtribution gratuite qu'ils font des remedes que le feu Roy avoit la bonté de leur envoyer chaque année, Theriaque, Confection d'Hiacinte, Quinquina, Emplâtres, & d'un grand nombre de Pillules

que les Filles de Ste Geneviéve établies par feuë Mde de Miramion leur donnent chaque année.

Il est incroïable combien nous tirons d'avantages de ces remedes. Ils nous ouvrent la porte chez les Seigneurs Turcs, qui en consideration du soulagement qu'ils en reçoivent, nous accordent leur protection pour faire nos fonctions avec plus de liberté. Ils donnent encore occasion à de saintes industries, pour conferer le Baptême à des enfans moribons, qui autrement auroient le malheur de mourir sans ce premier Sacrement; & au surplus ils nous font écouter favorablement des Chrétiens Schismatiques & Catholiques, qui trouvent assez souvent la guérison de leurs ames, en ne cherchant que celle du corps.

Nous esperons, MONSEIGNEUR,

que V. A. S. aura la bonté de nous accorder la même quantité de remedes, que nous recevions de la liberalité & bonté du feu Roy.

J'avois porté avec moy plusieurs de ces remedes, j'en distribuay une partie à ceux, qui me parurent en avoir un plus grand besoin ; mais je leur dis en même-temps qu'il y avoit parmi eux des malades, dont les maladies étoient bien plus dangereuses, que celles pour lesquelles ils me demandoient des remedes. Ils comprirent aussitôt ce que je voulois leur dire. Je les priay de s'assembler tous les jours eux & leurs familles à certaines heures dans des maisons chrétiennes, que je leur nommay. Je n'avois pas de lieu plus commode pour leur faire des instructions. Leur Eglise dédiée

aux ſaints Anges Michel, & Gabriel, où ils s'aſſemblent pour prier, étant éloignée de trois mille de la Ville dans un Village nommé *Benikelb*.

Ils ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain en grand nombre à la maiſon, où étoit nôtre rendez-vous. Je commençay à l'ordinaire par faire le Catechiſme aux enfans. Je me fis faire enſuite par deux ou trois bons Catholiques attitrez, differentes queſtions ſur les malheureuſes ſuites des maladies de l'ame, dont je leur avois parlé, & ſur les remedes qu'on y devoit apporter promptement. Nos Conferences ſe faiſoient à merveille & avec fruit, lorſqu'elles furent interrompuës par les préparatifs de l'entrée du nouveau Bey *Mehemet Abaſa*, qui venoit prendre poſſeſſion de ſon nou-

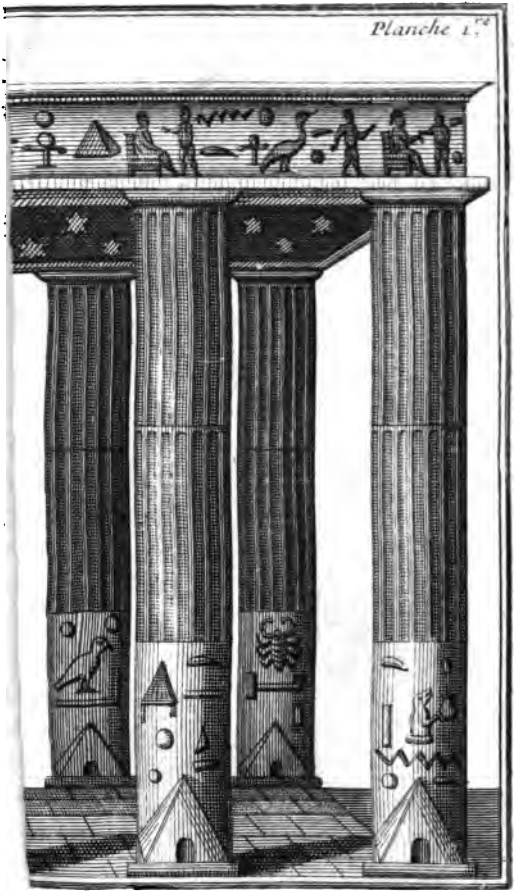
veau Gouvernement. Son entrée ſe fit le 4. Novembre. Le cérémonial des jours ſuivans me fit comprendre qu'il n'y avoit plus rien à faire pour moy, ou plutôt pour le ſervice de Dieu. Ainſi je pris le parti de me retirer de *Manfelouth* après avoir ſalué l'Evêque, & je m'embarquay pour aller à *Mellavi*.

Cette Ville avec ſon territoire eſt une Seigneurie conſacrée à la *Méque* capitale de l'Arabie. Les deniers qu'on y leve ſont fidelement envoyez à cette capitale, par les ſoins d'*Iſmaïn* Bey fils d'*Ajoüas* Bey du Caire.

En arrivant à *Mellavi* j'allay deſcendre chez *Ibrahim abou Bechara* premier *Mechaber* ou Fermier General d'*Iſmaïn* Bey. Je trouvay auprès de luy toutes les facilitez que je pouvois deſirer pour faire dans la Ville pendant

deux ou trois jours les exercic
de ma petite Miſſion, & il y f
luy-même d'un bon exemple.

J'en partis le 8. Novembr
pour aller à *Achemounain* à deux
lieuës de *Mellavi*, vers le Nord-
Oüeſt. *Achemounain* n'eſt à pre-
ſent qu'un Bourg ; mais les vaſ-
tes ruines d'un grand nombre
de Palais, dont on voit encore
les marbres & les colonnes de
granit, marquent aſſez ſon an-
cienne ſplendeur. Après avoir
parcouru les débris de pluſieurs
he I. de ces Palais, je fus frappé de
loin par la majeſté d'un Portique
à douze colonnes. J'en appro-
chay de plus près ; je trouvay le
travail magnifique, délicat & fi
entier, que quoyque ſa conſtru-
ction ait été faite pendant les re-
gnes des Pharaons, & avant les
conquêtes de Cambiſe Roy des
Perſes, il ſemble ceper dant que



'ES DU CAIRE VERS LE SUD

nple cordon sans châpiteau, leur diametre
soutiennent un plancher double composé
ste de 40. pas ou 100. pieds de Roy, et la
-faitement bien conservée, les couleurs
s sont encore d'un éclat surprenant.

les Ouvriers ne viennent que de le finir. Les colonnes ont trois pas ou sept pieds & demi de roy de diametre, sur 7 ou 8 fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de nos cinq ordres d'Architecture, dont l'invention est posterieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs ronds de pierre, qui soûtiennent un plancher quarré long & isolé. Chaque massif ou chaque colonne est de trois pieces. La premiere qui pose sur une base à moitié enterrée, est couverte de Ieroglyphes gravez. Entre ces Ieroglyphes on distingue près de la base la figure d'une Piramide avec sa porte ouverte. La deuxiéme & la troisiéme piece sont canelées, & peintes de rouge & de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon

ſans chapiteau : & toutes enſemble portent vingt pierres quarrées longues, dont une moitié occupe le deſſous du platfond. Deux de ces pierres beaucoup plus épaiſſes, & plus grandes que les autres, forment au milieu du Portique une eſpece de fronton quarré. D'une colonne à l'autre, on compte quatre pas, excepté neanmoins qu'au milieu, depuis la troiſiéme juſqu'à la quatriéme, il y en a ſix. Entre les deux rangs, qui ſont de ſix colonnes chacun, la diſtance eſt auſſi de quatre pas ; de ſorte que compris les diametres & les entre-deux des colonnes, le Portique a quarante pas de long, ou cent pieds de roy, & de large dix pas ou vingt-cinq pieds de roy. La hauteur des colonnes avec l'entablement eſt d'environ cinquante-cinq, ou ſoixante pieds

de roy. Il regne tout autour une friſe chargée de riches bas-reliefs, de Myſteres Ieroglyphiques. Ce ſont des animaux terreſtres, des inſectes, des oiſeaux du Nil, des obeliſques, des piramides, des hommes aſſis gravement ſur des ſieges. Devant chacun de ces hommes on voit un perſonnage debout, qui leur preſente je ne ſçais quoy ; vous diriez que ce ſont des Rois, qui reçoivent les placets de la main de leurs Miniſtres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la friſe. Le relief y eſt par tout bien net & bien conſervé. La corniche & la friſe ne ſont point peintes ; mais le deſſous de l'Architrave tout au long de la colonnade eſt d'une couleur d'or, qui brille & qui ebloüit. Pour couronner un ſi beau deſſein, on a

representé le firmament dans le platfond. Les étoiles n'y sçauroient être mieux gravées, ni l'azur paroître plus frais & plus vif.

Cet ouvrage est fort ancien, & d'une magnifique simplicité. Les Grecs & les Romains, qui ont possedé l'Egypte, n'ont pas été les inventeurs des Ieroglyphes; à peine les entendoient-ils. Herodote qui vivoit plus de cent ans avant Alexandre le Grand, décrivant dans son deuxiéme Livre son voyage en Egypte, parle de ces caracteres mysterieux, comme ayant été inventez dans des âges si éloignez, que leur antiquité les avoit rendus dès-lors inintelligibles. Cambise Roy de Perse & ses successeurs ayant fait la conquête du Royaume d'Egypte, ne purent souffrir que leurs

nouveaux ſujets adoraſſent l'eau, comme une Divinité, pendant que leurs nouveaux maîtres étoient adorateurs du feu. Ils ſe déclarerent contre la Religion & la Divinité des Egyptiens, & contre ces ſortes d'images ſymboliques, juſques à exterminer de ce Royaume les Prêtres, qui avoient la ſcience de ces ſortes d'images, qui leur étoient odieuſes; d'où l'on peut conclure avec quelque probabilité, que le Portique, dont je parle, enrichi de tant de figures Ieroglyphiques, eſt plus ancien que les Romains, les Grecs, & les premiers Perſans.

Permettez-moy, MONSEIGNEUR, d'ajoûter à cette deſcription, le récit moins ſérieux de ce qui m'arriva à l'occaſion de cet ancien monument. L'Arabe qui m'accompagnoit me

tira en particulier & me dit à l'oreille, afin que perſonne ne l'entendît : *N'allumes pas icy ton encenſoir*, me dit-il, *de peur que nous ne ſoyions ſurpris ſur le fait, & qu'il ne nous arrive malheur. Que veux-tu dire*, luy répondis-je, *je n'ay ni encenſoir, ni encens, ni feu ? Tu te mocques de moy*, me repliqua-t-il, *un Etranger comme toy ne vient point icy par pure curioſité. Et pourquoy donc*, repris-je ? *Je ſçais*, m'ajoûta-t-il, *que tu connois par ta ſcience l'endroit, où eſt caché le grand coffre plein d'or, que nos peres nous ont laiſſé. Si l'on voyoit ton encenſoir, l'on croiroit bien-tôt, que tu ſerois venu icy pour ouvrir nôtre coffre par la vertu de tes paroles, & de tes encenſemens.* Ce diſcours me donna alors l'intelligence de ce qui m'avoit été dit ſi ſouvent ſur ma route, & de ce que je n'avois pû

comprendre jusques à presens. *Ne nous enlevez pas*, me disoit-on, tantôt en riant, tantôt fort sérieusement, *ne nous enlevez pas nôtre trésor caché dans le Portique d'Achemounain.*

J'appris donc à cette occasion que dans le païs, on est persuadé que les deux grosses pierres, qui forment un fronton au dessus de l'entablement, renferment un coffre qui contient des sommes immenses en or, & que tous les habitans voisins sont en garde contre les étrangers capables, disent-ils, de leur enlever leurs trésors par la force de leurs enchantemens. De-là vient que mon Conducteur craignant pour ma vie, me donna par amitié un avis qu'il croyoit me devoir être si salutaire.

Je ne regrettay point la perte de ce prétendu trésor caché;

mais je regrettay fort de n'avoir trouvé aucune inscription, qui pût m'indiquer le nom de l'Auteur d'un si rare monument, le temps de sa construction, & la signification de toutes ces differentes figures gravées.

Les Arabes appellent grossierement cette Colonnade *Melab Elbenat*, c'est-à-dire, le lieu des recréations des Princesses; comme si sa destination eût été pour la promenade des filles du Roy, qui la fit bâtir.

Après avoir consideré longtemps cette antiquité, qui ne pouvoit contenter que la curiosité de mes yeux, je renonçay à pouvoir en apprendre davantage, & je m'en allay le lendemain matin 9. Novembre au village de *Bajadié* à une lieuë de *Meldavi* sur le Nil. Les habitans y sont tous Chrétiens sans aucun mêlange

mêlange de Mahometans, ce qui n'eſt nulle part ailleurs; auſſi ſont-ils très-dociles. Après leur avoir fait mon inſtruction, je les quittay le ſoir à leur grand regret, pour repaſſer la riviere, & pour aller coucher dans l'ancien Monaſtere de S. Jean le Petit, qui n'en eſt éloigné que d'une lieuë. Ce Monaſtere n'en a plus que le nom. Des familles Chrétiennes s'y ſont établies, & en ont fait une cinquantaine de maiſons, qu'ils habitent autour de l'Egliſe.

Le 10. Novembre de grand matin je commençay la viſite des grottes de la baſſe Thebaïde. Elles s'étendent depuis *Saüadi* près de *Menié*, juſques vers *Manfelouth*, c'eſt-à-dire, l'eſpace de quinze à vingt lieuës. Elles ſont creuſées dans la montagne du Levant du Nil, faiſant face à la

riviere, qui baigne le pied de cette montagne, ou qui ne s'en éloigne que d'une demie lieuë, ou d'une petite lieuë tout au plus.

Je demanday aux gens du païs ce qu'ils sçavoient par tradition de l'origine de ces grottes, & de l'usage qu'on en avoit fait anciennement. Je ne trouvay personne qui m'en pût rendre raison; mais quiconque auroit vû en France quelques-unes de nos carrieres, jugeroit aisément à la seule vûë de ces grottes, ce que j'en ay jugé moy-même. Il jugeroit que ces grottes ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne, qui cottoye le Nil, qu'on a ensuite foüillé ce terrain pour en tirer des pierres, qui devoient servir à la construction des Villes voisines, des Pyramides, & d'autres grands édifi-

ces. Il verroit de plus ce que j'ay vû, que les pierres qu'on en a tirées, ont laiſſé (pour ainſi parler) des appartemens vaſtes, obſcurs, bas, & qui forment une eſpece d'enfilade ſans ordre, & ſans ſymmetrie; que les voûtes de ces concavitez baſſes & inégales ſont ſoûtenuës de diſtance en diſtance par des pilliers, que les ouvriers ont laiſſez exprès pour les appuyer.

Rien ne reſſemble donc plus à des carrieres, que ce qu'on appelle aujourd'huy grottes; & il eſt hors de doute qu'elles ont été carrieres dans leur origine.

En effet Herodote nous apprend que le Roy Cleopos employa cent mille hommes l'eſpace de dix ans à ouvrir des carrieres dans la montagne du Levant du Nil, & à en tranſporter les pierres au-delà du fleuve;

que pendant dix autres années ſuivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupez à élever une Pyramide conſtruite de ces pierres tendres, & blanches en ſortant de la carriere, mais qui peu à peu ſe durciſſent à l'air & bruniſſent.

Avant que nous en venions à dire de quelle maniere dans la ſuite des temps l'eſprit de penitence fit de ces profondes & obſcures carrieres de ſaintes & édifiantes grottes, qui ſervirent de demeure à des hommes, qui ne vouloient plus être comptez au nombre des vivans ; je ne dois point oublier de parler d'un petit Temple placé au milieu de ces carrieres, orné de pluſieurs peintures Ieroglyphiques, qui le rendent très agréable à la vûë.

Ce petit Temple eſt d'une

figure quarrée, de quatre ou cinq toiſes de longueur ſur un peu moins de largeur, & encore moins de hauteur. La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout eſt peint ; mais avec des couleurs ſi brillantes & ſi douces, qu'il faut les avoir vûës pour le croire.

En effet pourroit-on jamais s'imaginer que les dehors de la porte expoſez aux injures du temps, euſſent conſervé juſques à nous, comme je les ay vûs, des figures entieres avec preſque tous leurs traits, & toute la vivacité du coloris.

Au côté droit on voit un homme debout avec une canne de chaque main, appuyé ſur un crocodile, & une fille auprès de luy ayant une canne à la main.

On voit à la gauche de la porte un homme pareillement

debout & appuyé ſur un crocodile, tenant une épée de la main droite, & de la gauche une torche allumée. Au dedans du Temple, des fleurs de toutes couleurs, des inſtrumens de differens arts, & d'autres figures groteſques, & emblematiques y ſont dépeintes. On y voit auſſi d'un autre côté une chaſſe, où tous les oiſeaux qui aiment le Nil, ſont pris d'un ſeul coup de rets; & de l'autre on y voit une pêche, où les poiſſons de cette riviere ſont enveloppez dans un ſeul filet. Le deſſein de toutes ces imaginations eſt tout à fait joli.

Au fond du Temple on a creuſé une niche dans le mur aſſez profonde, élevée de ſix ou ſept pieds, large de quatre, peinte, & enjolivée comme tout le reſte. C'eſt un grand dommage que la voûte de ce petit édifice ſi cu-

rieux, soit fenduë, & en partie tombée. Je ne doute pas que ces débris ne soient du fait des Arabes, de ces extravagans chercheurs de trésors, excitez par l'esperance d'en trouver un caché dans les entrailles de ce roc.

Les peintures Ieroglyphiques du Temple dont je viens de parler, sont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrieres. Car les Grecs & les Perses, usurpateurs de l'Egypte, & ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les auteurs.

Nous remarquâmes dans ces carrieres d'autres endroits destinez à la priere des anciens Egyptiens, & d'autres destinez à la sepulture des morts. Ce sont des trous dans l'épaisseur du roc de six pieds de long & de deux de large ; c'est justement la mesure d'un cercüeil. Pour trouver

ces cercüeils, il faut quelquefois descendre dans un puits peu profond, & qui a des trous de part & d'autre, pour la commodité de ceux qui descendent. Le fond de ce puits aboutit à une espece d'allée quarrée, & faite dans le roc, & par conséquent très-obscure. On observe aisément une parfaite conformité du puits de ces carrieres, avec ceux qu'on trouve dans les Pyramides & dans les Cimetieres, où les momies sont renfermées. C'est de ces carrieres percées par les premiers Pharaons, pour fonder des habitations aux vivans, & des sepulchres aux morts, que les successeurs d'Alexandre & les Romains après luy, ont tiré cette quantité prodigieuse de pierres, qui leur étoit necessaire pour l'établissement de leurs colonies.

Mais la Providence divine les réſervoit pour être un jour ſous le regne de Conſtantin, & des Princes Chrétiens, les ſeuls témoins d'une rigoureuſe penitence.

Tout le monde ſçait que l'horreur de ces tenebreuſes cavernes, que l'on appelle aujourd'huy les grottes de la Thebaïde, fut autrefois l'attrait de ces hommes appellez de Dieu, qui à l'imitation du Prophete Elie, & de S. Jean-Baptiſte, vinrent de toutes parts s'y enfermer, pour y exercer de ſaintes rigueurs contre leur propre corps, qu'ils regardoient comme leur plus cruel ennemi.

A la vûë de ces grottes partagées en differentes cellules très-petites, & pratiquées dans les voûtes des carrieres, dont les portes & les fenêtres n'ont pas

plus d'un pied en carré, mon imagination me dépeignoit dans chaque cellule ces saints & fameux Anachoretes, les Macaires, les Antoines, les Pauls, comme si je les avois eus presens à mes yeux.

Je me representois les uns prosternez en terre, & baignant de leurs larmes leur Crucifix entre leurs mains. Je croyois en voir d'autres avec des visages haves, & dessechez par des veilles, par des jeûnes continuels, & par des macerations de leurs corps, pour attirer la misericorde de Dieu sur les pecheurs, & sur eux mêmes. D'autres me paroissoient tout absorbez en Dieu, & goûtans par avance les délices du Ciel.

J'avouë que ces grands objets, qui m'étoient ainsi representez, saisirent si fort mon ame, qu'elle

ne pût s'empêcher d'envier le ſort de ces Anges de la terre, de ces colonnes de la Religion, de ces grands modeles de ſainteté ; je ne pouvois me retirer de ces lieux. Je grimpay avec peine dans tous les coins, que ces courageux Solitaires avoient pû habiter. J'y trouvay d'eſpace en eſpace des Croix, des Images, des Oratoires, ouvrages de leurs mains. Tous ces objets m'inſpirerent de grands ſentimens de Dieu, & de mépris du monde.

Je marchois tout le long de ces grottes m'entretenant dans ces penſées, & adorant les voyes cachées de la Providence divine, qui a permis que ces ſaints lieux, ſi reſpectables par la pieté de ces fervents Chrétiens, ſoient infectez aujourd'huy du Mahometiſme, & du Monotheliſme.

Agité que j'étois de toutes ces

réflexions, j'arrivay vers la pente d'un vallon, qu'on nomme le vallon du *Bufle*. La perspective en est des plus charmantes. Une centaine d'ouvertures de grottes rangées les unes aprés les autres en differens étages sur les deux faces du vallon, en font la forme, & la longueur.

J'étois dans la compagnie de deux Prêtres, & de quatre autres Chrétiens. Ils me conduisirent à une ancienne Eglise taillée dans le roc, qui est en grande veneration parmi eux. Quoyqu'elle soit de la dépendance des deux Prêtres qui me la faisoient voir, ils en étoient encore à sçavoir la signification des caracteres Grecs & Coptes tracez sur la muraille au bas de quelques tableaux. Il fallut que je leur lusse, & que je leur expliquasse non seulement le Grec,

mais auſſi le Copte, qui eſt leur langue naturelle, & qu'ils ne ſçavent lire que dans leur Breviaire, & non pas même ſans beaucoup heſiter. Ces tableaux à demi effacez repreſentoient le maſſacre des Innocens, la fuite de Jeſus-Chriſt en Egypte, les nôces de Cana. Ces tableaux n'avoient pas été peints par d'excellens Peintres; mais j'admiray un Camayeu bien entier fait d'une ſeule couleur jaunâtre de deux pieds environ de diametre. Une tête d'homme y étoit très-diſtinctement repreſentée avec ces mots: Ο ΑΓΙΟC ΚΟΛΛΟΥΘΟC, qui veulent dire S. Colluthus. Je ne ſçais ſi ce Colluthus qualifié Saint, auroit été en effet ou ſerviteur de Dieu du nombre de nos anciens Anachoretes, ou bien cet Hereſiarque, que le celebre Hoſius convainquit dans

un Concile d'Alexandrie tenu quatre ou cinq ans avant celui de Nicée.

Continuant ma route avec mes compagnons, une voûte d'environ cent pas de long ſur autant de large, chargée de quantité d'écriture faite à la main, m'arrêta tout court, pour la conſiderer. Cette écriture n'eſt d'aucun caractere, ſoit Turc, ſoit Arabe, ſoit Hebreu, ſoit Grec, ſoit Latin, ſoit Copte. Ces ſix langues ne me ſont point étrangeres. J'entre-voyois, ce me ſembloit, des lettres Hebraïques & d'autres Coptiques, ce n'étoit cependant ni les unes ni les autres. J'eus beau les étudier toutes pendant une heure entiere, je ne pûs deviner en quelle langue elles étoient écrites : mais j'admiray la patience que ces bons Hermites avoient eûë de

transporter des échafauts d'un endroit à un autre, pour crayonner un si long ouvrage.

Je ne fus pas plus sçavant sur le sujet & la matiere de ces écritures, que je l'étois sur la langue, en laquelle elles étoient composées. Je me figurois neanmoins que ces Solitaires s'étoient apparemment occupez à transcrire des Pseaumes, ou quelques endroits de nos saintes Ecritures.

Mais pour revenir au caractere des lettres, après les avoir une seconde fois attentivement considerées, il me vint en pensée que des Religieux Ethiopiens, ou Syriens, ou Chaldéens auroient pû venir se retirer dans ces grottes, & former ces écritures en leurs idiômes. Prévenu de cette idée, je consultay à mon retour au Caire mes Alphabets,

& je tombay d'abord ſur celui de l'ancienne langue Syriaque bien differente de la moderne. Il me parut alors que les lettres écrites ſur la voûte des cent pas de long, & dont j'avois encore les idées aſſez fraîches, avoient une grande reſſemblance avec les lettres que j'avois ſous les yeux. Je me ſouvins en même temps d'un trait du Livre neuviéme de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique de Nicephore, qui dit que du temps de l'Empereur Juſtinien, les Abyſſins avoient deux langues en uſage, la leur propre, & la Syriaque. Le même Auteur ajoûte, qu'ils avoient appris celle-cy des Syriens chaſſez de leur païs par Alexandre le Grand, & refugiez en Abyſſinie. Je ſçais de plus de très-bonne part que les Abyſſins ont encore aujourd'huy pluſieurs Livres

écrits en langue Syriaque ancienne, qu'ils entendent, & qu'ils eſtiment; d'où je conclus, que ſi la voûte, dont j'ay parlé, eſt écrite dans cet ancien langage, comme cela peut être, il y a ſujet de croire, que les Moines d'Ethiopie & de Syrie ont été également les Auteurs de ce pénible ouvrage. Si jamais je retourne en la baſſe Thebaïde, je l'examineray tout de nouveau pour faire plaiſir aux ſçavans amateurs de l'antiquité.

Après avoir parcouru ces celebres Solitudes de la Thebaïde, qui furent autrefois l'azyle de ces fervens Serviteurs de Dieu, qui y vivoient d'une vie plus angelique qu'humaine, j'allay prendre un peu de repos au Monaſtere de S. Jean, dont j'ay déja parlé. Après y avoir paſſé deux jours, je me trouvay en état de

continuer ma route ; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons, qui ſe trouverent ſi fatiguez, qu'ils n'oſerent s'engager à me ſuivre. Ainſi je fus obligé de prendre de nouveaux guides. Je partis avec eux, & nous nous avançâmes vers le Nord entre le Nil & la montagne des grottes, qui n'en eſt éloignée que de deux milles. Nous marchâmes environ une heure ſur une plaine de ſable, qui nous conduiſit ſur les ruines de deux Villes, qui ſont près l'une de l'autre. La premiere paroît avoir été comme le fauxbourg de l'autre ; ſon circuit eſt de deux milles environ. Elle ne contient que des reſtes de mazures aſſez communes. La ſeconde Ville, qui eſt deux fois plus grande que la premiere, preſente d'abord aux yeux des édifices publics d'une

magnificence royale : ils furent en effet l'ouvrage de l'Empereur Adrien.

Les Hiſtoires nous ont appris l'amour, ou plutôt la folle paſſion que ce Prince eût pour le jeune *Antinoüs*. Il la fit paroître exceſſive pendant la vie de ce favori ; mais elle éclata plus que jamais après ſa mort. Il mourut dans un voyage qu'Adrien fit en Egypte, à l'exemple d'Antoine, d'Auguſte, de Germanicus, & de Veſpaſien, qui eurent la curioſité d'être eux-mêmes témoins des richeſſes, & de la beauté de ce Royaume. Les Hiſtoriens ne conviennent pas entre eux des cauſes & des circonſtances de la mort d'*Antinoüs*. Les uns diſent qu'il mourut de maladie naturelle, d'autres prétendent qu'il s'immola pour ſon Prince dans un ſacrifice, d'autres

enfin soûtiennent qu'il se noya, en navigeant sur le Nil avec son Maître.

De quelque maniere qu'arriva cette catastrophe incertaine, il est constant, au rapport de tous les Historiens, que la douleur, que l'Empereur en conçût, fut sans borne, & qu'elle alla à des excès sans exemple. La passion qu'il eût pour ce jeune homme, & les regrets qu'il eût de sa mort, luy firent inventer tout ce que son autorité, & sa puissance pouvoient executer pour immortaliser le nom de son *Antinoüs*. Il luy fit construire & dédier des Temples; il institua des Jeux en son honneur. Les Grecs pour luy complaire soûtinrent qu'il avoit rendu des Oracles, qu'on sçait avoir été secrettement composez par Adrien même. Ce Prince fit ensuite celebrer avec une

pompe ſomptueuſe les ceremonies de ſon Apotheoſe. Non content de tout cela, il fit bâtir une petite, mais magnifique Ville ſur le bord du Nil, près du lieu où l'on prétend que ce jeune homme expira, & il donna à cette Ville le nom d'Antinoé ou Antinopolis.

On parle diverſement de la ſituation de cette Ville, de l'ordonnance de ſes édifices, de ſa figure, & de ſa grandeur. Je l'ay vûë, j'ay été long-temps au milieu de tout ce qui nous en reſte: J'ay obſervé avec grande attention, tout ce qui m'a parû en meriter. Je vais, MONSEIGNEUR, expoſer icy fidelement à V. A. S. mes exactes obſervations.

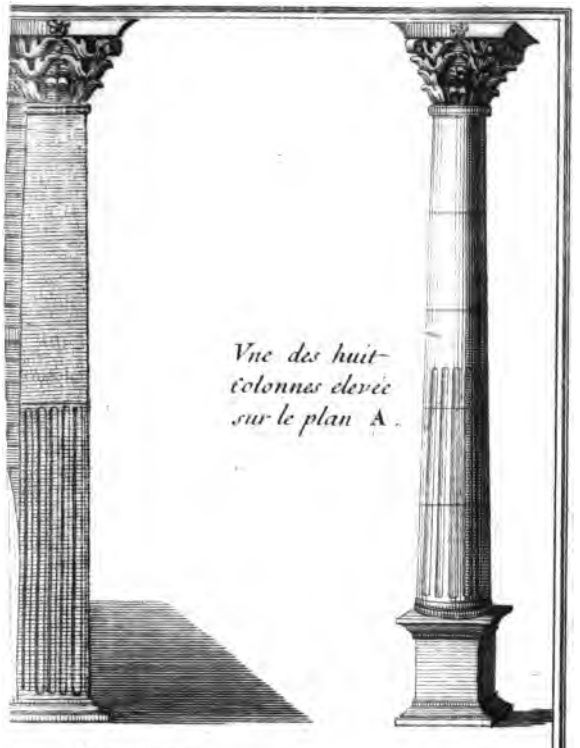
La Ville eſt quarrée, elle n'a de diametre qu'environ 2000. pas communs. Deux grandes & longues ruës, qui ſe croiſent par

les ruës, on alloit dans tous les quartiers de la Ville à couvert des ardeurs du Soleil, & des autres injures de l'air.

De toutes ces voûtes, & de ce nombre prodigieux de colonnes qui les soûtenoient, il n'en reste aujourd'huy que des morceaux çà & là, & qui servent seulement de témoins de ce qu'elles étoient autrefois.

Pour ce qui est des quatre grandes portes de la Ville, dont j'ay déja parlé, celles qui étoient au Septentrion & au Levant, sont ruinées à n'être plus reconnoissables par leurs formes : les deux autres du côté du Midy & du Couchant sont assez entieres. J'en ay dressé un plan élevé très exact pour mieux faire entendre la description que j'en fais.

Planche II. La porte qui est au Midy, & qui est representée par la seconde figure



eur de 15 ou 20.

es, de diametre à proportion.

D

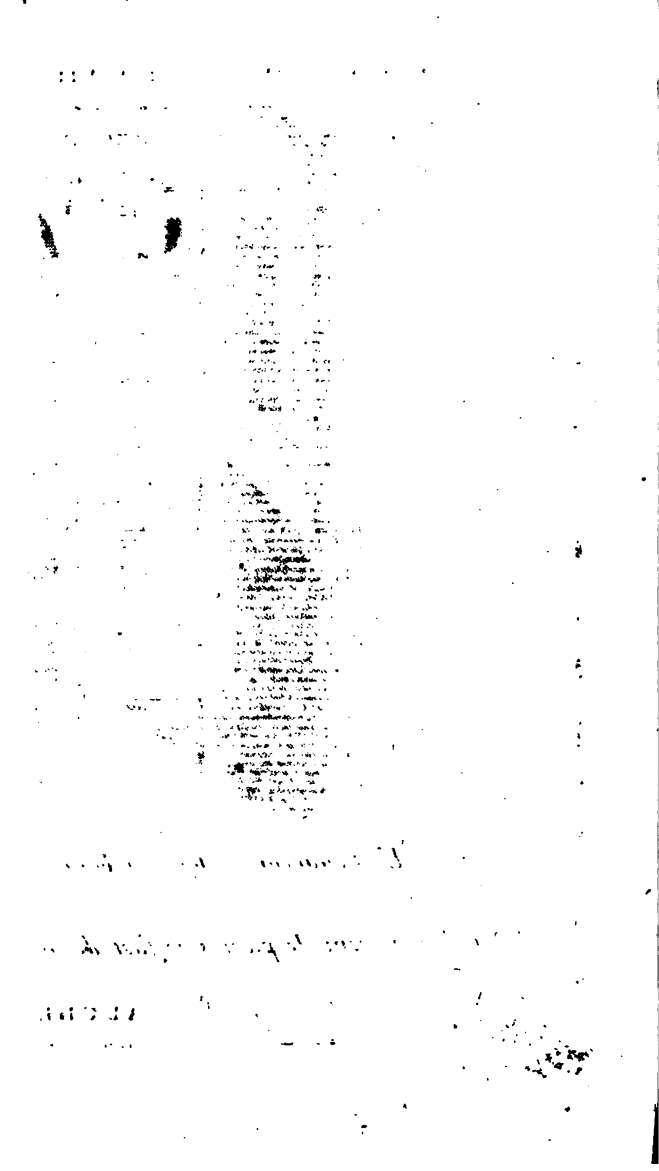


figure cy-jointe, eſt une eſpece d'arc de triomphe, qui a trois grandes portes voûtées, qui ſervent de trois paſſages. La porte du milieu a environ vingt-deux pieds de roy de largeur, & quarante de hauteur. Elle ſe fermoit par deux grands batans de bois couverts de fer, qui ont été dans la ſuite des temps tranſportez au Caire pour y fermer une voûte, qu'on appelle *Bab Ezzouailé*, proche le Palais du Grand Prevôt. Les deux portes qui ſont aux côtez de la plus grande, qui eſt au milieu, ont environ vingt-quatre pieds de haut, ſur dix ou douze de large. Elles ont au deſſus d'elles une ouverture quarrée moins grande, que les deux portes qui ſont au deſſous.

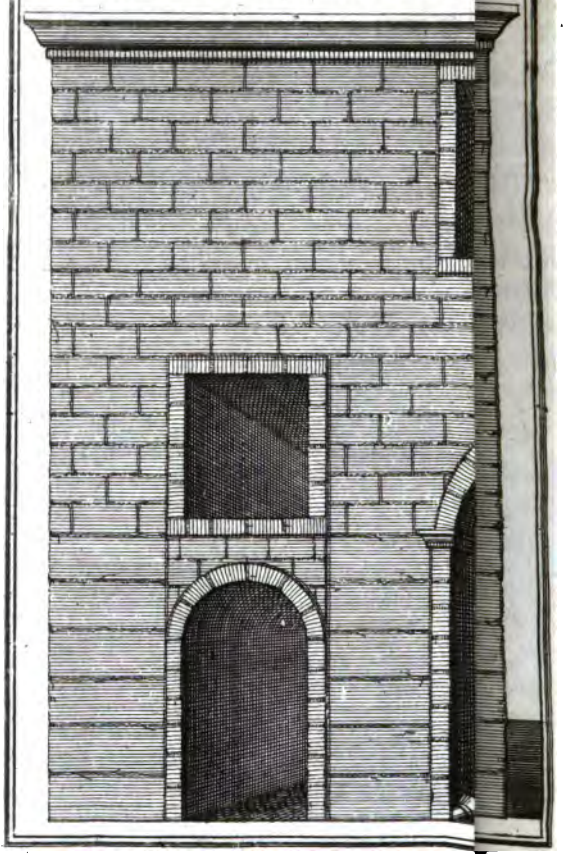
La largeur de tout cet édifice eſt d'environ ſoixante-ſix pieds, l'épaiſſeur de quinze ou vingt,

la hauteur de quarante-cinq. Les deux façades ſont enrichies de huit pilaſtres Corinthiens en bas relief, canelez depuis le milieu juſques à leur baſe. La ſaillie des angles de leurs chapiteaux eſt ſi grande, qu'elle a donné occaſion aux Mores d'appeller cette porte *abou elqueroum*, c'eſt-à-dire, le pere des cornes.

Vis à vis de ces huit pilaſtres, & à cinq ou ſix pas de-là, huit colonnes Corinthiennes de pierre blanche avoient été élevées de quatre pieds de fuſt. Chaque fuſt étoit de cinq pieces égales, & canelées depuis le bas juſques au milieu. Le temps a reſpecté les deux colonnes poſées ſur leurs piéd'eſtaux marquées *A* & *B*, qui regardent la Ville; les deux autres marquées *C* & *D* ſont plus de moitié détruites. Pour ce qui eſt de celles qui

OXFORD
MUSEUM

PORTE DU COUCHANT DE LA



Tous l'Edifice à de façade à peu pres
pratiqués dans le mur aux deux coin

regardent la campagne, & qui ſont marquées *E*, *F*, *G* & *H*, on n'en voit pas même les ruines.

La porte au Couchant, dont l'on voit l'Architecture dans la troiſiéme figure cy-jointe, eſt auſſi entiere que celle du Midy, mais bien plus maſſive, & d'un goût different. Elle a pareillement trois portes ou trois grands paſſages, voûtez. La voûte du milieu eſt de ſeize pieds de large, & d'environ vingt pieds de haut. Les deux autres ont moitié moins d'élevation & de largeur. Il y a pareillement au deſſus des trois portes voûtées trois grandes ouvertures quarrées, qui font une eſpece de plateforme. Celle du milieu eſt beaucoup plus grande, que les deux autres; on y monte par deux eſcaliers d'environ 50. marches, pratiquez dans l'épaiſſeur des Planche III.

murs des deux côtez. Ce monument entier a environ cinquante pieds de façade, trente-cinq de hauteur, & quarante-cinq de profondeur. Les gens du païs le nomment *Qualàa*, c'eſt-à-dire Château, parce que c'eſt un bâtiment ſolide.

A quelques pas de cette grande porte de la Ville, qui eſt au Couchant, comme je l'ay déja dit, on rencontre un ſuperbe Portail, qui fait l'entrée d'une cour de trente ou quarante pas en carré, fermée de hautes & fortes murailles crenelées, avec un degré taillé dans le mur à côté du Portail. Ce Portail paroît avoir été conſtruit pour y poſer un corps de garde. Les Arabes donnent à ce Portique & à cette grande tour le même nom qu'ils donnent au Portique d'*Archemounain*, ſçavoir *Melah*

Elbenat, c'eſt à-dire, maiſon de plaiſance des Princeſſes.

La magnificence d'Adrien en faveur de ſon favori Antinous, ne ſe borna pas à la conſtruction de ces quatre grandes portes, & de toutes les galeries des ruës, dont j'ay parlé. On voit encore en differens quartiers de la Ville les décombres de pluſieurs Palais, & de Temples. Il n'eſt plus poſſible de juger, quelle étoit alors leur ſtructure. Ce n'eſt plus aujourd'huy qu'un amas de pierres & de colonnes de toute ſorte de marbre.

Je trouvay à cent pas de la grande porte du Couchant 14. colonnes de granit, qui ſont encore debout; & un peu plus loin quatre autres colonnes de porphire. Ce que le temps avoit épargné, a été détruit par les Turcs, pour en enlever de gros

morceaux de marbre bien travaillez, & des colonnes, dont ils ont voulu orner leurs Mosquées.

J'ay vû dans plusieurs de leurs Mosquées le mauvais usage qu'ils ont fait de ces richesses, plaçant sans ordre ces marbres & ces colonnes, une grande près d'une petite, la Corinthienne avec la Dorique. J'en ay été particulierement témoin dans un fameux Oratoire de *Dervis* nommé le *Chek Abadé*. C'étoit anciennement une Eglise dédiée à S. *Ammonius* Evêque d'*Assena*, & martyrisé à *Antinoé*. Les Turcs en ont fait une petite Mosquée, & ont crû la bien orner, en la remplissant de differentes colonnes placées les unes sur les autres avec confusion.

Il faut cependant convenir que nous leur sommes très-obligez

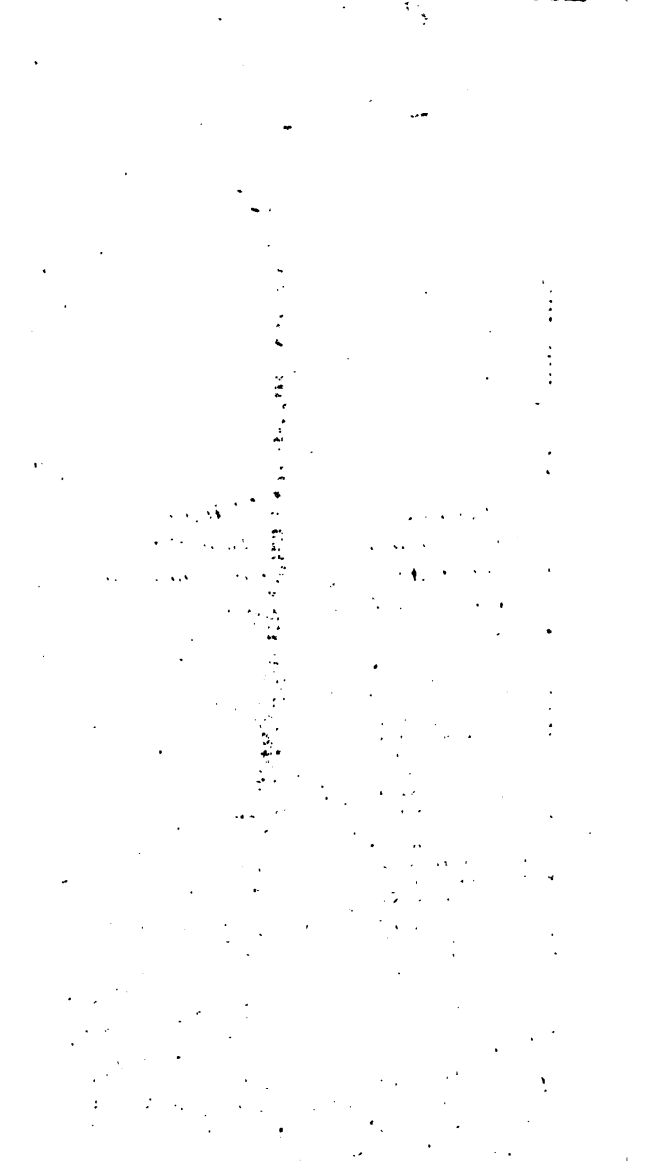
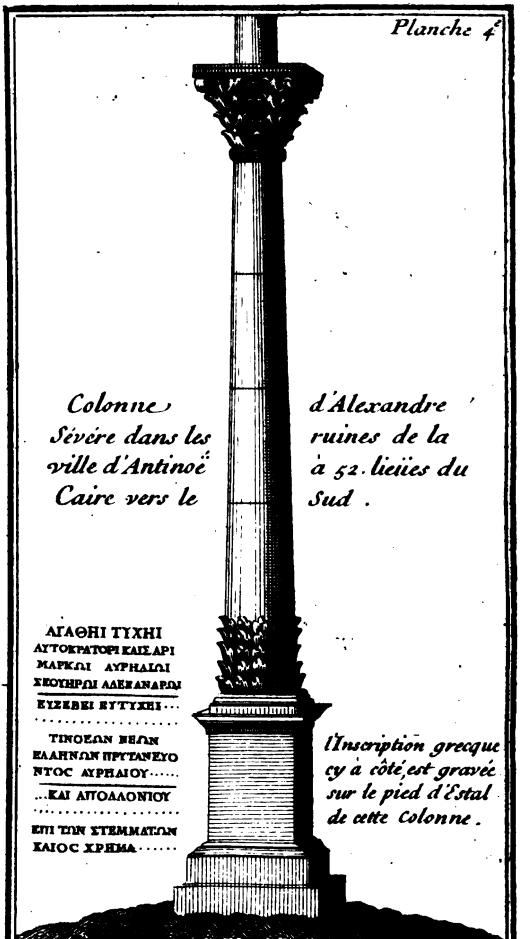


Planche 4.



Colonne Sévère dans les ville d'Antinoë

d'Alexandre ruines de la à 52. lieües du Caire vers le Sud.

l'Inscription grecque cy à côté est gravée sur le pied d'Estal de cette Colonne.

Cette Colonne est de pierre d'ordre Corinthien. son fust a 31. pieds et demi de hauteur, le diametre à proportion. Il est en 5. pieces, la p.re piece est embellie de feüillages de chêne.

de n'avoir point touché à une colonne de Severe Alexandre, qu'ils nous ont laissée toute entiere. Dans la grande ruë, qui va du Sud au Nord de la ville d'*Antinoé*, il y a une place à l'endroit même, où cette grande ruë est traversée par une autre moins grande, qui va de l'Est à l'Oüest. Aux quatre coins de cette place, ou de ce carrefour, il y avoit quatre grandes colonnes de pierre d'ordre Corinthien. De ces quatre il n'en reste plus qu'une avec trois piédestaux des autres. Cette colonne qui nous reste, dont je donne icy la figure, a quatre pieds de diametre: son fust est en cinq pieces. La premiere piece voisine de la base est de trois pieds & demi de hauteur entourée de feüillages de chêne, ce qui luy donne beaucoup de grace. Les

quatre autres pieces ont ſept pieds chacune : ſon chapiteau eſt ſurmonté d'une pierre quarrée de trois pieds de haut, & de deux de large. Cette pierre ſervoit apparemment d'appui à une ſtatuë, qui étoit poſée deſſus. Le pied d'eſtal eſt de treize pieds de haut, compoſé de huit aſſiſes de pierre. C'eſt ſur la quatriéme, cinquiéme & ſixiéme pierre, qu'on lit l'Inſcription Grecque ſuivante. Elle contient treize lignes, dont le temps, ou les Arabes ont effacé plus de la moitié. Voici ce que j'en ay pû déchifrer.

.ΑΓΑΘΗ·Ι ΤΥΧΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ
[ΜΑΡΚΩΙ ΑΥΡΗλΙΩΙ
ΣΕΟΥΗΡΩΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΩΙ
[ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥΤΥΧΕΙ
. . . . . .
. . . . . .

ΤΙΝΩΕΩΝ ΝΕΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ
[ΠΡΥΤΑΝΕΥΟΝΤΟΣ
ΑΥΡΗΛΙΟΥ . . . . . .
. . . . . ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ . . .
. . . . . .
ΕΠΙ ΤΩΝ ΣΤΕΜΜΑΤΩΝ ΚΑΙΟΣ
[ΧΡΗΜΑ . . . .
. . . . . .
. . . . . .

C'est à dire,

Pour la prosperité. A l'Empereur Cesar Marc Aurele Severe Alexandre Pieux Heureux . . . Aurelius étant Prefet des nouveaux Grecs d'Antinoé . . . Et Apollonius . . . . . sur ces monumens. Caïus Chrémes.

Si-tôt que j'apperçûs cette Inscription, je pris mes tablettes pour la transcrire. La crainte où j'étois que les Arabes ne me surprissent dans mon operation,

& qu'ils ne me prissent pour un Enchanteur, ou un Necromantien, en me voyant écrire sans encre & sans plume. Cette crainte, dis-je, me fit tellement hâter, que je ne transcrivis que les mots, dont les lettres étoient les plus reconnoissables.

L'Inscription qui étoit sur deux des quatre pied'estaux, est entierement effacée; celle qui étoit sur les deux autres, s'est un peu mieux conservée, à quelques mots près, qui ne paroissent plus. C'est de l'Inscription informe de ces deux pied'estaux, que j'ay extrait celle que je donne icy.

Sur cette Inscription il y a quatre remarques à faire.

La premiere, est que la même Inscription avoit été gravée sur les quatre pied'estaux; d'où il faut conclure que ces quatre colonnes avoient été érigées à

l'honneur de Severe Alexandre. Son nom y eſt diſtinctement gravé, comme je l'ay écrit avec un petit *omega*.

La ſeconde reflexion, eſt que ſelon toutes les apparences, ce mot TINOEΩN a été tronqué, & qu'il faut y ajoûter les deux lettres initiales AN, qui feront en entier ce nom ANTINOEΩN. Comme rien ne réſiſte au temps, qui corrompt & détruit tout, il a corrompu l'ancien nom de la ville d'*Antinoé*, que les Arabes appellent aujourd'huy *Anſiné*. J'ay conſulté à ce ſujet un ancien Dictionnaire Copte Arabique, dont les Prêtres Coptes ſe ſervent; j'y ay trouvé que la Ville ruinée, où eſt le *Cheik Abadé*, c'eſt à dire l'Oratoire de *Dervis*, nommé en Arabe *Anſiné*, eſt traduite en Copte *Antinoé*.

La troiſiéme remarque à faire,

eſt que les quatre colonnes placées dans une des grandes ruës de la ville d'*Antinoé*, ont été élevées après une des victoires de Severe Alexandre ; peut-être après celle qu'il remporta en perſonne contre Artaxerxes Roy des Perſes, en l'année 233. de Jeſus-Chriſt. Ces branches de chêne qui environnent le bas de la colonne, ſemblent être un ſymbole de ſon triomphe.

Les noms d'Aurelius, d'Apollonius, de Caïus Chremes exprimez dans l'Inſcription, ſont les noms des Magiſtrats de la Ville, & de l'Architecte, ou d'un Officier de l'Empereur, qui tous préſiderent à la conſtruction de ce monument en l'honneur de leur Maître.

La derniere remarque à faire, eſt que dans cette Inſcription les habitans d'*Antinoé* ſont ap-

pellez les nouveaux Grecs. Je n'en vois point d'autre raiſon que celle-cy, qui eſt qu'Adrien dès l'an 175. s'étant fait initier aux Myſteres de Cerés Eleuſime à Athenes, avoit peut-être fait venir de cette Ville, ou de quelqu'autre Ville de Grece, des Prêtres, & des Miniſtres pour deſſervir dans ſa nouvelle colonie d'*Antinoé* les Temples qu'il avoit conſacré à la memoire d'Antinous.

Ce jeune homme que l'Empereur avoit voulu diviniſer, mourut l'an 132. de Jeſus-Chriſt. La Ville qui portoit ſon nom, ſe remplit bien-tôt après de Fideles. Elle devint un Evêché ſuffragant de Thebes. Euſebe nous en a conſervé une lettre écrite aux Antinoïtes par S. Alexandre Evêque de Jeruſalem ſur la fin du troiſiéme Siecle. Pallade

nous assure que sur la fin du quatriéme la Ville étoit si peuplée de Chrétiens, qu'il y avoit douze Convents de Vierges consacrées à Dieu.

Cette celebre Ville n'est plus aujourd'huy qu'un amas de mazures, à l'exception de ces antiquitez, dont j'ay donné les figures, & dont la solidité a résisté au temps & à l'avarice des Arabes. Elle est située à cinquante-deux lieuës du Caire, à trois de *Mellavi*, vers le Nord-Est, sur le bord Oriental du Nil, proche ce fameux Monastere de *Dervis*, dont j'ay parlé.

Malgré toutes ces ruines d'*Antinoé*, je ne laissay pas que d'en sortir avec regret, son antiquité me la rendant chere & respectable. Je la quittay pour aller passer la nuit au Monastere de S. Jean. Je traversay une plaine,

qui eſt au Levant, entre la montagne & la Ville. Elle eſt couverte de ſuperbes Mauſolées dreſſez à peu de frais des ruines voiſines. Les Turcs de la ville de *Mellavi*, & de pluſieurs autres endroits, ont leurs ſepulchres dans cette plaine.

Etant arrivé au Monaſtere de S. Jean, j'aſſemblay toutes les familles, qui occupent preſentement ces lieux, où de ſaints Moines Solitaires chantoient autrefois jour & nuit les loüanges de Dieu. Je leur fis mes inſtructions.

J'en allay faire autant au Monaſtere de l'Archange S. Michel, qui n'eſt habité, comme celui de S. Jean, que de quelques familles nombreuſes & Chrétiennes. Je les trouvay dans l'un & dans l'autre Monaſtere diſpoſées à m'écouter. Nous fîmes tous

ensemble les exercices ordinaires de la Mission.

C'est dans ces occasions, que nous remarquons avec admiration & consolation, la patience & la misericorde infinie de Dieu, qui attend pendant plusieurs années les momens marquez par sa Providence, pour approcher du Royaume de Dieu, des ames qui en étoient éloignées.

Je partis de ces Monasteres le 15. Novembre pour me transporter à la fameuse Eglise de la Croix, dite autrement le Monastere d'*Abouphané*, ou l'Abbé Phanos, qui est le même que l'Abbé Etienne, dont Rufin Prêtre d'Aquilée fait mention dans son récit de la vie des saints Solitaires, qu'il avoit vûs & visitez souvent dans la Nitrie. Il dit que ce saint Solitaire Etienne étoit Lybien de nation, qu'il avoit

passé soixante ans dans le desert, qu'il avoit reçû du Ciel une grace singuliere pour consoler les ames affligées, qui venoient chercher auprès de luy du soulagement. Il louë sur-tout la patience heroïque de ce saint Homme, & dit que Dieu ayant voulu éprouver sa vertu, permit qu'il tomba malade d'un cancer, qui le faisoit extraordinairement souffrir; que S. Ammon & S. Evagre le vinrent visiter dans cet état, & qu'ils furent témoins, que ce second Job continuoit à faire des corbeilles de feüilles de Palmier, pendant que les Chirurgiens luy faisoient de douloureuses incisions, & enlevoient des lambeaux de sa chair; qu'enfin sa tranquillité pendant des heures entieres de souffrances, étoit toûjours aussi grande, que si c'eût été, non pas sa

propre chair, mais la chair d'un corps étranger qu'on découpoit. Le même Rufin ajoûte, que ces deux ſaints Moines Ammon & & Evagre l'étant venus viſiter, luy témoignant la compaſſion qu'ils avoient de ſon état, il leur répondit en ces termes : *Dieu*, mes Freres, *ne m'a jamais fait que du bien, & il m'en fait encore aujourd'huy ; car mon corps ayant merité de grands châtimens en l'autre vie, il veut bien le châtier legerement en celle cy, pour m'aſſurer un bonheur éternel à la fin de ma carriere.* Voilà les grands exemples de vertu, que ces grottes de Nitrie m'ont mis devant les yeux. Dieu me faſſe la grace d'en profiter.

L'Egliſe de la Croix, que les Grecs appellent le Monaſtere de l'Abbé Phanos, eſt ſituée à ſix ou ſept lieuës de *Mellavi*, au

pied de la montagne du Couchant. Elle eſt ornée de vingt & une colonnes de marbre d'ordre Gothique. Onze de ces colonnes ſoûtiennent la Nef, & les dix autres environnent l'Autel. Les murailles ſont peintes de haut en bas d'une infinité de Croix, toutes de differens deſſeins, & de differentes couleurs, ce qui fait un objet agréable aux yeux. J'en remarquay une terminée par quatre fleurs de lys très-bien deſſinées. Il faut que ces fleurs de lys y ayent été peintes avant le huitiéme Siecle, c'eſt-à-dire, avant la conquête de l'Egypte par Omar ſecond Calife des Mahometans. Car ces nouveaux Maîtres n'auroient jamais permis aux Chrétiens de bâtir une Egliſe, pour y faire les ſaints exercices de nôtre Religion.

Je cherchay inutilement dans toute l'Egliſe quelque Inſcription, qui pût m'inſtruire de quelque point Chronologique ou Hiſtorique. Je trouvay ſeulement dans la voûte du grand Autel, & autour d'une grande Croix ces deux mots Grecs en lettres capitales: ΞΥΛΟΝ ΖΩΗC, qui ſignifient bois de vie.

En allant à l'Egliſe de la Croix, je paſſay par *Achemounain*, où j'examinay de nouveau toutes les particularitez du Portique, pour le deſſiner ſur le papier avec toute la fidelité, & l'exactitude poſſible. La premiere figure cy-jointe eſt trait par trait ſemblable à l'original.

Je fus fort étonné de voir ce Portique couvert d'un nombre prodigieux de Gruës. Les gens du païs me dirent qu'elles ne manquoient jamais chaque an-

née de revenir en ce temps des terres du Nord, qu'elles se reposoient sur ce Portique en arrivant, & qu'elles vont ensuite hyverner sur les bords du Canal de Joseph, sans pénétrer plus avant vers le Midy, trouvant sur les bords de ce Canal la temperature de l'air, & les pâturages qu'elles aiment.

Le Canal dont je viens de parler s'appelle le Canal de Joseph. La tradition étant qu'il a été autrefois ouvert par le Patriarche Joseph fils de Jacob. Il tire ses eaux du Nil, & de plusieurs sources qu'il renferme dans son sein. Son origine est au village de *Tarout Eschérif* à trois ou quatre lieuës au Sud de *Mellavi*. Il fait & entretient l'abondance dans cette belle campagne, qu'il arrose jusques au *Faioum*, & va ensuite se perdre dans le lac

Maris, ou de *Caron*. Je fus obligé de guéer deux fois ce Canal pour le passer, l'eau étoit si haute qu'elle me montoit plus qu'à mi-corps en le passant.

Diodore de Sicile rapporte que ce Lac fut autrefois creusé par les ordres d'un ancien Roy d'Egypte appellé *Miri*. Ceux qui se piquent icy d'être sçavans dans l'antiquité, disent que les anciens Egyptiens portoient leurs corps morts avec grande cérémonie sur le bord de ce Lac; que le Convoy y étant parvenu, un des amis de la famille faisoit l'éloge du défunt; qu'ensuite les femmes payées pour pleurer le mort, redoubloient leurs cris & leurs lamentations; que ces cérémonies finies, on mettoit le corps dans une Barque pour passer ce Lac, & pour l'aller enterrer dans une terre voisine, &

destinée à sa sepulture. Ils ajoûtent que les Bateliers de cette Barque s'appelloient Caron, qu'on leur payoit une petite monnoye pour le droit du passage.

Voilà les idées fabuleuses qui ont passées des Egyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, & de chez les Grecs en Italie, où les Italiens non-seulement les ont adoptées, mais les ont encore enrichies de leurs nouvelles imaginations. Ils sont cependant obligez de convenir, qu'ils n'ont parlé comme ils ont fait de leurs lacs sulfurez, que les oiseaux n'osent traverser, de leurs gouffres affreux, qui vomissent des tourbillons de feux & de flammes, de leurs champs élisées près les délicieuses campagnes de Bayes, qu'après avoir appris ce que les

Egyptiens avoient dit avant eux de leur Lac Mœris, de la Barque de Caron, & des ames qu'il passoit aux Enfers.

J'ay crû, MONSEIGNEUR, devoir cette petite digression à l'Egypte où je suis, & à l'occasion du Lac Mœris dont j'ay eû l'honneur de vous parler.

Je quittay ce Lac pour aller à la ville d'*Abousir*. Je n'en vis que les ruines, & un antique Aqueduc de brique à rez terre, qui vient, dit-on, de fort loin. J'allay passer la nuit au bourg de *Quassr* proche l'ancienne ville de *Hour* sur le Canal de Joseph. Le Curé de ce Bourg me reçût chez luy avec toutes sortes de démonstrations de bienveillance. Il me prévint d'abord obligeamment, & m'invita à faire des instructions à ses Paroissiens. Il prit soin luy-même de les rassembler

fembler tous dans l'Egliſe. Il m'inſtruiſit de leurs plus grands beſoins ſpirituels. Il appuyoit mes paroles des ſiennes. Je trouvay un bon peuple, ſuſceptible de tous les ſentimens de pieté & de religion, que je tâchois avec la grace de Dieu de luy inſpirer.

Ce fut dans ce Bourg qu'il plût à ſa Bonté divine de me donner la plus ſenſible conſolation que j'aye eû pendant mon voyage. J'avois avec moy pour mon compagnon & pour mon guide un Copte Orfévre, nommé Victor, très-bien inſtruit dans ſa Religion Coptique, & par malheur juſqu'à preſent pour luy, très-ſcrupuleuſement attaché aux erreurs de ſa ſecte. Etant ſeul en chemin, je les combattois de mon mieux. Tous mes entretiens avec luy étoient de

continuelles inſtructions, mais dont je ne voyois aucun fruit. Le moment où Dieu vouloit le produire n'étoit pas encore venu. Il vint enfin ce moment que je demandois à Dieu avec ardeur.

Pendant que je faiſois une de mes inſtructions à ce bon peuple du bourg de *Quaſſr*, le Seigneur parla en même temps au cœur de Victor. Sa parole fut un rayon de lumiere, qui diſſipa les tenebres de l'erreur, qui l'aveugloit. Il me vint trouver ſur le ſoir, & en m'embraſſant: *Il faut me rendre*, me dit-il, *mon cher Pere. L'inſtruction que vous venez de faire m'a pleinement convaincu; je me trouve comme un homme, qui ſort d'un cachot obſcur, & qui voit le jour. Me voilà prêt à profeſſer les veritez que vous m'avez enſeignées, & à condamner les fauſſes opinions,*

dans leſquelles j'avois été élevé, & auxquelles j'étois ſi fort attaché.

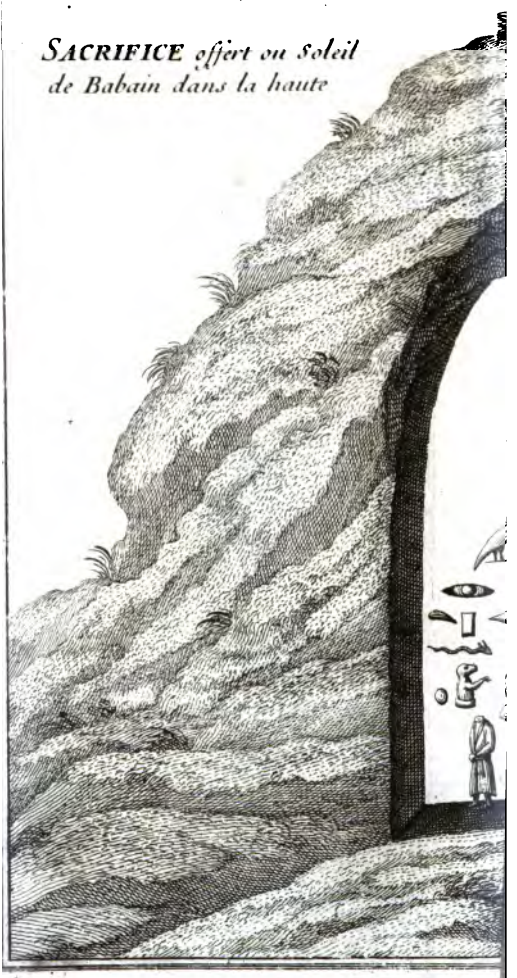
Je laiſſe à penſer quelle fut la joïe, dont je me ſentis ſaiſi dans ce moment. Je l'embraſſay de bon cœur. *Mais ſçavez-vous, mon Pere,* m'ajoûta-t-il, *par où a commencé ce changement en moy? Pendant que vous inſtruiſiez les habitans de ce Bourg, je remarquay ſur leurs viſages, qu'ils étoient touchez de ce que vous leur diſiez, & j'ay comme entendu une voix interieure, qui me diſoit, toy ſeul as le cœur plus dur qu'une pierre. Cette parole m'a confondu tout à coup, & cette confuſion opere mon changement. Recevez donc icy, & avant que de ſortir de ce Bourg, recevez, mon Pere, mon abjuration.* J'admiray la conduite de Dieu ſur cet Artiſan. Ne pouvant douter de la ſincerité de ſes ſentimens, je luy dis, comme S. Philippe à

l'Eunuque de la Reine Candace: *Si vous le voulez tout de bon, je ne vois rien qui puisse mettre obstacle à vôtre résolution.* Je luy fis donc faire publiquement l'abjuration de ses erreurs, & il fit profession de la Religion Catholique & Romaine.

Je partis avec mon nouveau disciple, bien content du séjour que j'avois fait dans le bourg de *Quassr.* J'eûs tout le temps pendant le reste de mon voyage de le bien affermir dans l'état où Dieu venoit de le mettre.

Nous repassâmes ensemble le Canal de Joseph & le vieux Aqueduc. Nous allâmes au bourg de *Touna* proche les ruines de la ville de *Babain*, qui sont au Midy de celle d'*Abousir.* Nous traversâmes ces ruines, & une longue plaine de sable, qui nous conduisit à un monument singu-

SACRIFICE offert au soleil
de Babain dans la haute



lier, que mon conducteur voulut me faire voir, & qui merite en effet d'être vû.

C'eſt un ſacrifice offert au Soleil. Il eſt repreſenté en demi relief ſur une grande roche, dont la ſolidité a bien pû défendre ce demi relief contre les injures du temps ; mais elle n'a pû réſiſter au fer, dont les Arabes ſe ſont ſervis pour détruire ce que l'on voit tronqué dans la figure de ce ſacrifice. Je l'ay deſſiné tel que je l'ay vû. La roche, dont j'ay parlé, fait partie d'un grand roc, qui eſt au milieu d'une montagne. Il a fallu & bien du temps, & un pénible travail pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou ſix pieds de profondeur, ſur une cinquantaine de largeur, & de hauteur. C'eſt dans cette vaſte niche creuſée dans le roc, que toutes les Planche V.

figures, qui accompagnent ce ſacrifice du Soleil, ſont renfermées.

On voit d'abord un Soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou de vingt pieds de diametre. Deux Prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leurs adorations. L'extrémité de leurs doigts touche l'extrémité des rayons du Soleil. Deux petits garçons ayant la tête couverte comme les Prêtres, ſont à leur côté, & leur preſentent chacun deux grands gobelets pleins de liqueur. Au deſſous du Soleil il y a trois agneaux égorgez, & étendus ſur trois buchers compoſez chacun de dix pieces de bois. Au bas du bucher ſont ſept cruches avec des anſes. De l'autre côté du Soleil oppoſé au côté

des deux Sacrificateurs, il y a deux femmes, & deux filles en plein relief attachées ſeulement par les pieds à la roche, & un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau, qui les ont décapitées. Derriere les deux petits garçons, il y a une eſpece de quadre chargé de pluſieurs traits Ieroglyphiques. Il y en a d'autres plus grands, qui ſont ſculptez dans les autres parties de la niche.

Je cherchay de tous côtez quelque Inſcription, ou autre choſe, qui pût me donner l'intelligence de toutes ces differentes figures, & de l'uſage qu'on en a voulu faire, ou qui pût du moins m'apprendre l'année, où cet ouvrage a été fait, & le nom de ſon Auteur. Je n'ay pû rien découvrir; ainſi je laiſſe aux Sçavans curieux des Antiquitez à

deviner, ce qui m'eſt demeuré inconnu.

Après avoir employé autant de temps qu'il en falloit pour deſſiner fidellement la repreſentation de ce ſacrifice, qu'on dit être un ſacrifice offert au Soleil, j'allay paſſer la nuit à *Mellavi*, & j'y arrivay un des jours de jeûne pour les Coptes. Ces peuples jeûnent tous les Mercredis & Vendredis de l'année, ſans préjudice de leurs quatre Carêmes; mais l'ennemi du ſalut des hommes n'y perd rien, car ceux d'entre eux, qui ſont à leur aiſe, après avoir jeûné le jour juſqu'à ſe faire un ſcrupule de prendre une goute d'eau avant midy, ne s'en font point de manger, & de boire pendant toute la nuit.

Nous prîmes mon diſciple & moy pour nos inſtructions des jours, qui ne fuſſent point ainſi

partagez entre des abſtinences & des intemperances. Je m'élevay particulierement contre cette monſtrueuſe maniere de jeûner. La raiſon étoit pour moy: mais c'eſt le malheur des riches de n'avoir pas la force de la mettre en pratique; ainſi il n'y eût que les pauvres Artiſans, & autres ſemblables, qui m'écouterent avec fruit.

Ayant appris qu'un *Mebacher* partoit pour le Caire, je me joignis à luy. Nous nous embarquâmes ſur le Nil de grand matin le 19. Novembre; nous avions à nôtre droite les grottes de la baſſe *Thebaïde*, qui nous formoient une vûë très-agréable juſques auprès de *Menié*.

Nous continuâmes nôtre navigation toute la nuit, & nous nous trouvâmes le lendemain à midy devant *Bebé*. Nôtre *Ma-*

bacher fit débarquer un de ſes Valets pour aller porter un paquet de cierges à l'Egliſe de S. George. La tradition du païs eſt qu'une partie du corps de ce ſaint Martyr, eſt conſervée dans ſon Egliſe à *Bebé*. *J'envoye*, me dit le Mebacher, *un preſent de cierges à S. George, pour obtenir ſa protection, & ſon interceſſion auprès de Dieu.* Ce fut à ce ſujet qu'il me fit une hiſtoire, qui paſſe parmi les Chrétiens d'Egypte pour être très-veritable, mais dont je ne me fais pas cependant garand. Voici comme il me la conta.

On pria autrefois très-inſtamment, me dit-il, *un Patron de Barque Mahometan de charger ſur ſon bord une groſſe meule deſtinée pour un moulin de l'Illuſtre S. George de* Bebé ; *l'Infidelle n'en voulut rien faire. Il mit à la voile en faiſant*

des imprécations contre le Saint. A cet instant & au grand étonnement de tous ceux, qui étoient presens, la pierre qui étoit d'une grosseur extraordinaire sauta dans le Nil, & flottant sur l'eau, comme un morceau de liege, suivit côte à côte le Bâtiment du Mahometan, & vint aborder avec luy auprès de Bebé.

Les Chrétiens témoins de ce fait surnaturel crierent au miracle; ils tirerent sans peine à bord cette groſſe meule, qui ne reprit sa pesanteur naturelle, que lorsqu'elle eût été miſe à sa place dans le moulin du glorieux Martyr S. George.

Quoiqu'il en soit de la verité de ce prétendu miracle, que les Coptes ne croïent pas moins certainement que l'Evangile, il est très-sûr qu'il fait un très-mauvais effet dans leurs esprits; car l'idée qu'ils ont d'une mira-

culeuſe protection de Dieu ſur eux, les endurcit dans leur incrédulité.

Comme nous ne mîmes pas pied à terre ; je ne vis point l'Egliſe de S. George. Nous avançâmes vers *Beniſoüef* approchant toûjours du Caire. Plus nous en approchions, plus la vûë des Pyramides, qui ſe découvroient les unes après les autres, rendoit nôtre navigation agréable. La premiere Pyramide que nous apperçûmes fut celle de *Meidon*. Nous en apperçûmes deux autres enſuite vis à vis *Dachour*. La premiere eſt auſſi grande, que celles qui ſont près du Caire. Sur le ſoir le gros temps nous fit relâcher proche le village de *Lathf*. Nous démarâmes pendant la nuit. Le lendemain matin nous vîmes de loin les Pyramides de *Saccara*.

Les rayons du Soleil, qui éclairoient ces masses prodigieuses en hauteur & en largeur, & qui nous en faisoient distinguer toutes les parties; le Nil qui roule ses eaux en serpentant, & qui offroit continuellement à nos yeux de nouvelles perspectives; les deux côtez de ce fleuve ornez d'un grand nombre de Villages, qui se suivent les uns après les autres; les campagnes fertilisées par les eaux du Nil, qui les arrosent, & qui entretiennent un verd toûjours naissant dans les feüilles des arbres de differentes especes; les deux chaînes de montagnes, qui accompagnent le Nil, & que la nature semble avoir placez, comme de continuels remparts pour arrêter les débordemens du Nil; tous ces differens objets forment au-delà de ce que j'en

puis dire, & de ce qu'on s'en peut imaginer, des points de vûë aussi surprenans, qu'ils sont agréables aux yeux.

Saccara est un village dont les habitans sont occupez d'ordinaire à foüiller des terres, pour découvrir les ouvertures des puits, qui conduisent à des grottes creusées autrefois pour les tombeaux des anciens Egyptiens: car jamais ils n'ensevelissoient les corps morts dans les Villes, pour y conserver toûjours un air pur & sain.

La plaine de *Saccara* étoit une terre destinée à ces sepultures. On y voit plusieurs de ces puits, & de ces grottes. Les Païsans en ont tiré une si grande quantité de momies, qu'ils n'y en trouvent aujourd'huy que rarement. Les linges qui enveloppent ces momies marquent la distinction

de leurs perſonnes. Les uns ſont noirs & communs, les autres ſont peints ou dorés.

Outre tous ces petits ſepulchres, qui ſont dans la plaine de *Saccara*, on y voit encore trois grandes Pyramides, qui y ont été élevées, dit-on, par un ancien Roy d'Egypte, dont on ne ſçait pas le nom. La plus haute qui eſt à l'Occident du Nil, en a deux autres à ſes côtez, dont l'une eſt bâtie de pierres blanches, & l'autre de pierres noires. Quelques gens du païs prétendent que le même Roy, qui avoit fait conſtruire la plus haute pour ſa ſepulture, avoit fait bâtir les deux autres, pour deux de ſes femmes, dont l'une étoit née blanche, & l'autre noire. Un peu plus loin, on apperçoit deux autres Pyramides, dont l'une eſt pareillement de pierres

blanches, & plus grande que la seconde, qui est de pierres noires. C'est deviner que de chercher des raisons de ces deux differentes couleurs.

Plus nous nous approchions du Caire, plus découvrions nous de nouvelles Pyramides. Celles qui sont dans la plaine de *Moknan* sont en grand nombre; mais les plus fameuses de toutes, pour leur hauteur, leur circonference & leur construction, sont les trois grandes Pyramides de *Gizé*, que l'on mettoit autrefois au nombre des sept merveilles du Monde.

Nôtre lente navigation me donna tout le temps de les contempler; mais il ne me fut pas possible de verifier les mesures des hauteurs, & des largeurs, que les voyageurs leur donnent. Les uns disent que la plus haute

& la plus large eſt compoſée de deux cens vingt-ſept degrez inégaux entre eux; d'autres prétendent qu'elle a deux cens quatre-vingt-ſix toiſes quatre pieds de hauteur, que chaque côté de ſa baſe a cent-treize toiſes quatre pieds, & chaque face du piédeſtal deux cens ſoixante & dix toiſes cinq pieds de long. Je ne ſçais ſi l'on croira, ce que Pline dit des dépenſes, qui furent faites en raves & en oignons, pour la ſeule nourriture des ouvriers. Il prétend qu'elles allerent à huit cens talens.

Quoyqu'il en ſoit, il eſt certain qu'il a fallu & bien du temps, & bien du monde pour conſtruire ces maſſes énormes, qui n'ont aujourd'huy de beauté, que cette prodigieuſe hauteur & épaiſſeur; mais elles pouvoient autrefois être regardées comme

une des merveilles du monde, lorsqu'elles étoient revêtuës en dehors des plus beaux marbres de l'Egypte, & qu'en dedans elles contenoient de grandes salles, qui en étoient incrustées. On les appelloit les salles du Roy & de la Reine. Ces marbres ont été enlevez par les derniers Rois d'Egypte, qui en ont orné leurs Palais : il n'en reste plus que quelques morceaux d'un côté & d'un autre, qui sont des marques visibles de leur ancienne magnificence.

A deux ou trois cens pas de la grande Pyramide, & presque vis à vis du vieux Caire à l'Occident proche le rivage du Nil, nous vîmes la tête du Sphinx, dont les voyageurs ont tant parlé. Le reste du corps est enterré sous le sable. A juger de sa grosseur par ce qu'on voit de sa tête,

il faut qu'elle ſoit énorme. Je ne ſeray pas cependant caution de tout ce que Pline en rapporte. Il dit que la tête de ce monſtre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur, & en profondeur depuis le ſommet de la tête juſques au ventre, cent ſoixante & douze pieds. On croit, ajoûte le même Auteur, que le Roy Amaſis y a été enterré.

La fable a fait rendre des oracles à cette figure monſtrueuſe, qui étoit la Divinité champêtre des habitans ; mais ces oracles étoient une frauduleuſe invention de leurs Prêtres, qui ayant creuſé ſous terre un canal aboutiſſant au ventre & à la tête de cette prétenduë Divinité de pierre, avoient trouvé moyen d'entrer dans ſon corps, d'où ils faiſoient entendre d'une voix

ſepulchrale des paroles myſterieuſes, pour répondre aux voyageurs, qui venoient conſulter l'oracle.

Comme nous ne vîmes qu'en paſſant ce fameux Sphinx, je n'en peux rien dire de plus. Nous continuâmes nôtre route, & nous achevâmes en peu de temps nôtre navigation depuis *Gizé* & *Adavie* juſques au Caire, où nous entrâmes le 23. Novembre 1714.

Mon retour au Caire finit, MONSEIGNEUR, le récit que j'ay eû l'honneur de faire à V. A. S. de mes trois voyages dans la haute & baſſe Egypte. Le peu de bien que j'y ay fait pour l'inſtruction & le ſalut des Coptes, m'a fait comprendre que nous en ferons de bien plus grands, lorſque la Providence divine nous aura mis en état d'aug-

menter le nombre des Ouvriers de ſon Evangile, & qu'elle aura aſſuré leur ſubſiſtance, qu'ils ne doivent pas demander icy pour de bonnes raiſons.

Nôtre Compagnie en France a pluſieurs Sujets diſpoſez à paſſer les mers. Leur zele & leur inclination les tiennent toûjours prêts à partir au premier ſigne de leurs Superieurs. Ils ſeront icy favorablement reçûs des Puiſſances qui gouvernent les vaſtes Royaumes du Levant, ſur-tout s'ils y viennent avec la réputation d'avoir la protection de V. A. S. Car les hauts & puiſſants Seigneurs Turcs ſont parfaitement inſtruits de toutes les rares qualitez qui luy ont gagné l'eſtime, la confiance & l'amour de tous les François. Ils parlent icy, comme on fait en France,

de l'intrepidité qu'elle a fait paroître dans les combats ſur mer, où elle a commandé pour le ſervice de la France & de l'Eſpagne. Ils ſçavent avec quelle intelligence ſuperieure, & avec quel ſang froid, elle donnoit ſes ordres, pendant que la mort enlevoit à ſes côtez. des Seigneurs, que la France ne ceſſera jamais de regretter. Ils ont appris depuis ce temps-là, la ſageſſe de ſa conduite, la ſolidité de ſes avis dans les Conſeils de la Regence, & dans celui de la Marine, où elle préſide. Ils ſont informez de ſon eſprit de juſtice dans la diſtribution des graces, ayant toûjours plus d'égard au merite des perſonnes, qu'à toutes les recommandations qu'elles ſe procurent.

Enfin ils n'ignorent point ce

qu'on dit en France de ſa bonté & de ſa douceur, de ſa politeſſe & de ſon affabilité, qui luy attache les cœurs de tous les Officiers, & qui leur fait aimer l'honneur de ſervir ſous ſes ordres. Ce ſont-là les titres, MONSEIGNEUR, qui nous aſſurent les grands avantages, que nous retirerons de la part, qu'on ſçaura icy que V. A. S. voudra bien continuer de prendre aux ſuccès de nos fonctions Evangeliques. Au reſte nôtre ſuccès ſera ſon merite devant Dieu, & il ſera pour nous un motif continuel de luy demander, qu'il daigne la combler de toutes ſes benedictions. C'eſt au nom de tous nos Miſſionnaires, que j'ay l'honneur de l'aſſurer icy de leurs ſentimens, & de leur reſpectueuſe reconnoiſſance. Je m'eſtime heureux en

mon particulier de pouvoir luy témoigner la mienne, & le profond respect avec lequel je suis,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur, C. SICARD, Missionnaire de la Compagnie de JESUS en Egypte.

Au Caire le premier Juin 1716.

LETTRE
DU PERE
DU BERNAT

Missionnaire de la Compagnie de JESUS en Egypte.

AU PERE FLEURIAU de la même Compagnie.

MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Nous ne pouvons trop faire pour vous témoigner nôtre parfaite reconnoissance des services continuels, que vous nous

rendez, & à nos Missions, dont vous avez le soin depuis tant d'années. C'est pour vous donner en mon particulier des marques de la mienne, que j'ay tâché de me mettre en état de répondre, comme vous le desirez, aux questions que vous m'avez faites sur la Religion des Coptes, & sur leurs rits Ecclesiastiques.

Je crois avoir acquis presentement toutes les connoissances, qui m'étoient necessaires pour vous en donner des explications sûres & précises. Je vous suis très-obligé de me les avoir demandées, car elles m'ont fait étudier des matieres importantes pour combattre les erreurs des Coptes, avec connoissance de cause, pour ainsi dire. Je sçais leur Religion, comme je crois sçavoir la mienne; & j'espere avec la grace de Dieu travailler

utilement à leur instruction, & à leur réünion à l'Eglise Catholique.

Je ne vous diray point que nous ayons à faire icy à des hommes sçavans, tels qu'il y en avoit autrefois dans l'Egypte : l'ignorance a pris icy la place des beaux arts, qui y ont été si célébres dans les siécles passez. De nouvelles ténébres, mais differentes de celles que Moïse répandit en ce Royaume, aveuglent icy les esprits des Coptes ; & ce qui augmente leur misére, c'est qu'ils ne demandent pas & ne souhaitent pas même la délivrance de ce fleau beaucoup plus terrible, que ceux dont l'Egypte fut autrefois frapée. J'avoüeray neanmoins pour les rendre en quelque façon excusables, que l'esclavage où ils sont, sous la domination des Turcs,

ennemis des sciences & des beaux arts, contribuë à les entretenir dans leur pitoïable état. Mais les lumieres du Ciel dissiperont, quand il plaira au Seigneur, les ténébres qui les environnent. Engagez, mon Reverend Pere, les gens de bien à obtenir de Dieu par leurs ferventes prieres, qu'il luy plaise benir nos travaux, & nous accorder des succès, qui seront les fruits de leurs vœux, & qui leur meriteront d'éternelles récompenses.

Je pense, mon Reverend Pere, qu'avant que de parler de la créance des Coptes, & de la maniere dont ils traitent les choses de la Religion, il est à propos de donner une notion generale de la Nation.

Les Coptes se disent les habitans naturels du païs, descendus des anciens Egyptiens, qui

ont eû dans les premiers tems leurs Rois Pharaons, & qui dans la ſuite ont ſubi le joug des Perſes, des Grecs, des Romains, des Empereurs de Conſtantinople, des Arabes, & enfin des Turcs. Depuis plus de vingt-deux ſiécles toûjours ſoûmis à des Puiſſances étrangeres, ils ſe ſont ſouſtraits, comme je le diray bientôt, à la domination des Empereurs Grecs de Conſtantinople, & ils ſont tombez ſous l'eſclavage des Sarrazins & des Turcs : & des Chrétiens ont eû la lâcheté & le malheur de ſe donner à des maîtres Mahometans.

La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que les Empereurs faiſoient violence à leur conſcience, & prétendoient à force de mauvais traitemens les obliger à recevoir les déciſions du Concile

de Calcedoine & la Lettre de S. Leon à Flavien, à reconnoître deux natures en Jeſus-Chriſt, à anathematiſer Dioſcore leur Patriarche & Sévére Patriarche d'Antioche. Les Gouverneurs, diſent-ils, & les autres Officiers envoyez de Conſtantinople, n'épargnoient ni les indignitez, ni les maſſacres. Quand ils mangeoient, ils forçoient quatre Egyptiens de ſoûtenir la table, & s'eſſuïoient les mains à leurs barbes, affront le plus inſupportable qu'on pût leur faire. Tout ce que ces malheureux purent obtenir, c'eſt qu'en cet état & pour ſauver leurs barbes, ils ſe mettoient une ſerviette ſur les épaules. En memoire de cette humiliante ſujettion, ils portent encore aujourd'huy ſur les épaules, une eſpece de ſerviette qu'ils nomment *ſonta*, d'une toile

rayée, & qui pend des deux côtez : ils s'en font preſque tous un ornement, & pluſieurs Turcs les imitent en cela.

Quant aux cruautez, ils aſſûrent qu'un jour plus de trente & un mille des leurs furent égorgez à Alexandrie, pour avoir refuſé de ſe ſoûmettre au Concile de Calcedoine. *Abulbaracat* fait mention de ce terrible maſſacre dans ſon Hiſtoire ; un Hiſtorien Turc que j'ay lû, le décrit : mais j'aime mieux m'en rapporter à un Hiſtorien Grec de nation, & qui par conſéquent ne ſçauroit être ſoupçonné d'en avoir trop dit, il ſe nomme *Seid ba Batrik*, c'eſt-à-dire, *Seid* fils de *Batrik*, & a écrit en Arabe. Il dit qu'*Apollinaire* ayant été ſacré Patriarche d'Alexandrie à Conſtantinople ſous l'Empire de Juſtinien, environ l'an 552,

arriva à Alexandrie avec une armée : & que les Egyptiens s'obstinant à ne pas le recevoir, il en fut tué une infinité. L'Historien Turc ajoûte des circonstances qui semblent peu croïables : selon luy, Apollinaire commandoit l'armée de l'Empereur, & se fit voir d'abord à Alexandrie vêtu en homme de guerre : mais comme il fut allé à l'Eglise, & qu'à la porte il changea cet habit en celui de Patriarche, les Egyptiens en furent tellement indignez, qu'ils l'auroient sur l'heure accablé de pierres, s'il ne s'étoit pas sauvé par la fuite. Le lendemain il ordonna que tous se rendissent à la grande Eglise pour entendre les ordres de l'Empereur, & il eut soin de disposer ses troupes pour l'execution qu'il vouloit faire. Les ordres qu'il leur déclara, étant

monté en Chaire avec l'habit de Patriarche, furent de le reconnoître & de luy obéïr en cette qualité. Le concours des Egyptiens étoit grand, & comme il les vit ſe ſoulever encore, il fit le ſignal à ſes Soldats, qui ſe jetterent ſur ce peuple, tuant tout ſans diſtinction de ſexe ou d'âge, & continuerent un ſemblable carnage dans toute la ville.

Les Egyptiens ne ſont pas gens à s'expoſer au hazard des combats, ils ſe contenterent de murmurer & de ſe plaindre, juſqu'à ce que les conquêtes des Sarrazins dans la Syrie, leur parurent une occaſion ſûre de ſe tirer d'une domination, qui leur étoit devenuë ſi odieuſe. En 639 ils les inviterent à entrer en Egypte: le Gouverneur pour l'Empereur Heraclius, outre que dans l'ame il avoit des ſentimens

contraires au Concile de Calcedoine, craignoit encore d'être puni pour n'avoir pas executé l'ordre qu'il avoit reçû d'envoyer du ſecours à Conſtantinople, lorſque cette ville avoit été aſſiegée par les Perſes ; il livra donc le Caire aux Arabes dès qu'ils s'y preſenterent, ne capitulant que pour les Egyptiens, & leur abandonnant les Grecs. Ceux cy ſe jetterent ſur des Barques, & ſe refugierent à Alexandrie : d'où l'année ſuivante après un long ſiége, ils furent contraints de ſe retirer par mer en Grece. C'eſt ainſi que *Seid ba Batrik* raconte ce triſte évenement : & il ajoûte, que tout ce qu'il y avoit alors de Grecs en Egypte, quitta le païs : ſans que je ſçache en quel temps ceux qu'on y voit preſentement, ſont venus s'y établir.

Me voilà, mon Reverend Pere, venu à l'époque ou près de l'époque des noms de *Melchites* & de *Coptes*. Les Grecs qui confeſſent deux natures en Jeſus-Chriſt, ſelon le Concile de Calcedoine & la Lettre de S. Leon, ſont appellez *Melchites*, c'eſt-à-dire, *Royaliſtes*, du mot Arabe *Melek*, qui ſignifie *Roy*. Les Egyptiens déclarez contre le Concile de Calcedoine, s'appellent *Coptes*. *Seid ba Batrik* parlant de la reddition du Caire, dit que le Gouverneur ne capitula que pour les Coptes: mais comme il n'a écrit que deux cens ans après, on peut croire qu'il a uſé d'anticipation, donnant ce nom au peuple, qui l'a eû dans la ſuite: & il en eſt de même d'*Elmacin*, lorſqu'il dit que *Mahomet* recommanda à ſes Arabes d'entretenir l'amitié avec les

Coptes. Ce n'eſt que ſous le Patriarchat d'*Amba Khaël* en 459 de l'Ere des Martyrs, comme on compte icy, ou en 742, comme nous comptons, qu'*Abulbaracat* commence proprement à faire la diſtinction des *Melchites* & des *Coptes*. Avant ce temps-là il donne aux premiers le nom de *Calcedoniens*, & honore les ſeconds de celuy d'*Orthodoxes*.

Il n'eſt pas difficile de reconnoître l'étymologie du nom des *Melchites*: l'Empereur *Marcien* & les Empereurs ſuivans, ſi l'on en excepte peu d'entre eux, emploïoient leur autorité & leur puiſſance à faire recevoir le Concile de Calcedoine; c'étoit la Foy des Empereurs, & ceux qui avoient la même Foy furent appellez *Melchites* ou *Royaliſtes*.

Pour le nom de Coptes, on eſt preſque réduit à des conjectures

Comme je vois qu'il n'a commencé d'être en uſage, & qu'il n'eſt connu que depuis que les Mahometans ſe ſont rendus maîtres de l'Egypte; je ſuis perſuadé que c'eſt-là qu'il faut en chercher l'étymologie. Or les Egyptiens, ou à l'exemple de leurs nouveaux maîtres, ou pour ſe concilier leur bienveillance, prirent la coûtume honteuſe de circoncire leurs propres enfans. Les Grecs juſtement ſcandaliſez de cette baſſe complaiſance, & criminelle en des Chrétiens, les appellerent par mépris Κόπτους, *Circoncis*, *Coptes*. Au contraire les Mahometans ayant appris la ſignification de ce nom, leur en firent honneur, & ainſi il paſſa inſenſiblement dans l'uſage, & devint le nom appellatif de la Nation; car ſelon le langage du païs, auquel il faut s'en rappor-

ter, il en est de celui-là, comme de ceux de Suriens, d'Armeniens, de Grecs; ensorte qu'en Egypte dire Copte ou Egyptien naturel, c'est la même chose, & de même *Melchite* ou *Grec*. J'avouë pourtant qu'à ces noms est attachée l'idée d'une certaine créance & d'un certain rit; ainsi ils disent d'un Copte converti, qu'il s'est fait *Franc*; d'un autre qui a renoncé au Christianisme, qu'il s'est fait *Turc*, *Mahometan*.

Vous me demandez, mon Reverend Pere, si les Coptes convertis font quelque nombre? & je vous répondray, après vous avoir exposé la situation où je vois maintenant cette Nation. Je crois la pouvoir diviser à peu près comme nous divisons la France, en trois Etats, du Clergé, de la Noblesse, si l'on peut appeller Noblesse des gens à qui

le port des armes eſt abſolument interdit ; & du peuple.

Le Clergé eſt compoſé d'un Patriarche avec le titre de Patriarche d'Alexandrie, quoyqu'il faſſe ſa réſidence ordinaire au Caire, comme en la capitale; de onze ou douze Evêques, de pluſieurs Prêtres, d'un grand nombre de Diacres, de Clercs inférieurs, de célébres Monaſteres de S. Antoine, de S. Paul & de S. Macaire.

Bien que les Coptes ſoient ſous la domination des Turcs, ils ſe ſont juſqu'à cette heure préſervez de la ſimonie, & chez eux les dignitez Eccleſiaſtiques ne ſont point vénales, comme chez les Grecs. Pour y parvenir ils ne s'adreſſent point au Bacha, & ne lui comptent point d'argent.

Après la mort du Patriarche, les Evêques, les Prêtres, & les

principaux de la Nation s'assemblent au Caire pour luy élire un successeur : & comme il faut qu'il soit *Betoul*, c'est-à-dire, qu'il ait gardé une perpetuelle chasteté, ils le choisissent d'entre les Moines. Si dans l'élection les suffrages étoient tellement partagez qu'ils ne pussent s'accorder sur un Sujet ; alors ils écrivent en des billets séparez le nom de ceux qui ont le plus de voix, les mettent sur l'Autel, où l'on dit la Messe trois jours de suite, pour demander à Dieu qu'il fasse connoître, qui est le plus digne de remplir la Chaire de S. Marc. Enfin un enfant qui est Diacre tire un des billets : & le Moine dont le nom s'y trouve écrit, est déclaré Patriarche. On va le chercher dans son Monastere ; & après l'avoir installé au Caire, où il doit résider, il est conduit

à Alexandrie, & placé sur la Chaire de S. Marc. On m'a assuré qu'ordinairement ce n'est pas sans beaucoup de résistance de sa part, qu'un Moine ainsi élû quitte son desert, & accepte la dignité Patriarchale.

Les Evêques sont dans une extrême dépendance du Patriarche, qui les élit à son gré. Ils sont obligez à la continence: mais il y en a qui auparavant ont été mariez. Ils sont dans les Provinces les Receveurs du Patriarche pour une espece de dixme destinée à son entretien, & chacun sçait ce qu'il doit payer. Celui de Jerusalem est le plus considerable; il est l'Administrateur du Patriarchat pendant la vacance du Siége: il fait aussi sa résidence au Caire, parce qu'il y a peu de Coptes à Jerusalem, & il se contente d'y aller une

fois l'an pour y célébrer les Fêtes de Pâques. J'ay lû dans leur Pontifical le nom de cinquante Evêchez qui sont réduits au petit nombre que j'ay marqué, les Tûrcs portent par tout la désolation.

Quoyqu'il n'y ait pas d'obligation aux Prêtres de vivre en continence, il y en a néanmoins qui ne sont pas mariez, & qui ne l'ont point été. Au reste les Coptes n'ont pas d'empressement pour la Prêtrise : & il faut souvent les y forcer. On les retient de peur qu'ils n'échappent : & seulement au moment de l'Ordination on les laisse s'avancer d'eux mêmes vers l'Autel, afin de conserver la liberté requise pour l'Ordination. Ce qui leur cause cet éloignement pour la Prêtrise, n'est pas tant l'humilité & le respect pour le sacré mi-

niſtere, que la crainte de la pauvreté. Comme ils ſont tirez du peuple, qui ne ſubſiſte que de ſon travail : ils conſiderent que ce nouvel employ leur emportera la plus grande partie du temps, & les détournera de vacquer à leur métier ; quoyqu'ils ſoient chargez de pourvoir par leur travail à l'entretien d'une famille, d'une femme & des enfans, l'Egliſe ne leur fourniſſant preſque rien.

On peut juger par-là quelle ſcience peuvent avoir des gens, qui ſortent très-ſouvent de la boutique à l'âge de trente ans, pour être élevez au Sacerdoce. Ont-ils été juſqu'à preſent Tailleurs, Tiſſerans, Orfévres, ou Graveurs ; ſçavent-ils lire en Copte, cela ſuffit pour les ordonner Prêtres, parce que la Meſſe ſe dit, & l'Office ſe fait en cette

langue, que la plusparт d'entre-eux n'entendent pas. De-là vient que dans les Missels, l'Arabe est toûjours mis vis à vis du Copte; & outre cela, c'est toûjours en Arabe que l'Epitre & l'Evangile se lisent à la Messe.

Il faut ajoûter icy que la necessité les contraint souvent de reprendre leur premier métier, sur-tout quand il n'est pas exposé aux yeux du public. Quelques-uns ne laissent pas cependant de se montrer comme auparavant à la boutique : ils s'y occupent du travail des mains, qui est recommandé aux Clercs, & dont S. Paul ne se dispensoit pas : mais S. Paul gardoit des bienséances, dont ceux-cy ne se mettent pas beaucoup en peine.

Il y en a cependant parmi eux, qui s'appliquent uniquement à l'instruction des enfans. Ils leur

apprennent à lire en Arabe, & en Copte, s'ils le peuvent, ils font reciter le Catechiſme: mais pour ce qui eſt d'annoncer publiquement la parole de Dieu, c'eſt ce qu'ils ne ſçavent point faire. Soit incapacité, ſoit timidité, on ne les voit jamais monter en Chaire. Il n'y a point icy d'autres prédications, que celles des Miſſionnaires dans les Egliſes des Francs.

Il faut cependant convenir que les Prêtres Coptes, quelque peu de merite qu'ils aïent, ſont univerſellement reſpectez des peuples. Tout ce qu'il y a de plus conſiderable, & de plus diſtingué dans la Nation ſe courbe devant eux, leur baiſe la main, les priant de la leur mettre ſur la tête.

Quoyque j'aye dit que les Prêtres ſoient pris d'entre les gens

de métier, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on les ait tirez du nombre des laïcs ; il faut qu'ils aïent reçû le Diaconat avant que de parvenir à la Prêtriſe : ils ont même ſouvent été Diacres dès l'enfance, c'eſt-à-dire, dès l'âge de ſix, de ſept & huit ans.

Comme l'aſſiſtance d'un Diacre eſt neceſſaire pour célébrer la Meſſe, ces petits Diacres ſont toûjours prêts, & rendent d'autres ſervices à l'Egliſe, tandis que les grands ſont occupez à gagner leur vie.

Du moins l'Egliſe Coptique a cela d'édifiant, que l'ordre Hierarchique s'y eſt parfaitement conſervé : les Evêques ſont ſoûmis au Patriarche, les Prêtres aux Evêques, toute la Nation honorant le Sacerdoce. L'autorité du Patriarche eſt ſi grande,

qu'il termine presque toutes les affaires.

Les Monasteres se rempliſſent de sujets, qui peut-être renoncent d'affection aux biens de la terre, mais qui en effet n'en quittent point. On a de la peine à comprendre icy, qu'en Europe de jeunes gens de condition, & qui pourroient se flatter de réüſſir dans le monde, s'ils y demeuroient, sacrifient courageusement à Jesus-Christ dans la vie Religieuse leurs personnes, leurs biens, leurs esperances : cela passe les Coptes, je ne dis pas pour l'imiter, mais pour le concevoir. Ce qu'ils appellent Monasteres de Religieuses, ne sont à proprement parler que des Hôpitaux, qui servent de retraite à de pauvres femmes, veuves la pluspart, qui n'ont pas dequoy subsiſter chez elles. Tous

ces Monasteres n'ont point d'autre fond, que celui des aumônes, qui sont assez grandes, par rapport à la condition de ceux qui les font. D'ailleurs la vie y est fort frugale, & n'est pas de dépense.

Le second état est composé de ceux qu'ils nomment *Mebachers*. Ce mot Arabe en sa propre signification se prend pour des Envoyez, des Messagers, en Latin *Nuncii*; ainsi ils appellent l'Evangile *Bechaïer*, & les Evangelistes *Mebacherim*: mais dans l'usage commun *Mebacher* est un Partisan, un homme d'affaires, Fermier, Receveur, Secretaire, Intendant de la maison des Grands: emplois qui sont devenus hereditaires dans les familles de ceux qui les possedent. Ces *Mebachers* Coptes sont la plus part très-riches, principalement

lement une douzaine qui ſont à la tête des autres.

Le Bacha qui commande dans toute l'Egypte, vingt-quatre *Beys* qui la partagent en autant de Gouvernemens particuliers ou de Provinces, & tous les Officiers tant Generaux que Subalternes, ou ſont incapables, ou dédaignent de s'appliquer au détail de leurs biens & de leurs affaires. Ils veulent de l'argent, ſans qu'il leur coûte ſeulement la peine de s'inſtruire d'où & comment il leur vient. Ils remettent donc tout entre les mains des Mebachers Coptes, dont la fidelité leur eſt moins ſuſpecte que celle des Turcs & des Juifs. C'eſt encore ſur cette eſtime de la fidelité des Coptes, que les Grands les prennent à leur ſervice, & aiment à en avoir pour domeſtiques.

Enfin le troisiéme état comprend les Artisans & les Païsans. Quelques-uns de ceux-là sont assez accommodez : mais le grand nombre peut à peine par son travail suffire au jour present. Ils sont réduits incontinent à la mendicité, si une maladie leur survient, ou si les forces leur manquent. Au reste on ne peut pas leur reprocher, comme on fait souvent à ceux de France, qu'ils sont eux mêmes la cause de leur misere par leur mauvaise œconomie, consommant en bonne chere dans un jour, ce qu'ils ont gagné pendant la semaine. Les Coptes & les autres Nations qui sont icy établies, vivent & petitement & mal-proprement. Ils ont besoin de manger souvent ; mais ils ne sont nullement délicats sur le choix des viandes ni sur les ap-

prêts, non plus que ſur la maniere de les faire ſervir.

Pour répondre preſentement à la queſtion que vous me faites, mon Reverend Pere, ſur le nombre des Coptes convertis & Catholiques, je vous diray qu'il y a environ ſeize ans que vous nous procurâtes, comme vous ſçavez, un ordre du Roy pour venir commencer l'établiſſement d'une Miſſion en cette Ville. La commodité du commerce y attirant quantité de Grecs, d'Armeniens, de Suriens, ſans parler des François & des autres Européans négocians, qui y ſont établis en aſſez grand nombre, nous y avons trouvé de l'occupation ſuffiſamment, pour n'avoir pas le loiſir d'en aller chercher ailleurs. Ainſi je ne puis être bien informé de l'état des Coptes, qui habitent dans les

autres parties de l'Egypte. A en juger par ceux qui sont ou qui viennent au Caire, je crois pouvoir dire qu'il y a plus d'ignorance & de grossiereté dans toute la Nation, qu'autre chose: quelques uns de nos Missionnaires sont résolus d'aller incessamment visiter les Coptes, qui habitent le long du Nil dans la haute & basse Egypte, & ils ne manqueront pas de vous envoyer les relations, de tout ce qui meritera d'être écrit en France.

Pour ce qui est en particulier des Coptes du Caire & des environs, il en est à peu près comme des premiers disciples des Apôtres. Nous pouvons dire d'eux ce que l'Apôtre S. Paul disoit aux Corinthiens: *Dieu n'a point choisi pour être disciples de la Foy ceux qui sont les plus sages selon la chair, ou les plus puissans, ou les*

1. *Cor.* 1. 26.

plus nobles ; il a choisi ce qui est foible, selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort ; il a choisi ce qu'il y a de moins noble, & de plus mépriſable, des gens de métier & des familles de baſſe extraction, mais dont la ſimplicité, l'humilité, la charité, la dévotion, & l'innocence eſt précieuſe aux yeux de Dieu.

Nous eſperons que leurs compatriotes, encore éloignez du Royaume de Dieu, & qui ont eû part au Sang de Jeſus-Chriſt, participeront auſſi aux fruits de ce même Sang, qui operera leur converſion ; c'eſt ce que nous attendons plus certainement du ſecours des prieres des gens de bien, que vous nous procurerez, que du merite de nos travaux.

Nous avons quatre graces particulieres à obtenir de la bonté de Dieu, pour vaincre autant

d'obſtacles, qui nous paroiſſent s'oppoſer à une ſincere réünion des Coptes à l'Egliſe Romaine. Le premier eſt je ne ſçay quel fonds d'averſion invetterée à l'égard des Francs. Vous ſçavez que par ce nom de Francs, ils n'entendent pas ſeulement les François, mais toutes les Nations Chrétiennes de l'Europe. J'ay dit, je ne ſçay quel fonds d'averſion : car d'ailleurs il me paroît, que ceux qui traitent avec nous, ne nous haïſſent pas abſolument ; & qu'ils ſeroient diſpoſez à nous frequenter, s'ils n'étoient retenus par la crainte des Turcs. Ils croïent que nous ſçavons tout, & que nous avons abondance de tout : ſur tout ils nous eſtiment fort habiles dans la Medecine.

Le ſecond obſtacle qui eſt plus grand que le premier, eſt cette

profonde ignorance où ils ſont, pour ainſi dire, enſevelis; ignorance qui produit en eux une inſenſibilité déplorable pour tout ce qui concerne la Religion. Sans doute le naturel & l'éducation y contribuënt beaucoup: mais j'en attribuë en partie la cauſe à l'état où je les vois. Parmi eux il n'y a preſque point de milieu entre être fort pauvre, ou fort riche. Le peuple preſſé de l'indigence, ne penſe qu'aux moyens, non pas de s'en délivrer, ce qui leur eſt impoſſible, mais de n'y pas ſuccomber abſolument, & de la traîner autant qu'il peut. Tandis que vous les aidez par des aumônes, vous les trouvez d'autant plus dociles à vous écouter, & complaiſans à approuver ce que vous leur dites, qu'ils n'ont rien à attendre de leurs Prêtres, qui ſont auſſi

pauvres qu'eux : sentent-ils que vous êtes épuisé, vous ne les voyez plus. Ainsi n'étant pas, pour ainsi dire, payez pour se faire instruire, ils ne sçavent presque autre chose sinon qu'ils sont Chrétiens ; plusieurs seroient embarrassez de réciter l'Oraison Dominicale, & peu d'entre eux pourroient répondre aux questions les plus communes & les plus necessaires du Catechisme.

Du moins les Mebachers sont-ils mieux instruits de la Religion ? Nullement. Occupez continuellement des affaires temporelles, ils pensent peu à l'éternité : arrêtez dans les grandes maisons dont ils ont l'administration, ils frequentent rarement l'Eglise, & seulement aux grandes Fêtes. J'ay même entendu dire que quelques uns passent les années

ſans entendre la Meſſe, & pluſieurs années ſans approcher des Sacremens. De plus il n'y a dans leurs Egliſes, ni Sermon, ni Inſtruction, ni Catechiſme.

Un moyen efficace, & le ſeul que je ſçache, de diſſiper ces épaiſſes tenebres, ſeroit d'établir des Ecoles & de commencer par les enfans, que leurs peres nous envoyeroient d'autant plus volontiers qu'il ne leur en coûteroit rien: mais il faudroit qu'il en coûtât à des perſonnes zelées pour faire voir aux Coptes la pure lumiere de l'Evangile. Avec leurs ſecours, nos peines bien loin de nous coûter, nous paroîtroient douces.

Un troiſiéme obſtacle à leur converſion plus grand encore que le ſecond, eſt une timidité que la nature ſemble leur inſpirer, & que l'éducation augmente.

Encore que l'Egypte soit le païs de tout l'Empire Ottoman, où la Religion Chrétienne s'exerce avec le plus de liberté, & que pour cette raison un grand nombre de Chrétiens des autres endroits s'y réfugie : toutefois les Coptes s'imaginent que tout seroit perdu, si les Turcs s'appercevoient de quelque correspondance & de quelque union avec les Francs. Ce seroit, disent-ils, un prétexte à ces Infideles de redoubler leurs mauvais traitemens, qui ne nous sont pas déja épargnez, & nous craignons de nous exposer à de plus grands.

Le quatriéme obstacle est un attachement opiniâtré aux erreurs de leurs peres, & une prévention fomentée par leur ignorance contre la doctrine du Concile de Calcedoine. On a beau les convaincre; on croit les avoir

perſuadez, & ils retournent auſſitôt à leurs premiers égaremens.

Vous voyez, mon Reverend Pere, des difficultez qui ſont humainement inſurmontables. Ne nous décourageons pourtant pas, & tâchons de nous rendre par nôtre patience les Miniſtres des miſericordes du Seigneur. Dieu, qui par ſa grace toute-puiſſante, fit de l'Egyte Idolâtre & ſuperſtitieuſe la demeure de tant de grands Saints, ſçait les moyens de vaincre l'obſtination de l'Egypte ſchiſmatique. Eſperons qu'il les emploïera, ces moyens efficaces, & de nôtre part mettons-nous en état d'y concourir en ſon temps.

Juſqu'icy je vous ay entretenu de ce qui concerne en général l'état preſent des Coptes, le caractere & la diſpoſition de leur eſprit par rapport à la Religion;

je vas tâcher de vous ſatisfaire ſur ce que vous me demandez de leurs uſages, de leurs rits, de leur créance. Vous verrez bien des abus à réformer, & bien des erreurs à combattre. J'approuve ce que vous dites, qu'ils ſont déja aſſez noirs, ſans qu'on les noirciſſe davantage: mais je n'y ſouſcrirois pas, s'il ne s'agiſſoit que du teint & de la couleur: à cet égard je ne vois point de difference entre eux & nous, & avec nos longues barbes on ne nous diſtingue point des habitans du Caire. J'ay oüi dire, qu'en tirant vers la haute Egypte, les hommes y ſont plus bazanez.

Ces Chrétiens ſont comme les autres d'Orient grands obſervateurs du jeûne, faiſant quatre Carêmes dans l'année. Le premier, & qu'ils appellent le grand

Carême, leur eſt commun avec nous, mais plus long & plus rigoureux : car il eſt de cinquante-cinq jours, & commence neuf jours avant le nôtre, c'eſt à dire, au Lundi de la Sexageſime. Comme les Samedis, excepté celui de la veille de Pâques, ne ſont point jours de jeûne pour les Coptes, non plus que les Dimanches, ces cinquante-cinq jours de leur Carême ſe réduiſent à quarante de jeûnes. Pendant tout ce temps là les œufs, les laitages & le poiſſon leur ſont défendus : les légumes ſont toute leur nourriture. Ils demeurent ſans manger, ſans boire, & même ſans fumer, ce qui leur eſt plus difficile, juſqu'après l'Office, qui ne devroit commencer qu'à None, c'eſt à dire, à trois heures après midy : mais icy par condeſcendance il eſt avancé,

& finit environ à une heure & demie. Dans la haute Egypte, on eſt, diſent-ils, plus régulier ſur ce point. L'Office fini, chacun mange, boit, fume à diſcretion : l'uſage ordinaire eſt de faire auſſi-tôt un répas leger, comme eſt nôtre collation, de prendre le caffé, & de ſe réſerver à un autre répas plus ample vers le coucher du Soleil. A deux heures de nuit l'obligation du jeûne recommence pour le lendemain.

Le ſecond Carême eſt de quarante-trois jours pour le Clergé, & de vingt-trois ſeulement pour les autres, avant la Nativité de Nôtre-Seigneur.

Le troiſiéme avant la Fête des Apôtres S. Pierre & S. Paul, eſt encore inégal pour le Clergé & pour les autres : à ceux-cy il n'eſt que de treize jours, & ceux-là

le commencent dès le lendemain d'après la semaine de la Pentecôte ; ensorte qu'il est ou plus long, ou plus court, selon que Pâques est plus ou moins avancé, & quelquefois il va jusqu'à trente jours.

Le quatriéme Carême avant la Fête de l'Assomption de la sainte Vierge, est de quinze jours. Ils ont encore un petit Carême de trois jours, qui précede le grand, en memoire des trois jours que Jonas fut dans le ventre de la Baleine.

Ce n'est pas dans ces Carêmes la même regularité que dans celui d'avant Pâques ; car outre que le poisson est permis, il n'y a point d'heure pour les répas : & la coûtume ayant prévalu sur la loi du jeûne, tout se réduit à ce que nous appellons abstinence, y comprenant celle des

œufs & des laitages. Cependant la plûpart jeûnent d'une maniere très-austere le Carême de la sainte Vierge, s'interdisant le poisson, & se contentant de pain, de lentilles & de quelques mauvais fruits : plusieurs par dévotion l'anticipent, & le font de vingt jours, de trente, de trente-cinq. Même beaucoup de femmes Turques, comme on me l'a assuré, entendant dire aux Chrétiennes, qu'elles ont obtenu de grandes graces par l'interceſſion de la sainte Vierge, les imitent aussi dans ce jeûne. Toutefois il faut remarquer que ce relâchement du jeûne passe pour un abus, & que le Clergé se tient inflexiblement attaché à la rigueur de la loi.

Les Coptes, de même que les Grecs, gardent l'ancienne coûtume de jeûner les Mercredis &

les Vendredis, c'eſt à-dire, de faire abſtinence comme dans les petits Carêmes. Au reſte il n'y a point parmi eux d'âge preſcrit pour commencer à jeûner: & les enfans, dès qu'ils ont quelque force, y ſont ſoûmis comme les autres. Ils ne s'en diſpenſent pas même dans leurs infirmitez & dans leurs maladies: & l'on auroit bien de la peine à les perſuader de prendre ſeulement du boüillon de viande.

On ne ſçauroit croire, quel merite ils ſe font de leurs Carêmes & de leurs jeûnes, & comment ils nous traitent de Chrétiens immortifiez. Afin d'éviter en partie ce reproche, & de nous conformer en quelque ſorte à leur inclination pour le jeûne, nous faiſons maigre pendant l'Avent, & c'eſt jeûner à leur maniere.

Mais l'intervale de Pâques à la Pentecôte, lequel ils nomment *Khamsin* en Arabe, c'est-à-dire, cinquantaine, est exempt de tout jeûne, & même de celui du Mercredy & du Vendredy. A l'exception du Samedy Saint, ils ne jeûnent jamais le Samedy: & si les grandes Fêtes, comme de Noël, de l'Epiphanie, des Apôtres S. Pierre & S. Paul, de l'Assomption de la sainte Vierge, viennent le Dimanche; la veille n'est point jeûne. J'entends qu'ils ne different pas alors de manger, de boire, de fumer jusqu'à une heure & demie après midy; car d'ailleurs ils observent l'abstinence des Carêmes. Le Samedy Saint, disent-ils, est destiné à honorer la sepulture de Jesus-Christ: les Grecs, qui ont une semblable pratique, l'appellent le jour de lumieres, parce que

c'eſt celui de la célébration ſolemnelle du Baptême, par lequel nous ſommes éclairez de la lumiere de l'Evangile, & faits enfans de lumiere.

J'étois préparé ſur les queſtions que vous me faites, mon Reverend Pere, touchant les Sacremens : & je m'étois inſtruit d'une matiere ſi importante avec toute l'application poſſible, non-ſeulement cherchant les occaſions de voir & de conſiderer comment les Coptes les adminiſtrent, conſultant les plus habiles d'entre eux, mais auſſi liſant attentivement leurs Rituels & leurs autres Livres Eccleſiaſtiques.

Il ne faut pas s'attendre que les Coptes interrogez ſur les Sacremens, répondent préciſément, comme font parmi nous les enfans, qu'il y en a ſept : j'ay

déja dit qu'ils manquent de Catechiſme. Mais parcourez chaque Sacrement, & demandez-leur, ſi c'eſt un ſigne viſible de la grace inviſible, ſi c'eſt un Sacrement? ils vous répondront auſſi-tôt qu'ils le croïent ainſi: & il n'en eſt aucun, ſur lequel ils heſitent. Si vous allez plus loin, & que vous leur demandiez, ſi tous les Sacremens ſont d'inſtitution divine? ils n'entendent pas même la queſtion: mais quand vous la leur expliquez par parties, ils confeſſent avec vous, que Jeſus-Chriſt les a tous inſtituez & recommandez à ſon Egliſe. C'eſt dequoy on doit ſe contenter avec des gens qui n'ont point d'Ecoles de Theologie: & c'eſt leur impoſer, que de leur attribuer d'autres ſentimens, parce qu'on les voit d'abord embarraſſez ſur la réponſe, & que

d'ailleurs ils ne ſçavent pas d'eux-mêmes s'expliquer nettement. Je ſouhaitterois que vos Docteurs, qui décident de la créance des Coptes, y euſſent fait attention, ou qu'ils fuſſent venus ſur les lieux converſer avec eux.

Je ne croirois pas me faire bien entendre dans la ſuite, ſi je n'expliquois pas auparavant ce qu'ils nomment *Meïron* & *Galilaum*. L'un eſt le S. Chrême du mot Grec μύρον, & l'autre eſt de l'huile benite. La conſecration du *Meïron* eſt de grande dépenſe, & elle ne ſe fait qu'avec beaucoup de cérémonies par le Patriarche aſſiſté des Evêques. Ainſi ils avoient été vingt-quatre ans ſans le renouveller, lorſque l'an 1703 avant la Fête de Pâques, les Evêques, pluſieurs Prêtres & Diacres ſe rendirent icy de toute l'Egypte pour faire le

Meiron. Il est composé non-seulement d'huile d'olives & de baume, mais aussi de quantité d'autres drogues précieuses & odoriferantes. C'est au Patriarche & aux Evêques à les préparer, & à les mêler ensemble. Cette préparation se doit faire dans l'Eglise & en psalmodiant, tandis que les Prêtres psalmodient aussi de leur côté sans toucher à rien. Ils demeurent presque tout le jour enfermez pour cette préparation : & l'on m'a assuré qu'outre les prieres propres de la cérémonie, ils récitent dans leur psalmodie tous les Livres de l'ancien & du nouveau Testament, ce qui ne sçauroit s'entendre sinon de quelques parties de chaque Livre, ou que les Prêtres divisez en plusieurs Chœurs prennent des Livres differens. Quoyqu'il en soit de ce

point, qui n'eſt pas de conſéquence; le Jeudy Saint à la Meſſe le Patriarche benit le *Meïron*, le Dimanche de Pâques & les deux jours ſuivans il verſe ce qui reſte de l'ancien dans les bouteilles du nouveau: & il diſtribuë aux Evêques ce qu'ils en ont beſoin pour leurs Dioceſes. Lorſqu'il conſacre un Archevêque d'Ethiopie, il luy donne auſſi du *Meïron:* & c'eſt l'unique occaſion où il en envoye en ce païs-là; de ſorte qu'on regarda comme une inſigne faveur, qu'il eût voulu m'en confier une bouteille pour la porter à l'Archevêque. Mes pechez furent cauſe que je ne pûs executer cette honorable commiſſion, & que m'étant preſenté à l'entrée de l'Ethiopie, j'en fus exclus. L'Empereur d'Ethiopie eſt ſacré avec du *Meïron.* J'ajoûteray qu'un

Mechaber qui fit les frais de la derniere consecration, dont je parle, n'en fut pas quite à mille écus.

Le *Galilaum* n'est pas d'un si grand prix, & ne demande pas tant de cérémonies. C'est une huile qui ayant servi à rincer les vaisseaux, où étoit le *Meiron*, demeure sanctifiée par le mêlange des gouttes ou des particules qui en restoient. Si cette sorte d'huile manque, les Prêtres en benissent d'autre pour les usages que je diray.

Cette espece de prélude m'a parû necessaire : & je passe à la pratique des Coptes dans l'administration des Sacremens. Voici celle du Baptême. La mere parée le plus proprement qu'il luy est possible, avec son enfant qu'elle a aussi ajusté proprement, se présente à la porte de l'Eglise.

Là

Là l'Evêque ou le Prêtre Ministre du Sacrement, fait de longues prieres sur les deux, commençant par la mere. Ensuite il les introduit dans l'Eglise, & fait sur l'enfant six onctions d'une huile benite pour les exorcismes. Ces premieres onctions sont suivies de trente-six autres avec du *Galilaum* sur autant de differentes parties du corps. Après quoy il benit les Fonts Baptismaux, y versant à deux reprises de l'huile benite, & faisant à chaque fois trois formes de croix: il fait encore trois formes de croix avec du *Meiron*. Et tout cela est accompagné de longues prieres. La benediction des Fonts finie, il y plonge l'enfant trois fois: à la premiere il le plonge jusqu'à la troisiéme partie du corps, en disant: *Je te baptise au nom du Pere*; à la seconde il le plonge

jusqu'aux deux tiers du corps, en disant : *Je te baptise au nom du Fils* ; à la troisiéme il le plonge entierement, en disant : *Je te baptise au nom du S. Esprit.* Aussitôt il administre au nouveau baptisé le Sacrement de la Confirmation, & celui de l'Eucharistie en la seule espece du vin. Il trempe le bout du doigt dans le Calice, & le met dans la bouche de l'enfant. Comme les Coptes ne réservent point l'Eucharistie, ils célébrent le Baptême avant la Messe, & à la fin ils communient l'enfant baptisé.

Il y a à remarquer que les femmes ne sortent point du logis que quarante jours après leurs couches, si elles ont eû un fils ; & quatre-vingt jours, si elles ont eû une fille : ainsi le Baptême est differé jusques-là. D'ailleurs cette maniere de l'admi-

niſtrer eſt pénible pour des enfans, & capable de les incommoder. S'ils ſont foibles, c'eſt une autre raiſon de le differer. Il y en a une troiſiéme, c'eſt lorſque la mere attend à avoir des habits propres, ou un petit fonds d'argent pour faire un feſtin. Ainſi les ſix & les ſept mois & plus encore s'écoulent avant que de recourir au Baptême.

Si dans cet intervale une maladie ſurvient au pauvre enfant, & le met en danger : on le porte à l'Egliſe, & on l'étend ſur un drap proche les Fonts Baptiſmaux. Le Prêtre y trempe ſes mains par trois fois, & il frotte autant de fois avec ſes mains moüillées le corps de l'enfant depuis le deſſus de la tête juſqu'au bout des pieds, diviſant, pour ainſi dire, ce petit corps en trois parties, qu'il frotte les

unes après les autres, & à chacune il prononce les paroles de la forme du Baptême, comme je les ay rapportées. Si cela ſe fait le ſoir, ou à une autre heure, qu'il ne ſoit pas permis de dire la Meſſe, il faut que le Prêtre, la mere & l'enfant, demeurent dans l'Egliſe juſqu'au lendemain, afin que l'enfant ſoit communié. Cette pratique eſt fondée ſur ce que parmi les Coptes le Baptême ne s'adminiſtre jamais que dans l'Egliſe, & par le miniſtere de l'Evêque ou du Prêtre. Abus dangereux, & mêlé d'erreur touchant la validité de ce Sacrement, conferé en tout lieu & par toute perſonne.

En voici une ſuite déplorable. Car ſi l'enfant n'eſt pas en état d'être porté à l'Egliſe : le Prêtre va au logis, & après avoir récité les prieres ſur la mere, & fait

les six onctions de l'exorcisme sur l'enfant, il luy demande trois fois, s'il croit en un seul Dieu en trois Personnes; quand le parrain & la marraine ont répondu, oüi: il continuë de faire quelques prieres, leur donne sa benediction, & se retire. Si nous leur reprochons qu'ils laissent ainsi périr une ame: ils nous produisent un de leurs Canons conçû en ces termes: *Si un enfant après la derniere onction, & même après la premiere, vient à mourir; ne soyez point en peine, mais assurez-vous que l'onction lui tient lieu de Baptême, & qu'il est sauvé par le desir sincere du Baptême.*

Ce pitoïable Canon est rapporté dans leur Rituel que j'ay lû, & il est autorisé de l'exemple suivant. Du temps de Theophile, vingt troisiéme Patriarche après S. Marc, & contemporain de S.

Jean Chryſoſtome, une femme venuë par mer à Alexandrie pour faire baptiſer ſon enfant, le vit prêt d'expirer dans le voyage. En cette extrémité déſolante, elle fit ce qu'une foy vive luy inſpira, elle ſe picqua la mammelle, & de ſon ſang mêlé avec ſon lait oignit ſon enfant : qui au même moment par la toute-puiſſance de Dieu fut délivré du mal qui le preſſoit. Arrivée à Alexandrie au temps que ſe célébroit le Baptême, elle mit ſon enfant au rang des autres qui devoient être baptiſez : & comme les Prêtres l'eurent preſenté au Patriarche Theophile qui faiſoit la cérémonie, l'eau des Fonts s'endurcit comme une pierre. Le Patriarche ſurpris de cette merveille, fit avancer la mere, & l'interrogea : elle étoit toute interdite, & puis s'étant raſſu-

rée, elle raconta la peine où elle s'étoit trouvée, & ce qu'elle avoit fait ; alors le Patriarche, rendant gloire à Jesus-Christ, s'écria : En verité, mes enfans, cette femme a baptisé son fils par l'efficace de sa foy, & fit l'éloge de cette vertu. Cependant l'eau retourna à sa premiere liquidité pour continuer le Baptême des autres enfans : & celui-là fut seulement confirmé & communié avec eux. C'est ce que porte le Rituel, qui omet la circonstance essentielle, que cette femme plongea trois fois son enfant dans la mer, en prononçant les paroles de la forme du Baptême. Plusieurs Coptes m'ont assuré, que la chose est ainsi racontée dans un Livre intitulé *des Miracles :* je ne l'ay point lû, & je les en crois sur leur parole afin de rectifier l'histoire. Voilà les

Coptes dans le ſentiment, que le Pape Pie V. a fait rayer du Commentaire du Cardinal Cajetan ſur S. Thomas, que les enfans dans l'impoſſibilité de leur adminiſtrer le Baptême, ſont ſauvez par la foy de leur pere & de leur mere : & dans celui de Gerſon & de Gabriel, qu'en une telle occaſion Dieu y ſupplée par ſa miſericorde. Mais icy il y a plus : car à s'en tenir à l'hiſtoire du Rituel, il ſeroit inutile de baptiſer un enfant, qui en danger de mort auroit reçû les onctions de l'exorciſme & reviendroit en ſanté.

Le Baptême eſt immediatement ſuivi de la Confirmation, qui eſt adminiſtrée par le même Prêtre en cette maniere. Il fait de longues prieres, & réïtere trente-ſix onctions aux mêmes endroits du corps de l'enfant,

mais celles-cy ſe font avec du *Meïron.* A l'onction du front & des yeux il dit, *Chrême de la grace du S. Eſprit:* à celle du nez & de la bouche, *Chrême, gage du Royaume des Cieux :* à celle des oreilles, *Chrême, ſocieté de la vie éternelle & immortelle:* aux mains en dedans & en dehors, *Onction ſainte à Chriſt nôtre Dieu & caractere ineffaçable :* ſur le cœur, *Perfection de la grace du S. Eſprit, & bouclier de la vraie foy :* aux genoux & aux coudes, *Je vous ay oint du ſaint Chrême au nom du Pere & du Fils & du S. Eſprit.* Enſuite il le revêt d'une robbe blanche avec une ceinture, & luy met une couronne ſur la tête.

La vénération des Coptes envers l'Euchariſtie, qu'ils appellent *Korban*, eſt extrême, & va juſqu'à en préparer la matiere

avec diſcernement. Il faut que le froment ſoit beau, & ait été acheté des deniers de l'Egliſe, ou offert par une perſonne de profeſſion honnête : le Sacriſtain paîtrit la pâte en récitant ſept Pſeaumes, y mêle du levain, & la met au four, qui doit être placé dans l'enceinte de l'Egliſe. Tout pain ſans cette préparation paſſeroit pour profane : mais pour vouloir l'obſerver à l'égard du vin, ils ſe ſont laiſſez aller à un grand abus. Car rejettant le vin naturel & uſuel, ils en emploïent un artificiel. Ils choiſiſſent des raiſins ſecs, moins ſecs à la verité & plus gros que ceux qu'on mange en France, ils les peſent, & les laiſſent tremper trois jours ou davantage dans de l'eau d'un poids égal, qu'ils expoſent au Soleil : enſuite ils en expriment le ſuc, & après

l'avoir laiſſé repoſer quelque temps, ils s'en ſervent pour la Meſſe.

Je ne puis me perſuader que ce ſoit-là une matiere ſuffiſante. Comme j'étois deſtiné pour l'Ethiopie, où la même pratique s'obſerve, & où l'on n'a pas comme en Egypte la commodité d'avoir du vin, j'étois extrêmement en peine comment je pourrois dire la Meſſe. M. Poncet, Medecin François & bon Chimiſte, qui a voyagé en ce païs-là, tâcha de me raſſurer, en me diſant que l'eau qui pénetre le raiſin, le rétablit en ſon ſuc naturel, & que par conſéquent ce qui en eſt exprimé, eſt le ſuc naturel du raiſin même, & un vin veritable : il ajoûtoit que c'eſt le même, ou que l'eau ait paſſé au travers de la peau du raiſin, ou qu'elle y ſoit entrée

par le détour de la racine, du ſep & des ſarmens de la vigne. Avec ce raiſonnement chimique ou phyſique; qu'apparemment les Coptes & les Abyſſins n'ont jamais fait, je perſiſte à réprouver leur coûtume, ſur laquelle néanmoins ils ne ſe font pas le moindre ſcrupule.

Ce fut encore pis, lorſqu'environ l'an 850 ſous le Patriarchat de Coſme 54e Patriarche, ils prirent pour matiere de l'Euchariſtie, de l'eau dans laquelle ils avoient fait tremper des morceaux de ſarmens: *Abulbaracat* qui le raconte, dit que ce fut à l'occaſion d'un Emir, c'eſt à-dire, d'un Prince grand perſécuteur des Chrétiens, qui non content de les accabler par de frequentes & rudes avanies, les voulut auſſi priver de la conſolation d'avoir la Meſſe; & qui

pour cette raiſon défendit très-ſévérement dans toute l'étenduë de ſa domination le débit du vin.

Quant à la conſecration du *Korban* ou de l'Euchariſtie, elle ſe prononce en ces termes pour le pain: *Et il nous a laiſſé ce grand Sacrement adorable, & il a voulu être livré à la mort pour le ſalut du monde. Il prit du pain en ſes mains pures, ſaintes, ſans tache, bienheureuſes & vivifiantes: & il leva les yeux au Ciel, vers vous, Dieu ſon Pere tout-puiſſant: & il rendit graces.* En cet endroit le peuple dit *Amen.* Le Prêtre reprend: *Et il le benit;* & le peuple répete *Amen.* Le Prêtre reprend: *Et il le conſacra,* & le peuple dit encore *Amen.* Le Prêtre continuë: *Et il le rompit & le donna à ſes ſaints Diſciples & Apôtres qui étoient purs, diſant: Prenez,*

mangez-en tous ; cecy est mon Corps qui sera rompu pour vous & pour plusieurs, & qui sera donné pour la remission des pechez. Faites cecy en memoire de moi. Et le peuple répond *Amen.*

Le Prêtre passe à la consecration du Calice : *Et il prit de même ce Calice après avoir soupé, & il le mêla de vin & d'eau, & il rendit graces.* A ces dernieres paroles le peuple dit *Amen.* Le Prêtre ajoûte : *Et il le benit ;* le peuple redit *Amen.* Le Prêtre ajoûte : *Et il le consacra ;* le peuple dit encore *Amen.* Le Prêtre poursuit : *Et il en goûta, & le donna aussi à ses saints Disciples & Apôtres qui étoient purs, disant : Prenez, beuvez-en tous ; cecy est mon Sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour vous & pour plusieurs, & qui sera donné pour la remission des pechez. Faites cecy en*

memoire de moy. Et le peuple répond *Amen.*

Qu'on demande aux Prêtres Coptes, s'ils eſtiment cette longue formule eſſentielle à la conſecration? Ils ne ſçavent que répondre, ſinon qu'elle eſt dans leurs Miſſels. Ils ne diſtinguent point ce qui eſt eſſentiel, & ce qui ne l'eſt pas; ce qui eſt de précepte divin, & ce qui eſt ſeulement de précepte Eccleſiaſtique. Il ſeroit également inutile de leur demander, s'il faut, pour rendre la conſecration parfaite, attendre l'invocation du S. Eſprit, comme le ſoûtiennent *Caba-ſilas, Marc d'Epheſe* & d'autres Grecs ſchiſmatiques? Ces ſortes de queſtions, comme je l'ay déja remarqué, ſont hors de leur portée: leur ſcience ſe termine à lire le Miſſel, & tout au plus à l'entendre.

Je ne vous arrêteray pas, mon Reverend Pere, ſur la conformité de créance entre nous & les Coptes touchant la preſence réelle du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, & touchant la Tranſubſtantiation. Ils conviennent auſſi avec nous de l'adoration dûë à cet adorable Sacrement, & le Pere Vanſlebe Dominicain a eu raiſon de l'aſſurer: mais ils la rendent en un temps different; c'eſt immediatement avant la Communion, & après que le Prêtre a diviſé l'Hoſtie. Alors le Diacre avertit les aſſiſtans à haute voix: *Courbez vos têtes devant le Seigneur*; & le Prêtre ſe tournant vers eux avec l'Hoſtie ſur la patêne, l'éleve en diſant: *Voici le Pain des Saints.* Les aſſiſtans ſe courbent profondément, & répondent: *Soit beni celui qui*

vient au nom du Seigneur. C'eſt par des inclinations & des proſternations que les Orientaux marquent leur adoration ; car ils n'ont pas comme nous, l'uſage de faire des genuflexions & de ſe mettre à genoux. Je ne ſçay ſur quel fondement M. Simon a pû avancer, que les inclinations & les proſternations ne ſont pas de leur goût : au contraire elles ſont très-frequentes parmi eux, & nous n'avons pas peut-être de Religieux qui en faſſent tant. Ils honorent, en s'inclinant, le pain & le vin deſtinez au Sacrifice, lorſqu'ils ſont portez à l'Autel. Entrant dans l'Egliſe ils vont prendre, diſent-ils, la benediction devant le Sanctuaire en s'inclinant ou ſe proſternant : ils font de même devant les Images, non-ſeulement à l'Egliſe, mais auſſi dans les maiſons. Ce

que je dis des Chrétiens, je le dis pareillement des Turcs, qui accompagnent leurs prieres de tant d'inclinations & de prosternations, qu'ils semblent n'y faire autre chose.

Quand ce que l'on vous a dit seroit vrai, que tous les Prêtres Coptes d'une Eglise environnent celui qui célébre la Messe, & la disent avec luy; ils ne feroient en cela, que ce qui se faisoit autrefois tant dans l'Eglise Latine, que dans l'Eglise Grecque. Mais ce n'est plus leur pratique, non-plus que la nôtre. Le Prêtre célébrant est toûjours assisté d'un Diacre ou de deux: le Patriarche & les Evêques ont encore un Prêtre assistant, & ce Prêtre & les Diacres communient toûjours à la Messe, à laquelle ils ont servi. Les autres soit Prêtres, soit Diacres se tiennent hors du *Heikal*,

c'eſt-à-dire du Sanctuaire, & ne communient point.

La Communion du peuple ſe fait en cette maniere. Le Prêtre tourné vers luy, & tenant en ſes mains l'Euchariſtie, dit à haute voix: *Voici le Pain des Saints; que celui qui eſt pur de pechez s'en approche; mais que celui qui eſt ſoüillé de pechez s'en éloigne, de peur que Dieu ne le foudroye: pour moy je me lave les mains de ſon peché.* Alors les hommes s'avancent vers le Sanctuaire, & reçoivent la Communion ſous les deux eſpeces. Le Prêtre va enſuite la porter aux femmes qui ſe tiennent dans la place où elles ont entendu la Meſſe, & il leur preſente la ſeule eſpece de pain, ſur lequel avant que de communier lui-même, il a fait deux croix avec l'eſpece du vin, la premiere de ſon doigt qu'il a

trempé légérement dans le Calice, la seconde avec l'Hostie qu'il a aussi trempée légérement.

Comme ils n'ont point la coûtume de garder l'Euchariſtie, ſi quelqu'un tombe en danger de mort, on dit la Meſſe pour luy à quelque heure que ce ſoit du jour ou de la nuit, & on luy porte le Viatique en la ſeule eſpece du pain, ſur lequel ont été faites les mêmes croix comme pour la communion des femmes. Un reſpect mal entendu, & la crainte des accidens, ont fait ceſſer parmi eux la coûtume qui s'obſerve, non-ſeulement dans l'Egliſe Romaine, mais dans toutes les Societez differentes des Chrétiens d'Orient, de garder l'Euchariſtie. Ils font à ce ſujet un conte, qui ſe rapporte icy.

Un ſerpent, diſent-ils, ſe gliſſa dans un coffre, où l'Eucha-

riſtie avoit été miſe, & la mangea pluſieurs fois de ſuite. Surquoy le Patriarche ayant été conſulté, ordonna que le ſerpent ſeroit coupé en morceaux, & que chacun des Prêtres, qui avoient conſacré, mangeroit ſon morceau : ils en moururent tous, & les autres n'ont pas voulu depuis ce temps-là s'expoſer à un ſemblable danger.

Touchant le Sacrement de Penitence, c'eſt encore une entiere conformité de créance avec nous, avec la difference du rit & de l'uſage. Ils ſe croïent obligez à la Confeſſion auriculaire, & à déclarer leurs pechez ſelon les eſpeces & le nombre. La Confeſſion finie, le Prêtre récite ſur le Penitent une Oraiſon, qui ſe dit au commencement de leur Meſſe pour demander à Dieu le pardon & la remiſſion

des pechez : mais au lieu qu'à la Meſſe elle ſe dit généralement pour le Prêtre qui va célébrer, & pour le peuple, elle eſt icy reſtreinte au Penitent, en y changeant quelques mots. Le Confeſſeur ajoûte une ſeconde Oraiſon, qu'ils nomment bénédiction, & qui revient à celle que nous prononçons après l'abſolution. J'appelle difference de rite, cette forme déprecatoire dont ſe ſervent les Coptes, de même que les Grecs pour donner l'abſolution.

J'ay voulu m'éclaircir & m'enquerir des Prêtres Coptes, ſi dans l'adminiſtration de ce Sacrement ils n'expriment rien en termes abſolus ; ce que j'en ay appris, c'eſt que le Penitent avant que de ſe retirer dit : *J'ay peché, mon Pere, donnez-moy l'abſolution* ; & que le Prêtre luy ré-

pond.: *Soyez absous de tous vos pechez.*

A l'égard des penitences, les Confesseurs n'imposent que quelques prieres à ceux qui en sçavent, quelques prosternations qui sont parmi eux d'un usage frequent, quelques jours de jeûne, qui d'ailleurs sont prescrits. Ordonner des jeûnes extraordinaires, ce seroit, disent-ils, faire connoître que celui qui s'est confessé, est pecheur; ce seroit donner atteinte au secret de la Confession.

Leur pratique à l'égard de l'usage que les Confesseurs doivent faire du pouvoir d'absoudre, est bien differente de la nôtre. Nôtre pratique est de differer l'absolution aux pecheurs d'habitude & sujets à la rechûte, & de la refuser absolument à ceux qui sont dans l'occasion prochaine

d'offenſer Dieu : celle des Confeſſeurs Coptes eſt de l'accorder à tous leurs penitens ſans diſcernement. S'en preſente-t-il un coupable de pluſieurs rechûtes & engagé dans l'occaſion prochaine d'en faire de nouvelles, ils croïent avoir ſatisfait à leur devoir de luy demander, ſi veritablement il ſe repent d'avoir peché ; & s'il eſt dans la réſolution de ne plus pecher, ils luy déclarent, que s'il n'eſt pas bien diſpoſé, ils s'en lavent les mains, & auſſi-tôt ils luy donnent l'abſolution. Ils ſe croiroient eux-mêmes, diſent-ils, coupables de peché, s'ils ne déferoient pas au témoignage du penitent ſur la diſpoſition de ſon propre cœur ; & ils ajoûtent que le Sauveur a ordonné à S. Pierre de recevoir toûjours ceux qui s'adreſſeroient à luy pour obtenir le pardon de

leurs

leurs pechez : enfin ils exaltent la miſericorde du Sauveur, ſans faire craindre ſa rigoureuſe juſtice. La miſericorde de Dieu eſt la grande reſſource des Coptes, ils s'en font, pour ainſi dire, un retranchement, où ils ſe jettent dès que vous les preſſez ſur la Religion. Leur dites-vous qu'ils ont des erreurs pernicieuſes? qu'ils entretiennent un ſchiſme, qui les ſéparant de l'Egliſe Catholique, les met hors de la voïe du ſalut? qu'ils ſe privent du fruit des Sacremens par les abus qu'ils y commettent? ils n'entreront point en diſpute avec vous, mais ils ſe retrancheront dans leur axiôme ordinaire, *Dieu eſt miſericordieux.* Il faut pourtant avoüer qu'à l'égard des pecheurs ſcandaleux, les Confeſſeurs marquent plus de fermeté; les obligeant d'accomplir

la penitence ou entiere, ou en partie, avant que de leur accorder l'absolution : mais c'est un cas qui arrive rarement. Ils agissent encore de même avec ceux qui entretiennent des inimitiez, & ils les renvoïent se réconcilier.

Avec cette indulgence excessive des Confesseurs, pourquoy s'adresse-t-on si rarement à eux? Il y en a plusieurs raisons, plus mauvaises les unes que les autres. Les *Mebachers* prétextent leurs occupations & leur assiduité auprès des Puissances, dont ils administrent les affaires : le simple peuple s'excuse sur son travail & sur sa pauvreté ; s'ils manquent d'habits propres, s'il leur est arrivé quelque sujet d'affliction, enfin dans les occasions où nous recourerions à la Confession pour y chercher de la

consolation, ils s'en retirent. Les femmes n'en approchent pas plus souvent; elles sont toûjours renfermées au logis, & elles n'assistent même que rarement à la Messe; participer aux Sacremens une fois ou deux l'année, c'est tout ce que font les plus dévotes. Enfin les jeunes personnes, soit garçons, soit filles, ne commencent guére à se confesser & à communier, qu'ils n'aïent atteint l'âge de seize ans, de dix-huit ans; & c'est ordinairement au temps qu'ils se marient. J'ay parlé des petits Diacres qui servent à la Messe, & y communient: on ne les oblige pas à se confesser. D'ailleurs personne ne les excite à frequenter les Sacremens, & ne leur en fait connoître & le prix & le fruit; ils coulent donc leurs jours dans une ignorance qui produit en eux

l'insensibilité & la nonchalance.

A ces raisons qui rendent les Confessions rares, on peut veritablement en ajoûter une autre d'interêt. A la verité tous les Prêtres Coptes, comme on m'en a assuré, n'exigent point ouvertement de l'argent de leurs penitens pour les entendre & pour les absoudre ; mais on sçait que c'est la coûtume de leur en donner ; ils sont pauvres pour la plusspart, & l'on se fait un devoir de reconnoître la peine qu'ils prennent & le temps qu'ils emploïent.

Je parle de peine & de temps. Ce n'est pas qu'icy les Confesseurs aïent à se plaindre d'être accablez d'une foule de penitens, un seul penitent leur est ordinairement une pénible & longue occupation. Est-ce pour

le mieux disposer, l'instruire, l'interroger, l'exhorter ? Non: c'est pour luy donner en même temps le Sacrement que nous appellons de l'Extrême-Onction, & qu'ils n'ont garde d'appeller ainsi, mais seulement la Sainte-Onction, & plus ordinairement *Kandil*, c'est-à-dire, lampe. Vous verrez bien-tôt l'origine de ce nom. Ils ne desavoüent pas que S. Jacques a recommandé ce Sacrement pour les malades: mais distinguant trois sortes de maladies, celles du corps, celles de l'ame qui sont les pechez, celles de l'esprit qui sont les afflictions, ils estiment que l'onction est utile pour toutes: vous sçavez que les Grecs en usent de même.

Voici de quelle maniere ils administrent ce Sacrement. Le Prêtre après avoir donné l'absolution au penitent, se fait assister

d'un Diacre. Il commence d'abord par des encensemens, & prend une lampe, dont il benit l'huile, & y allume une méche. Ensuite il récite sept Oraisons, qui sont interrompuës par autant de Leçons prises de l'Epître de S. Jacques, & d'autres endroits de l'Ecriture ; c'est le Diacre qui les lit. Enfin le Prêtre prend de l'huile benite de la lampe, & en fait une onction sur le front, disant : *Dieu vous gueriſſe au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.* Ce n'est pas tout, il fait une semblable onction à tous les assistans ; de peur, disent-ils, que le malin esprit ne passe à quelqu'un d'eux, tant est grande leur ignorance ! Selon le Rituel ils peuvent être sept Prêtres à administrer le Sacrement : & alors chaque Prêtre allume sa méche, & dit son Oraison. Si

c'eſt un Evêque avec ſix Prêtres aſſiſtans, il luy appartient d'allumer ſept méches & de dire les ſept Oraiſons, & les Prêtres liſent ſeulement les Leçons. C'eſt toûjours la même cérémonie, ſoit qu'elle ſe faſſe à l'Egliſe après la Confeſſion, ou au logis des malades.

Les Coptes conformément aux Grecs, ne reconnoiſſent d'Ordres ſacrez, que le Diaconat, la Prêtriſe & l'Epiſcopat. Les Souſdiacres n'entrent point dans le Sanctuaire, & ſe tiennent à la porte, où ils liſent les Propheties & les Epîtres; d'où vient qu'on les nomme communément Diacres des Epîtres, à la difference des Diacres de l'Evangile. De tous les Ordres mineurs, ils n'ont que celui de Lecteurs.

L'Ordination eſt accompagnée

de très-belles prieres que j'ay lûës avec édification : elle finit par la Communion & par une exhortation, que fait l'Evêque à ceux qu'il a ordonnez, les avertissant de s'acquitter fidelement des devoirs, que l'Ordre qu'ils viennent de recevoir leur impose. Je ne toucheray icy, que ce qui me paroît essentiel.

Pour les Lecteurs, l'Evêque leur fait sur le front quelques signes de croix avec de l'huile benite, & leur presente le Livre des Evangiles, qu'ils se mettent sur la poitrine. Il fait les mêmes signes de croix aux Soufdiacres, & leur passe sur l'épaule une espece de ceinture, à peu près comme nos Diacres portent l'étolle.

Aux Diacres, après les signes de croix sur le front avec de l'huile benite, & la ceinture pas-

ſée ſur l'épaule, il leur impoſe les mains ſur la tête, & faiſant le ſigne de la croix, il dit : *Nous vous appellons à la ſainte Egliſe de Dieu.* L'Archidiacre ajoûte, prononçant le nom de celui qui eſt ordonné : *Un tel Diacre de la ſainte Egliſe de Dieu.* Et l'Evêque réïterant trois ſignes de croix ſur le front, lui dit : *Nous vous appellons, un tel, Diacre au ſaint Autel du Saint, au nom du Pere, & du Fils, & du S. Eſprit.*

L'Ordination des Prêtres n'eſt guére differente, & il n'y a preſque qu'à changer le mot de Diacre en celui de Prêtre, l'Archidiacre dit : *Un tel, Prêtre de la ſainte Egliſe de Dieu*, & l'Evêque répond : *Nous vous appellons, un tel, Prêtre au ſaint Autel du Saint, au nom du Pere, & du Fils, & du S. Eſprit.* Ce qu'il y a de particu-

lier, c'eſt qu'avant la Communion, l'Evêque tenant l'Hoſtie d'un côté, la fait tenir de l'autre au nouveau Prêtre, il prononce la Confeſſion de foy, & le nouveau Prêtre la prononce avec luy ; il luy donne la Communion ſous les deux eſpeces, & après avoir récité quelques paroles de l'Evangile de S. Jean, il ſouffle ſur luy en diſant : *Recevez le S. Eſprit. Ceux dont vous aurez remis les pechez, leurs pechez leur ſont remis ; & ceux dont vous aurez retenu les pechez, leurs pechez ſont retenus.* Selon ce que j'ay pû tirer d'eux en les interrogeant, ils font conſiſter l'eſſence de l'Ordination, en ce que l'Evêque donne l'Hoſtie à tenir au nouveau Prêtre.

C'eſt à peu près la même cérémonie pour l'Ordination des Evêques, ſinon que l'Evêque

consecrateur dit: *Nous vous appellons, un tel, Evêque à l'Eglise des Orthodoxes d'une telle Ville, qui sert Jesus-Christ, au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.* Ensuite il luy met le Livre des Evangiles sur la tête, luy fait tenir l'Hostie de son côté, & réciter la Confession de foy, il le communie, il souffle sur lui en disant comme au Prêtre: *Recevez le S. Esprit.*

J'ay déja dit que les Coptes ont beaucoup de respect & peu d'empressement pour le Sacerdoce, dont les fonctions ne sont pas lucratives, & ne s'accommodent pas à la necessité, où ils sont de gagner leur vie par le travail. En effet un Prêtre, outre le temps que luy emporte l'administration des Sacremens, est obligé tous les jours de réciter un Office plus long que le

nôtre, & diviſé comme le nôtre en Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres & Complies. Il eſt vrai que comme cet Office eſt tous les jours le même, ils le diſent par cœur. Celui des Evêques eſt plus long, & celui du Patriarche eſt encore plus long. Les Diacres ont auſſi le leur, mais beaucoup plus court.

Ils n'ont que trois Meſſes, ſçavoir de S. Baſile, de S. Gregoire, de S. Cyrille : la premiere eſt la plus courte, & celle qu'ils diſent ordinairement, ſe contentant de dire une fois l'an chacune des deux autres. Ils la diſent les Dimanches & les Fêtes, qui ſont en aſſez grand nombre : ils la diſent auſſi dans les grandes Egliſes les Mercredis & les Vendredis, & tous les jours de leurs Carêmes. Au reſte ils s'y préparent avec grand ſoin. Le Samedy &

la veille des Fêtes vers le coucher du Soleil, ils se rendent à l'Eglise pour n'en sortir qu'après la Messe, & ils passent une bonne partie de la nuit à psalmodier. Il y a même des laïcs qui s'y renferment avec eux.

Il ne me reste plus, mon Reverend Pere, qu'à vous exposer ce qui concerne le Mariage. A la seule lecture du Rituel on est bien-tôt convaincu que les Coptes le reconnoissent pour un veritable Sacrement, toutes les prieres font mention de la grace de Jesus-Christ qui y est conferée. Quand deux personnes sont convenuës de se marier, le Prêtre se transporte au logis, les interroge sur les empêchemens, & les fiance en récitant quelques Oraisons. Ensuite l'époux & l'épouse vont à l'Eglise, & le Prêtre après les avoir

confessé & avoir récité de longues prieres, leur demande, s'ils veulent s'accepter mutuellement. Le consentement étant donné de part & d'autre, il dit la Messe & les communie.

Voilà un Sacrement célébré avec bien de la solemnité: il seroit à souhaiter que dans la suite les Coptes en réveraſſent mieux la saintetè, & qu'ils en connuſſent plus particulierement l'engagement, ou plutôt qu'ils s'y astreigniſſent. Car non-seulement en cas d'adultere, mais pour de longues infirmitez, pour des antipathies & des querelles dans le ménage, & souvent par dégoût, ils coupent le nœud sacré du mariage; & la femme en cela se donne la même licence que le mary. La partie qui poursuit la dissolution de son mariage, s'adresse d'abord au Patriar-

che, ou à ſon Evêque pour la luy demander : & ſi le Prélat ne peut la diſſuader, il l'accorde. La même partie retourne demander la permiſſion de contracter un autre mariage, & l'obtient aſſez aiſément. Si pourtant il arrive qu'ils n'aïent à alleguer que des raiſons ſi frivoles, qu'avec toutes leurs importunitez ils ne puiſſent les faire recevoir, ou que malgré le refus du Prélat ils trouvent un Prêtre d'aſſez bonne compoſition pour les marier, ils en ſont quittes pour être exclus de la participation des Sacremens pendant quelque tems. Enfin ſi tout leur eſt contraire, Patriarche, Evêques, Prêtres, ils ſe portent à une étrange extrémité ; ils vont devant le Cadis, ou le Magiſtrat Turc, font rompre leur mariage, & en contractent un autre à la Turque,

qu'ils nomment *Cheré*, mariage de Juſtice. C'eſt la crainte de les voir aller à cet excès, au mépris de l'Egliſe, qui fait plier le Patriarche & les Evêques, & qui extorque d'eux les permiſſions qu'on leur demande. Cependant on m'a aſſuré que les exemples de diſſolution de mariages ne ſont pas frequens, & que les perſonnes qui ont de la pieté en ont horreur, ſur-tout de ceux où le Magiſtrat Turc intervient.

Pour ſatisfaire à toutes les demandes que vous m'avez faites, mon Reverend Pere, touchant les uſages des Coptes dans l'adminiſtration des Sacremens; j'ay encore à ajoûter deux de leurs pratiques, qui ſemblent avoir quelque rapport au Baptême.

La premiere eſt en memoire du Baptême de Jeſus-Chriſt. Ils ont en quelques-unes de leurs

Egliſes de grands baſſins, ou des lavoirs qu'ils rempliſſent d'eau le jour de l'Epiphanie : le Prêtre la benit, y plonge les enfans, & le peuple s'y jette ; quelques-uns ſe contentent de ſe laver les mains & le viſage. Au défaut de lavoir, le Prêtre benit l'eau dans de grands plats, & chacun en prend pour ſe laver de même les mains & le viſage. On m'a dit qu'à la campagne & ſur les bords du Nil la benediction ſe fait ſur la riviere même, où le peuple ſe baigne enſuite, & que pluſieurs Mahometans s'y baignent auſſi à l'imitation des Chrétiens. Comme les Ethiopiens ont une ſemblable pratique, c'eſt ce qui a pû donner lieu de les accuſer de renouveller le Baptême le jour de l'Epiphanie.

La ſeconde pratique que j'ay

à vous expliquer, c'est la Circoncision qu'ils ont prise, non pas des Juifs, mais des Mahometans, comme je l'ay déja remarqué; c'est pourquoy on ne peut leur en parler, qu'on ne les fasse rougir. Comme je m'en entretenois un jour avec un Mebacher estimé de toute la Nation pour sa capacité, & auquel les Prêtres même me renvoïent pour répondre à mes questions: *Tenez pour certain*, me dit-il, *que la Circoncision est parmi nous le caractere honteux de nôtre esclavage sous les Mahometans; aussi nous nous en dispensons, & elle n'est plus usitée que par des ignorans.* En effet il n'est pas maintenant ordinaire, qu'au Caire on circoncise les enfans: & l'on m'a dit que le Patriarche l'a défendu, on m'avoit même promis de me faire voir le Decret qu'il a fait

à ce ſujet. Mais on m'a dit auſſi, que ce caractere honteux s'imprime encore à la campagne, & ſur-tout dans la haute Egypte.

Je ſçay qu'Herodote, Diodore de Sicile, Strabon, Clement d'Alexandrie, Philon mettent la Circonciſion entre les autres coûtumes des anciens Egyptiens; mais s'imaginer que de ces anciens Egyptiens elle ſe ſoit continuée juſqu'aux Coptes leurs deſcendans, c'eſt ce qui n'eſt nullement ſoûtenable. Tant de Saints & d'Auteurs Eccleſiaſtiques, qui ont fleuri en Egypte, n'en ont jamais parlé. Origene dans le 5e Livre contre Celſe, déclare expreſſément que c'eſt une choſe défenduë aux Chrétiens : & en l'Homelie 3e ſur la Geneſe, il explique fort au long que la Circonciſion figurée par celle d'Abraham, eſt toute ſpi-

rituelle. Il seroit inutile de s'arrêter sur un point que personne ne contestera, & qui n'a jamais été reproché aux Chrétiens d'Egypte, que depuis l'irruption des Sarrazins. Ces Infideles conquirent un si beau païs en moins de trois ans, y étant entrez en 639, & ayant pris Alexandrie la derniere place qui restoit aux Grecs en 641. Il n'est pas croïable que les Egyptiens, afin de gagner les bonnes graces de leurs nouveaux maîtres, se soient aussitôt & de concert déterminez à les imiter dans la Circoncision: & il paroît par une histoire que raconte Abulbacarat, qu'elle n'étoit pas encore generalement reçûë en 830, que Joseph fut élû Patriarche. Car ce Patriarche consacra pour l'Ethiopie un Evêque nommé Jean, qui y étant arrivé, eut beaucoup à souffrir,

parce qu'il n'étoit pas circoncis, ou plutôt parce qu'il croïoit ne l'être pas. La premiere mention que faſſe Elmacin de la Circonciſion, eſt ſous le Patriarchat de Macaire II. élû l'an 1102, qui changea l'uſage de ne circoncire les enfans, qu'après qu'ils avoient été baptiſez, & qui ordonna qu'ils le ſeroient avant le Baptême.

La Circonciſion paſſe-t-elle parmi eux pour une action de Religion ? Leur Rituel ſemble le faire entendre par ces mots : *La Circonciſion des enfans des Cõptes eſt une coûtume du païs, par laquelle ils ſont attachez d'un lien plus étroit.* Et quoiqu'il n'y ſoit pas dit expreſſément, qu'*ils ſont attachez à Dieu*, c'eſt néanmoins où le ſens conduit naturellement. Toutefois ils nient fortement d'y reconnoître autre choſe, qu'une

coûtume du païs ; & en effet les Ministres de l'Eglise n'y interviennent point, & il n'y a aucune Oraison prescrite pour cette cérémonie. Quand la coûtume a été introduite, me disoit le Mebacher, on a cherché à en cacher la turpitude, & à l'autoriser par de mauvaises raisons.

Comme j'avois lû dans un autre de leurs Rituels, que le huitiéme jour après la naissance d'un enfant, le Prêtre alloit au logis réciter l'Evangile de S. Luc ch. 2. *Le huitiéme jour étant arrivé, qu'il falloit circoncire l'Enfant, il fut nommé Jesus :* j'y soupçonnay du mystere, & je m'en expliquay à un Prêtre. *Je vois*, me répondit-il avec émotion, *que vous voulez en venir à la Circoncision. Si elle se pratique encore par quelques ignorans, à Dieu ne plaise qu'aucun Prêtre y assiste. Avez-*

vous vû dans le Rituel quelque Priere, quelque Oraiſon, qui y ait rapport? Il eſt vrai que le huitiéme jour nous allons en la maiſon, où eſt né un enfant, que nous y récitons l'Evangile avec des prieres: mais c'eſt uniquement pour le nommer, à l'imitation & à l'honneur de l'impoſition du nom de Jeſus.

Quoique les Coptes tâchent de ſe retrancher ſur la coûtume du païs, je ne laiſſe pas de dire que c'eſt une coûtume ſuperſtitieuſe & inexcuſable. Les termes du Rituel d'*un plus étroit attachement* font leur condamnation.

Je crois que de-là eſt venuë une autre coûtume. Se voïant ainſi confondus avec les Juifs & les Mahometans, & voulant ſe diſtinguer, ils ſe marquent une croix ſur le bras: ils ſe font piquer la peau avec une aiguille, & mettent deſſus ou du charbon

broyé ou de la poudre, qui laisse une marque ineffaçable, qu'ils ne manquent pas de montrer, quand on leur demande s'ils sont Chrétiens.

C'est sans raison qu'on a dit que les Coptes observent le Sabat: je les vois tous occupez à leur travail en ce jour comme dans les autres jours de la semaine, & ils ne le quittent que le Dimanche & les Fêtes.

Pour ce qui est du sang des animaux & de la chair des animaux suffoquez, il est vrai qu'ils s'en abstiennent; les uns seulement, parce qu'ils ont vû dès l'enfance, que chez eux on n'en mangeoit point; les autres, parce qu'ils estiment cette espece de nourriture mal-saine: enfin les autres prétendent que le précepte des Apôtres de s'en abstenir, s'étend au temps present.

Des

Des uſages des Coptes je paſſe à leur créance. Le point capital & ſur lequel ils ſont intraitables, eſt de ne reconnoître en Jeſus-Chriſt qu'une ſeule nature, une ſeule volonté, une ſeule action, comme une ſeule perſonne. Ils ne peuvent entendre parler du Concile de Calcedoine, de S. Leon, de l'Empereur Marcien : ils les ont en horreur & les chargent d'anathêmes, en leur reprochant d'avoir fortifié l'héréſie de Neſtorius. Quand après cela on vient à examiner, quel eſt dans le fond leur ſentiment, ſoit qu'on cherche à s'en éclaircir par leur profeſſion de foy, ou qu'on conſulte leurs Auteurs, ou qu'on les interroge eux-mêmes : on ne peut pas qu'on ne ſoit affligé de voir le mêlange qu'ils font de leurs erreurs avec des veritez catholiques.

Voici quelle eſt la profeſſion qu'ils font avant que de communier. *Je crois, je crois, je crois, & je confeſſe juſqu'au dernier ſoûpir, que c'eſt icy le Corps vivifiant, que vôtre Fils unique Nôtre-Seigneur & nôtre Dieu, nôtre Sauveur Jeſus-Chriſt a pris de Nôtre-Dame la Mere de Dieu, pure & immaculée ſainte Marie: il l'a uni à ſa divinité ſans confuſion, ſans mêlange, ſans changement. Il l'a confeſſé genereuſement devant Ponce Pilate: & il l'a livré pour nous au ſaint arbre de la Croix uniquement par ſa volonté. Je crois que la divinité n'a pas abandonné l'humanité un ſeul moment. Il ſe donne pour le ſalut & pour la remiſſion des pechez, & pour la vie éternelle de celui qui le reçoit. Je le crois veritablement. Ainſi ſoit-il.* Ils croïent donc & ils confeſſent, que la divinité & l'humanité

ſont en Jeſus-Chriſt ſans confuſion, ſans mêlange & ſans changement.

Dans un Livre qu'ils eſtiment beaucoup & qui eſt intitulé *Pierre précieuſe*, où toute leur doctrine touchant les myſteres de la Trinité & de l'Incarnation eſt expliquée, on lit ces mots au chap. 3. *Le Fils de Dieu a pris un corps & une ame raiſonnable, fait entierement ſemblable à nous, à l'exception du peché : ni la divinité n'a point été changée en l'humanité, ni l'humanité en la divinité : mais chacune a gardé ce qui luy étoit propre. Il n'y a point deux perſonnes, il n'y a point deux natures ſéparées après l'union, qui ne ſouffre point de ſéparation, comme le diſent unanimement les ſaints Athanaſe, Cyrille, Epiphane, Severe.*

Ils ne font point de difficulté

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

de dire dans une Oraiſon à la ſainte Vierge, que *Jeſus-Chriſt eſt conſubſtantiel à ſon Pere ſelon ſa divinité pure & incorruptible, & conſubſtantiel à nous ſelon ſon humanité pure & non diviſée.* Ainſi on les voit emploïer les mêmes termes, par leſquels le Concile de Calcedoine a crû aſſurer nettement la diſtinction des deux natures.

Je reviens au Livre de la *Pierre précieuſe*, parce qu'il me paroît meriter attention. L'Auteur rapporte un long paſſage de la ſeconde Lettre de S. Cyrille à Succeſſus Evêque d'Iſaurie, & s'attache particulierement à l'expreſſion *d'une nature du Verbe incarné. S. Cyrille*, dit-il, *s'exprimant ainſi, nous apprend tout ce que nous devons croire: par ces mots une nature, il bannit la diviſion, il exclut deux perſonnes, deux natures*

ſéparées, deux volontez oppoſées, deux actions contraires : & par ces autres mots, du Verbe incarné, il rejette tout mélange, toute confuſion, tout changement. Enſuite l'Auteur cite dans le même ſens pluſieurs Lettres que les Patriarches d'Alexandrie & d'Antioche ſe ſont écrits en ſigne de communion, & où ils diſent anathême à Marcion, à Manés, à Apollinaire, à Eutychés, à Neſtorius. Et il conclut que leurs peres les Patriarches ont ordonné de *confeſſer une nature, une volonté, une action de Dieu incarné :* afin d'éviter par le terme d'*une nature*, la diviſion dans laquelle Neſtorius eſt tombé. Enfin dans leurs Livres, s'ils rejettent deux natures, deux volontez, deux actions : ils ne manquent guére d'y ajoûter le correctif de deux natures ſéparées, de deux vo-

lontez oppoſées, de deux actions contraires.

Dans la converſation ils s'expliquent de même. Le Mebacher dont j'ay déja parlé, m'a avoüé, qu'il diroit volontiers, qu'*il y a deux natures en Jeſus-Chriſt*, en ajoûtant incontinent, *en une ſeule perſonne & non ſéparées*. Ceux d'entre nous, continua-t-il, qui ont lû & qui ſçavent quelque choſe, n'ont pas coûtume de dire ſimplement, qu'il n'y a qu'une nature: ils s'attachent à l'expreſſion de S. Cyrille, d'*une nature de Dieu incarnée*, ou que *Dieu a une nature incarnée*. Mais en même temps il me conſeilla, ſi je ne voulois pas d'abord aigrir les eſprits, de ne point parler du Concile de Calcedoine & de S. Leon.

M'entretenant avec un Moine du Monaſtere de S. Maçaire &

Prêtre, je luy demanday premierement, s'il ne croïoit pas que Jesus-Christ est veritablement Dieu & qu'il a la nature divine? & puis s'il ne croïoit pas que Jesus-Christ est veritablement homme & qu'il a la nature humaine? Il n'hesita pas à me répondre qu'il le croïoit ainsi. De plus, continuay-je, ne croïez-vous pas, que la nature divine & la nature humaine ne sont en luy ni confonduës, ni mêlées, ni changées, & qu'elles demeurent ce qu'elles sont d'elles-mêmes? Il en convînt encore. Voilà donc, repris je alors, une nature & une nature, c'est-à dire, deux natures en Jesus-Christ. Il me nia ma conséquence, ne comprenant pas ce que c'est que distinction & séparation des deux natures, qu'elles sont distinguées & unies, & non pas une.

Certainement les Coptes ne ſont pas Monophyſites au ſens d'Eutychés : ils diſent hautement anathême à cet Heretique inſenſé, pour avoir ſoûtenu que les deux natures après l'union ſe ſont confonduës enſemble, pour n'en faire plus qu'une, ou que la divinité a abſorbé l'humanité. Mais leur entêtement à ſoûtenir qu'il n'y a en Jeſus-Chriſt qu'une nature, une volonté & une operation, eſt une hereſie réelle, qui les rend abſolument inexcuſables. Et c'eſt les y entretenir, que de leur paſſer cette expreſſion, en conſideration de l'interpretation qu'ils ſemblent y donner, & qui en effet n'eſt qu'un ſubterfuge.

Au reſte ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les Monophyſites, ſectateurs de Dioſcore & rebelles au Concile de Calcedoine, ont

commencé à dire qu'en Jesus-Christ la divinité & l'humanité ne sont ni confonduës, ni mêlées, ni changées; qu'il est selon la divinité consubstantiel à son Pere, & que selon l'humanité il nous est consubstantiel. Dioscore au Concile de Calcedoine n'évita pas l'anathême, en disant lui-même anathême à quiconque soûtenoit qu'il s'est fait une confusion, ou un changement, ou un mêlange des natures. Pierre surnommé *Mogus*, deux fois intrus dans le Siege d'Alexandrie en 477 & 482, affectoit de parler de même, luy qui étoit à la tête du parti: & ce fut en sa faveur, que l'Empereur Zenon fit cet Edit d'union, nommé *Hénotique*, condamné par le Pape Felix III. & déteſté des Catholiques, quoique les mêmes termes y fussent emploïez.

En quoy conſiſte l'hereſie des Coptes touchant l'Incarnation? C'eſt que comme, ſelon l'ancienne Philoſophie, par l'union phyſique de nôtre corps & de nôtre ame, il ſe forme une ſeule nature, enſorte que ces deux parties de nous-mêmes concourent enſemble à toutes nos actions, l'ame aux mouvemens du corps, le corps aux ſentimens de l'ame: ainſi les Coptes prétendent, que par l'union hypoſtatique la divinité & l'humanité en Jeſus-Chriſt ſont devenuës un ſeul principe actif de toutes ſes operations; de maniere que ſes actions, je dis celles qui répondent aux nôtres, ne ſont pas ſeulement divines par l'excellence, qu'elles tirent de la divinité; mais encore parce qu'elles en émanent. Delà ſurvinrent autrefois tant de conteſtations entre les Chefs du

parti à Alexandrie ; les uns soûtenant en conſéquence de leur erreur principale, que la divinité avoit ſouffert en Jeſus-Chriſt ſouffrant ; & les autres pour éviter une impieté ſi palpable, ſe réduiſant à nier que l'humanité eût veritablement ſouffert, ce qui étoit une autre impieté.

Telle étoit l'hereſie des Monophyſites ſectateurs de Dioſcore & de Severe, telle eſt encore celle des Coptes : ils l'ont reçuë avec leurs interpretations mitigées & ébloüiſſantes, de ces anciens ennemis du Concile de Calcedoine, qui ne ceſſerent de remplir Alexandrie & toute l'Egypte de ſéditions, juſqu'à ce qu'enfin le peſant joug des Mahometans les a contraints de ſe tenir en repos.

Quoiqu'ils aïent de la veneration pour Dioſcore, ils en ont

incomparablement davantage pour Severe Patriarche intrus dans le Siege d'Antioche. Severe est icy le grand Saint & le grand Docteur ; & il a bien merité parmi eux ces titres de distinction par ses travaux & par la multitude de ses écrits pour soûtenir la secte. Je ne dois pas oublier sur son chapitre, qu'il souscrivit à l'Henotique de Zenon.

Ce que je dis des Coptes doit pareillement s'appliquer aux Armeniens, aux Suriens, aux Ethiopiens, qui conviennent avec eux, pensent & parlent comme eux. Ils sont tous nommez Jacobites, de Jacques *Zanzale* Moine & disciple de Severe, comme l'assure *Seid ebn Batrik*, qui l'appelle *Burdaï* en Arabe, c'est-à-dire, habillé de bardes de chameaux. Il fut ordonné Arche-

vêque en ſecret, dans le temps que les Empereurs faiſoient arrêter les Evêques qui refuſoient d'accepter le Concile de Calcedoine : & ſous ce vil exterieur il parcourut l'Armenie, la Syrie & d'autres Provinces, ordonnant en tous lieux des Evêques, des Prêtres, des Diacres.

Je crois, mon Reverend Pere, vous avoir expoſé fidelement la créance des Coptes & des Jacobites ſur ce dernier article. Leur attachement pour Dioſcore, pour Severe & pour l'Henotique de Zenon, eſt ce qui nous fait juger leur converſion ſi difficile. Si l'on pouvoit les en faire revenir, on les trouveroit aſſez dociles ſur tout le reſte.

1°. S'ils ne diſent pas que le S. Eſprit procede du Pere & du Fils, ils ne le nient pas. Ils récitent ſimplement le Symbole : *Je*

crois au S. Eſprit vivifiant qui procede du Pere, ſans l'addition *& du Fils :* mais ils ne ſe formaliſent pas de nous l'entendre réciter avec cette addition. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils ignorent abſolument la diſpute que nous avons là-deſſus avec les Grecs : & s'ils étoient obligez de prendre parti, je crois que par émulation & par haine contre les Grecs, ils ſe rangeroient du nôtre.

2°. Il n'eſt pas vrai qu'ils croïent que les ames attendent juſqu'au jour du Jugement univerſel, pour être admiſes dans la beatitude du Ciel, ou pour être précipitées dans les tourmens de l'Enfer. Un Prêtre que j'interrogeois ſur ce point, me répondit avec eſprit : *L'homme après la mort va en ſa maiſon.* Il empruntoit ces paroles de l'Eccle-

ſiaſte, ch. 12. *L'homme ira dans la maiſon de ſon éternité.*

3°. Touchant le Purgatoire, on les trouve toûjours prêts à dire, qu'ils font des prieres, des aumônes, & d'autres bonnes œuvres pour les morts, afin que Dieu faſſe miſericorde à ceux qui ſont décedez ſans avoir entierement ſatisfait à ſa juſtice pour leurs pechez, & afin qu'il diminuë leurs peines. Mais il faut bien du manege pour les amener à déclarer les fables ridicules qu'ils ont ajoûtées, ils ne les racontent qu'avec confuſion: & je ne crois pas qu'elles ſoient dans aucun Livre. Un Ange, diſent-ils, prend l'ame à la ſortie du corps, & la fait paſſer par une grande mer de feu, où il la plonge plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus ou moins criminelle: une ame pure paſſe ſi

haut au dessus, qu'elle n'en souffre nulle atteinte. L'Ange la presente à son Createur, qui la renvoye quarante jours pour entendre sa derniere Sentence. La pauvre ame retourne au logis chercher son corps, elle va au tombeau, elle retourne encore au logis & y erre pendant trois jours. Alors les Prêtres y vont, récitent des prieres, & l'en font sortir. L'Ange la reprend, la conduit dans le Paradis & dans l'Enfer, luy fait voir les differentes demeures des Bienheureux & des damnez : & il emploïe trente-sept jours en cette visite. C'est le terme d'être encore presentée à Dieu, qui prononce alors l'Arrêt d'un sort éternel. Une preuve qu'ils n'ont pas grande foy à ces rêveries, c'est qu'après les quarante jours ils continuënt de prier pour les morts.

4°. Ils ont ſans comparaiſon plus de vénération que nous n'en avons pour les Images : ils ſe proſternent devant elles, & après les avoir touchées de la main avec reſpect, ils ſe frottent les yeux & le viſage. Je remarqueray en paſſant, que vraiſemblablement ils n'ont pas pris des Grecs, pour leſquels ils ont tant d'averſion, le culte des Images ; & par conſéquent il eſt très-ancien dans l'Egliſe d'Alexandrie. A la verité ils n'en ont que de plates ; mais je n'ay vû perſonne d'entre eux condamner celles qui ſont relevées en boſſe, & qui ne fût diſpoſé à les honorer également. Les uns diſent qu'ils ne ſçavent pas en faire ; & les autres, qu'ils ont peur que les Turcs les traitent d'Idolâtres. Un Prêtre m'a aſſuré qu'en une des principales Egliſes de

cette Ville on garde un Crucifix de bronze, que le Vendredy Saint on expoſe au peuple pour l'attendrir ſur la mort de ſon Sauveur.

A propos des Images je rapporteray une de leurs cérémonies qu'ils appellent l'enterrement de la Croix. Ils paſſent preſque tout le jour du Vendredy Saint dans l'Egliſe en prieres, & à faire des proſternations. Ils embaument d'aromates la Croix, la couvrent d'un voile, & la poſent ſur l'Autel, où elle demeure ainſi juſqu'à la Meſſe de Pâques, laquelle ſelon l'ancien uſage, ſe célébre à minuit.

5°. Un ſchiſme qui dure depuis plus de douze cens ans, n'a pû entierement effacer de leur eſprit le reſpect qui eſt dû à l'Egliſe Romaine. Le Patriarche ſe

glorifie d'être ſucceſſeur de S. Marc, & reconnoît que le Pape eſt ſucceſſeur de S. Pierre. Il y a encore plus : car tous les ans ils ſolemniſent une Fête, de la ſuperiorité de S. Pierre ſur les autres Apôtres.

A cette penſée, mon Reverend Pere, mon zele & ma confiance ſe raniment : malgré les obſtacles que je vois à leur converſion, & que je vous ay expoſez au commencement de ma Lettre, je n'en déſeſpere pas. Ce reſte de reſpect pour l'Egliſe Romaine, eſt une ſemence qui après être demeurée long-temps cachée en terre, produira le fruit d'une réünion. J'en reviens encore à dire que le moïen le plus efficace de la hâter, eſt de commencer par écarter l'ignorance, d'augmenter le nombre d'Ouvriers de l'Evangile, & d'ouvrir

des Ecoles; ce seront les fruits des aumônes que vous nous procurerez.

L'Egypte qu'on visitoit autrefois pour s'édifier de la vie admirable, & du grand nombre de Saints qui l'habitoient, n'offre aujourd'huy à mes yeux que des objets de douleur. Ce n'est plus cette Eglise d'Alexandrie si florissante, ce ne sont plus ces deserts peuplez de tant de Monasteres & de tant d'Anachorettes. Un si triste changement toûjours present à mon esprit me tient dans une affliction continuelle: je m'applique les paroles du Prophete: *Cane lugubre super multitudinem Ægypti.* Gémissez sur l'état lugubre de l'Egypte. Les Turcs sont les maîtres de ces belles & riches regions, cela est déplorable. Mais je m'attendris sur mes chers Coptes, ils sont

mes freres par le Baptême, & leur conſtance dans la profeſſion du Chriſtianiſme au milieu de tant de perſecutions, me les rend infiniment aimables: cependant je les vois marcher tranquillement hors de la voie du ſalut. Si leur ignorance & leur indolence les rendent inſenſibles à un ſi grand malheur, éclairons-les, aimons-les, afin qu'ils le connoiſſent & qu'ils s'en retirent. C'eſt ſur l'état preſent de cette pauvre Nation, comme je l'ay expoſé, qu'il faut juger du ſecours qu'il conviendroit de luy donner. Je ſuis perſuadé, mon Reverend Pere, qu'il ne manque à vôtre zele pour le luy procurer efficacement, que d'être ſecondé.

Comme vous me demandez auſſi dans vôtre Lettre, mon Reverend Pere, quelque éclairciſ-

sement touchant les *Melchites* qui sont en Egypte : il faut encore tâcher de vous satisfaire sur cet article. Les Coptes prétendent leur faire injure en les appellant de ce nom, comme des gens qui n'ont point d'autre Religion que celle du Prince : & plût à Dieu que ce reproche eût aujourd'huy quelque fondement. Les *Melchites* sont entierement attachez pour la doctrine & pour les rites à la Religion des Grecs, dont ils gardent la langue dans l'Office divin. Ils se distinguent en Grecs de naissance, & en Grecs d'origine : ceux-là sont des Marchands, qui abordent icy en assez grand nombre de Constantinople & de l'Archipel pour le commerce : ceux-cy sont nez en Egypte, de familles qui y sont établies depuis long-temps, ensorte qu'ils n'ont point

d'autre langue que l'Arabe, qui eſt celle du païs, d'où vient qu'on les nomme communément *Enfans des Arabes.*

Au Caire il n'y a pas un *Melchite* contre cinq cens Coptes : à Alexandrie ils ſont à peu près égaux pour le nombre, c'eſt à-dire, quatre ou cinq familles des uns & des autres : à Roſette, à Damiette, à Suez les Melchites ſont ſuperieurs en nombre. Ils ont outre cela le célébre Monaſtere du Mont Sinaï, & à deux journées au-delà une Bourgade ſur le rivage Oriental de la mer Rouge.

Ils ont leur Patriarche avec le titre de Patriarche d'Alexandrie, lequel fait ſa réſidence ordinaire au Caire : & ils n'ont aucun Evêque. Seulement l'Abbé du Mont Sinaï a le titre d'Archevêque, & ſe dit indépendant du

Patriarche. J'en ay vû un, qui étoit des environs de Constantinople, homme d'esprit, & qui allant prendre possession de son Monastere, mena un Jesuite avec luy : un an après je luy envoïay un Bref du Pape qui m'avoit été adressé : & ce fut apparemment ce Bref qui le détermina à quitter secretement ses Religieux ; il prit la route de Constantinople, dans le dessein de se retirer à Rome.

J'ay vû aussi un Patriarche d'un grand merite, & j'ay eu l'honneur de l'entretenir quelquefois, il étoit Candiot de nation, & Docteur de l'Université de Padouë, où il avoit fait ses études. Il avoit veritablement de la science ; mais la science n'est pas de commerce en Egypte : il souffroit donc de se voir réduit à garder la sienne renfermée

renfermée en luy-même, ſans pouvoir en parler avec perſonne. Car non-ſeulement il étoit le ſeul ſçavant en Egypte, mais auſſi le ſeul qui ſe ſouciât de l'être : je ne parle pas des Francs. Il voulut prêcher, & il le fit en Grec : ſon troupeau qui n'entendoit que l'Arabe, s'ennuïa à ſes Sermons. Il entretenoit des correſpondances à Rome, & dans la converſation il vouloit paroître orthodoxe. Des Prelats d'Italie, me diſoit-il, me preſſent de me déclarer hautement, & de réünir mon Egliſe à l'Egliſe Romaine ; ils ne ſçavent pas ce que c'eſt que d'être ſous la domination des Turcs : qu'ils nous en délivrent, & la réünion eſt faite. Vain prétexte.

Si dans toute la ſuite de ma Lettre j'ay parlé des Coptes &

des Melchites, comme de deux peuples auſſi diſtinguez d'origine, qu'ils le ſont de ſentimens: ç'a plutôt été pour m'accommoder à l'opinion commune, que parce que j'en ſois perſuadé. Au contraire il m'eſt évident, que parmi les Coptes il y a des Grecs d'origine, & parmi les Melchites des Egyptiens d'origine. Car qui pourra jamais s'imaginer, s'il y fait reflexion, que dans l'agitation où fut l'Egypte après le Concile de Calcedoine, tous les Grecs generalement ſe ſoient déclarez pour le Concile, & tous les Egyptiens contre? Ce n'eſt pas ce qui arrive ordinairement dans les conteſtations ſur la Religion, où la diviſion pénetre juſques dans les familles particulieres. Pourquoy cette unanimité des Grecs dans l'Egypte, tandis que dans tou-

tes les autres Provinces de l'Empire, & dans la Grece même, ils ne s'accordoient pas entre eux ? La diſcorde n'inſpira nulle part tant de fureur qu'à Alexandrie ; un Patriarche Catholique fut mis en pïeces par le peuple, les autres furent menacez du même traitement & obligez de fuïr : or ce peuple animé de l'eſprit ſéditieux de l'hereſie étoit des Grecs, qui crioient contre le Concile de Calcedoine. Tous les premiers Patriarches de la ſecte étoient Grecs, auſſi-bien que les principaux Docteurs. Enfin dans toute l'Hiſtoire ancienne on ne découvre pas le plus leger veſtige de cette prétenduë diviſion entre les deux Nations. D'où je conclus que la diſtinction des Melchites & des Coptes, doit ſe rapporter à la diverſité des ſentimens, & non pas à celle

d'origine ; que le nom de Coptes eſt, comme celui de *Melchites*, un nom de ſecte.

Je crois, mon Reverend Pere, avoir répondu à toutes les queſtions, que vous m'avez faites : il ne me reſte plus qu'à ſouhaiter, que vous ſoyez content de mes réponſes, & à vous offrir ma bonne volonté dans les autres occaſions, où il vous plaira de m'employer. Vous devez être bien perſuadé que tous vos Miſſionnaires, & moy en particulier, ſommes tout diſpoſez, & par inclination, & par reconnoiſſance à executer ce que vous aurez pour agréable d'exiger de nous.

Nous vous prions à nôtre tour d'avoir égard à nôtre petit nombre d'Ouvriers pour cultiver le vaſte & fertile Royaume d'Egypte. Lorſque nous ſerons un plus

grand nombre de Missionnaires, nous pourrons tenter de plus grandes entrepriſes pour porter plus loin les lumieres de l'Evangile.

Nous ſeconderons de nôtre côté vos ſoins, en demandant à Dieu, qu'il les beniſſe, & qu'il inſpire à ceux qui tiennent leurs richeſſes de ſa liberalité, le ſaint deſir de luy en payer le juſte tribut, en vous donnant les moyens de multiplier les Miſſionnaires, pour multiplier nos bonnes œuvres, & leurs merites devant Dieu. Je ſuis dans l'union de vos ſaints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, DU BERNAT, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS en Egypte.

Au Caire le 20. *Juillet* 1711.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Nouveaux Memoires des Miſſions de la Compagnie de* JESUS *dans le Levant, tome ſecond:* & j'ay crû que l'impreſſion en ſeroit agréable & utile au Public. Fait à Paris ce 25. Novembre 1716.

RAGUET.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le pouvoir qui m'en a été accordé par nôtre Reverend Pere General, permets au Pere Thomas Charles Fleuriau de faire imprimer un Livre qui a pour titre : *Nouveaux Memoires des Miſſions de la Compagnie de* JESUS *dans le Levant, tome ſecond*; qui a été approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. Fait à Paris le 23. Janvier 1717.

ISAAC MARTINEAU.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien-amé le Sieur *** Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre : *Nouveaux Memoires des Missions de la Compagnie de* JESUS *dans le Levant* ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée

du commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande; & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le premier jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens-seize, & de nôtre Regne le deuxiéme.

Par le Roy en son Conseil,
FOUQUET.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Aoust 1686. & Arrests de son Conseil, que les Livres, dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 91. Num. 109. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 7. Decembre 1716.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.

ASHMOLEAN MUSEUM OXFORD